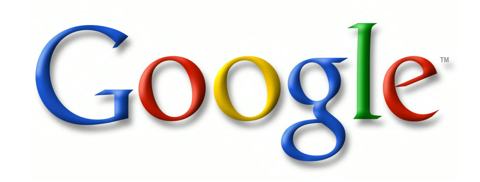
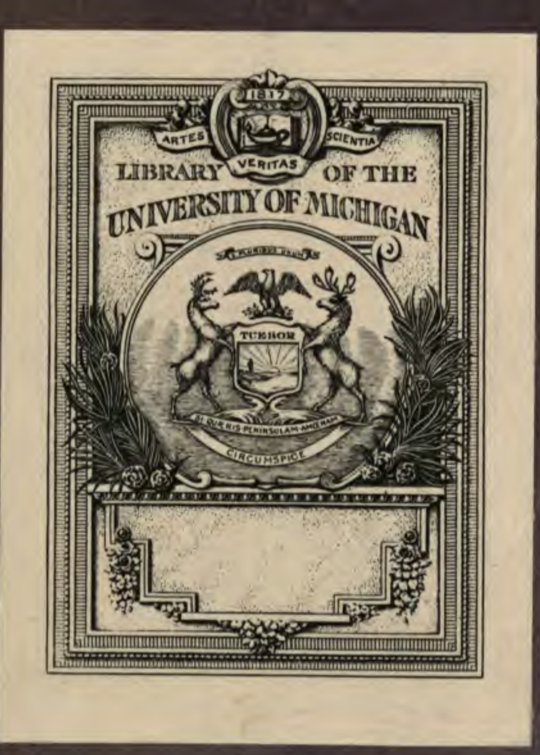
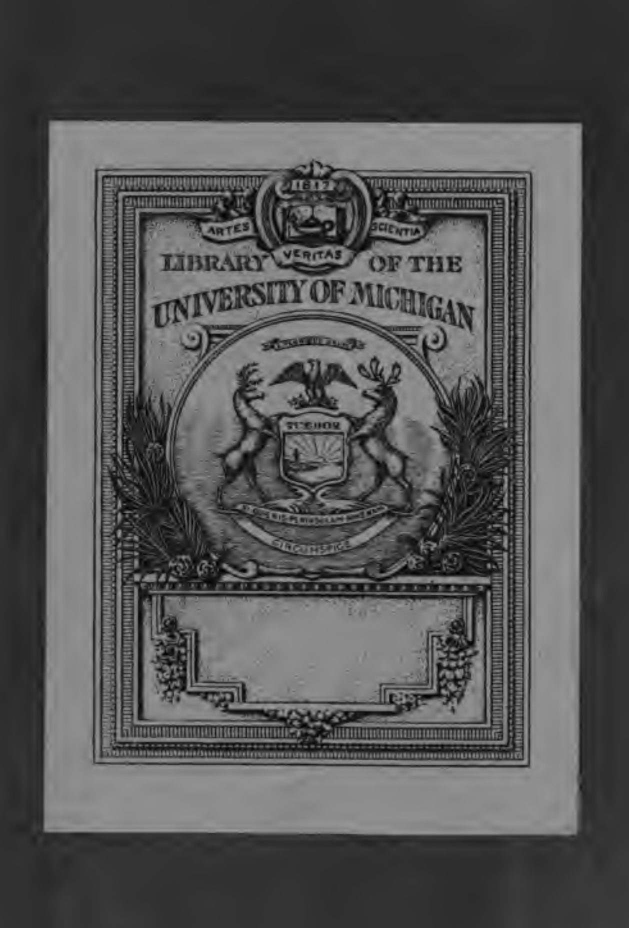


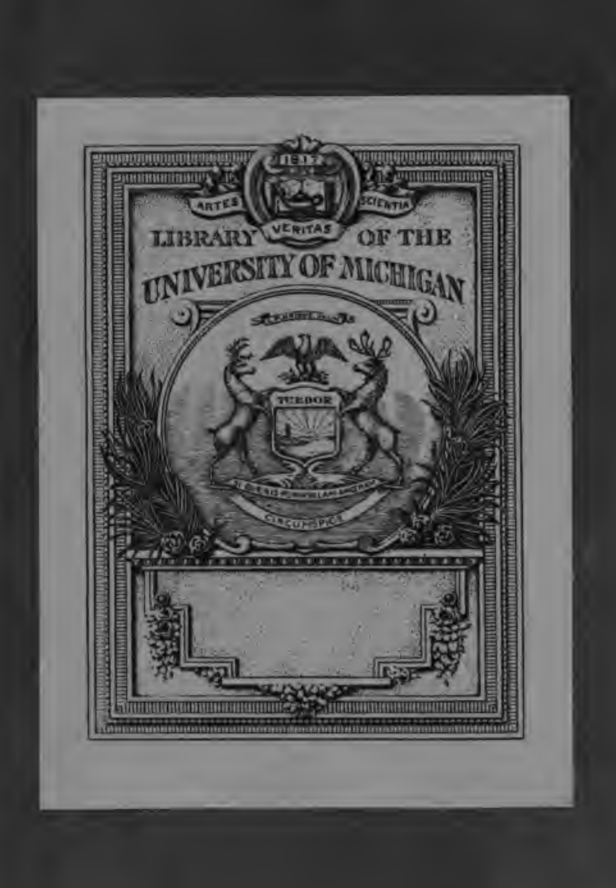

BUHR A
a39015 01814816 6b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

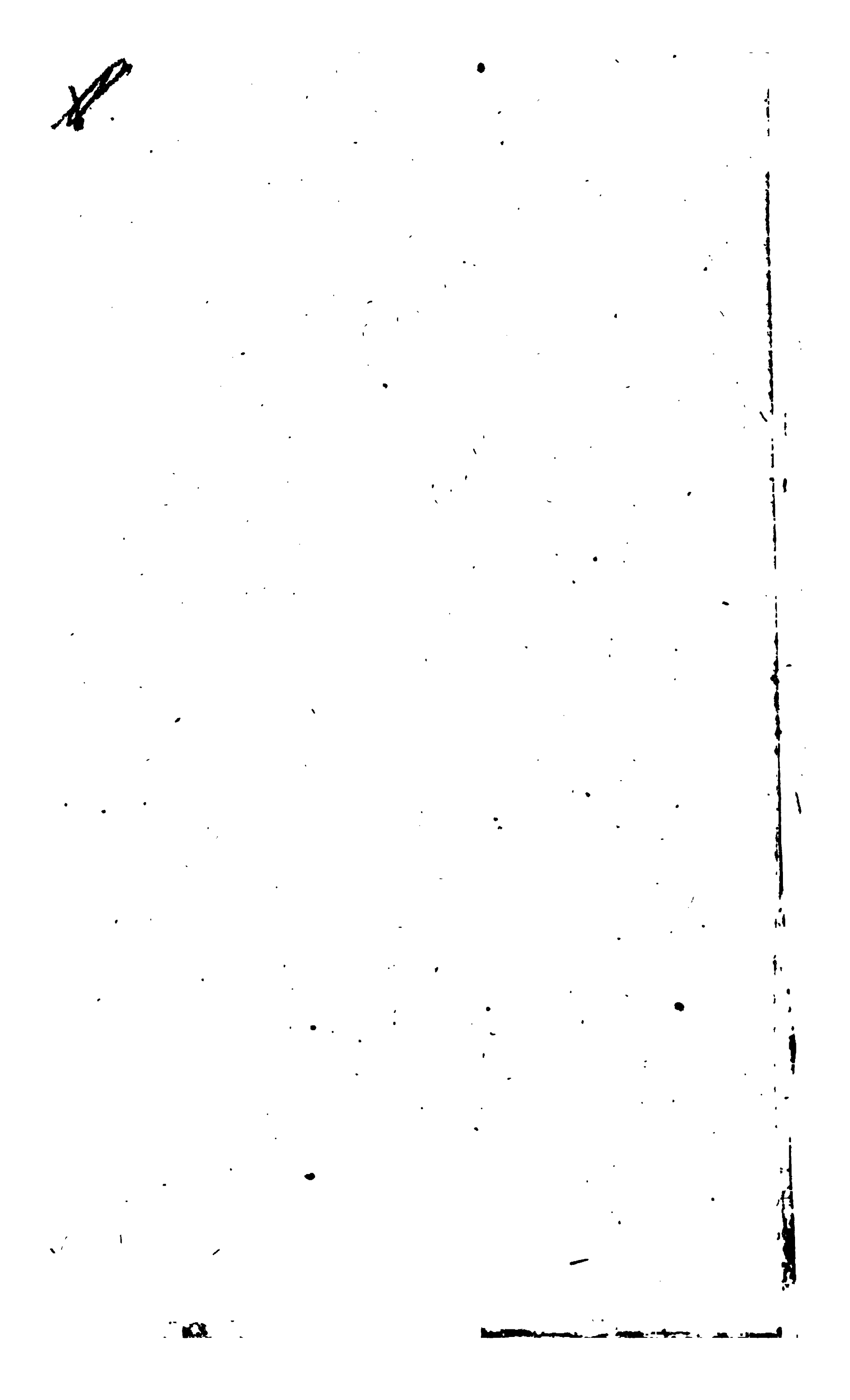



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





VOYAGE

DANS LES ILES

BALÉARES ET PITHIUSES.

VOYAGE

DANS LES ILES

BALÉARES ET PITHIUSES;

FAIT

DANS LES ANNÉES 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805,

PAR

M. ANDRÉ GRASSET DE St.-SAUVEUR, JEUNE,

Commissaire des relations commerciales de France, et Consul de S. M. I. et R. aux îles Baléares; auteur du Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles Vénitiennes.

AVEC PLANCHES.

DE L'IMPRIMERIE DE L. HAUSSMANN.

PARIS,

LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE, RUE GÎT-LE-COEUR, N°. 4.

1807.

VOYAGE

[illegible]

[illegible]

[illegible] 1804, et 1805,

PAR

M. [illegible] GRASSET DE SAINT-SAUVEUR [illegible],

Commissaire des relations commerciales de France [illegible] de S. M. [illegible] aux îles Baléares; auteur du Voyage historique et pittoresque [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'ESPAGNE est peut-être une des parties de l'Europe que les auteurs anciens ont décrite avec le plus de soins, et sur laquelle ils nous ont transmis le plus de détails géographiques. Strabon, Pomponius Méla, Ptolémée et Pline, en décrivant cette péninsule, se sont beaucoup plus étendus que sur aucune autre partie du globe. Strabon traite la partie de la géographie qui tient à l'histoire; Pline nous fait connoître les différens gouvernemens, les assemblées, les juridictions, etc.; Méla décrit les côtes maritimes, et Ptolémée s'est attaché à établir la position et le point astronomique où se trouve situé chaque peuple.

On regrette aujourd'hui que Strabon, au lieu de copier ce que d'au-

tres auteurs avoient écrit avant lui sur l'Espagne, ne nous ait pas conservé les observations qu'il étoit à portée de faire par lui-même.

On reproche à Ptolémée de n'avoir placé aucune ville, aucune montagne, aucun fleuve, aucun port dans sa vraie position. Ptolémée paroît avoir écrit d'après des relations peu certaines, et qu'il ne pouvoit remplacer par des documens plus exacts. Ces erreurs peuvent aussi être la conséquence de celles commises en établissant la latitude d'Alexandrie où se faisoient les observations. Les contradictions qui nous frappent dans les auteurs anciens viennent des changemens survenus dans la péninsule durant la domination des Latins; delà cette variété dans la division des provinces. Tite-Live, Lucius Florus, et quelques autres, partagent l'Espagne en citérieure et ultérieure. Pomponius Méla, Strabon, Pline et Pto-

lémée la divisent en trois parties : la Tarragonoise, la Bétique et la Lusitanie; Saint-Isidore et Rufin y en ajoutent deux autres. Il est difficile de douter de l'exactitude des détails que nous ont transmis Pline l'aîné et Méla; le premier connu par son application et ses lumières, avoit occupé des places importantes en Espagne ; le second étoit lui-même Espagnol.

Sous les Goths la géographie changea. Ces peuples apportèrent en Espagne de nouvelles lois, de nouvelles mœurs, des usages différens, la division des provinces ne fut plus la même.

Lors de la conquête de l'Espagne par les Arabes, tout changea de nouveau, au point de rendre à-peu-près inutile ce qui avoit été fait antérieurement sur la géographie de cette péninsule. La population s'augmentant, on bâtit de nouvelles villes ; la distribution des terres, des provin-

ces, des gouvernemens changea ; des peuplades furent détruites; des parties, jusqu'alors désertes, se peuplèrent : les noms latins furent remplacés dans diverses provinces par des noms arabes ; d'autres reçurent des noms composés des deux idiomes. Cette altération s'accrut encore sous les princes chrétiens. Bientôt la géographie ancienne conserva à peine quelques rapports avec la moderne. En effet, plusieurs provinces, qui formoient des états séparés et indépendans, furent réunies en un seul royaume : des villes qui, étant frontières, jouissoient d'une grande importance, la perdirent tout-à-coup, et se trouvèrent enclavées dans les provinces dont les bornes s'étoient étendues.

La découverte de l'Amérique apporta aussi des changemens très-marqués dans la géographie de l'Espagne. La population diminua sensible-

ment par les émigrations, et les expéditions que motiva l'espoir de la fortune sous un autre hémisphère. Les peuples abandonnèrent l'intérieur des terres, et furent s'établir sur les rives de la mer.

A cette époque, où l'intérêt fixoit toute l'attention des Européens sur l'Amérique, les géographes ne s'occupèrent plus qu'à décrire les pays nouvellement découverts, ils négligèrent la géographie de ceux qui les avoient vus naître. Tout étoit alors indifférent, hors l'Amérique.

La géographie complète d'un pays étendu, est une entreprise au-dessus des forces d'un particulier. Outre la multiplicité, la variété des connoissances qu'elle exige, il faut encore avoir les moyens de voyager, de séjourner pour observer sur les lieux, et les moyens de payer les naturels du pays dont on est inévitablement obligé de se servir dans une infinité d'occasions.

D'après ce principe bien prouvé, que la géographie générale d'un royaume, ne peut être que l'œuvre des encouragemens et des secours du souverain, Philippe II adressa en 1575 des ordres et des instructions à tous les prélats et intendans des diverses provinces de ses états, pour que chacun réunît dans des mémoires particuliers tout ce qui étoit relatif à la statistique du pays où il résidoit. Cette entreprise, si utile, fut en partie exécutée, mais les événemens politiques en arrêtèrent la continuation.

Comme presque toutes les provinces d'Espagne, les îles Baléares et Pithiuses ont eu leurs historiens et leurs géographes particuliers; la plupart naturels du pays, loin d'en donner un tableau vrai et exact, les peignent avec tout le merveilleux de leur imagination. Ils en enrichissent l'histoire naturelle : tout est décrit avec une emphase, une exagération

faciles à reconnoître. Heureusement la plupart de ces ouvrages, écrits dans le jargon du pays, ou en mauvais espagnol, sont restés inédits, confinés dans la poussière des bibliothéques de quelques particuliers.

Jean-Baptiste Benimelis, de Majorque, composa, en 1595, une histoire de cette île, en 3 vol. in-fol. Cet ouvrage n'a point été publié, et le manuscrit est déposé dans la bibliothéque des Capucins à Palma. L'auteur remonte à la création du monde, et tout ce qui a quelque rapport à son sujet est comme perdu dans une infinité de digressions étrangères : ce n'est qu'avec bien de la peine et une extrême patience que l'on parvient à débrouiller dans ce chaos quelques détails relatifs à l'île de Majorque. Le style de Benimelis est barbare. C'est le jargon majorquin entremêlé de mots espagnols, et d'autres expressions qu'il a voulu naturaliser. J'ai

beaucoup perdu de temps à cette pénible lecture, et malheureusement je n'y ai rien trouvé de plus que ce ce que j'ai rencontré dans les autres ouvrages que j'ai consultés.

En 1731, Jean Dameto de Majorque, publia une histoire du royaume Baléarique. Cet ouvrage forme un in-fol. et commence à l'époque des premiers habitans des îles, jusqu'à la mort de dom Jayme II, en 1311. Dans le premier livre, Dameto donne une description des îles, mais remplie d'erreurs et d'exagérations fastidieuses. Rien, selon lui, n'est comparable aux délices de l'île de Majorque. Il ne parle de ses habitans qu'avec enthousiasme. Telles étoient leur adresse et leur force à se servir de la fronde, que les balles de plomb dont ils faisoient usage se fondoient en l'air par la violence avec laquelle elles étoient lancées. Je pourrois citer beaucoup d'autres passages aussi ridicules. Tout

le reste de l'ouvrage de Dameto contient l'histoire des Marjorquins. On reconnoît cependant dans cet écrivain beaucoup d'érudition, et une connoissance parfaite des historiens ses contemporains.

Vincent Mut continua l'histoire de Dameto, depuis 1311 jusqu'en 1650. On trouve dans l'ouvrage de Mut des détails précieux relativement à l'administration intérieure de l'île. Cet écrivain avoit consulté, avec une extrême application, les archives de Majorque. Son style est un peu ampoulé, et ses récits sont continuellement coupés par des réflexions longues qui fatiguent le lecteur, en lui faisant souvent perdre le fil des événemens.

Jerôme Alemany, de Majorque, a donné une histoire de cette île jusqu'au règne de Charles II. Cet ouvrage est divisé en quatre livres. Les services rendus par les Ma-

jorquins, durant les troubles de la Catalogne, remplissent le premier; le second contient une narration très-diffuse des ravages de la peste dans l'île de Majorque en 1651; le troisième livre roule entièrement sur les prétentions du clergé pour l'exemption de toutes impositions; dans le quatrième, Alemany rapporte les services de ses compatriotes sous le règne de Philippe IV jusqu'à l'avénement de Charles II à la couronne. Le style d'Alemany est lourd, et ses narrations sont intercalées d'une infinité de réflexions vraiment ridicules. Tout l'ouvrage ne traitant que de faits ou d'événemens particuliers aux Majorquins, peut bien intéresser un insulaire, mais ne mérite pas l'attention d'un étranger.

Bonaventure Serra de Majorque fit imprimer à Palma, en 1755, une espèce d'histoire, sous le titre fastueux de *Glorias de Mallorca*. Cet ouvrage

singulier dans sa composition, est en même-temps d'un style qui rebute le lecteur le plus patient.

Plusieurs autres insulaires se sont également exercés sur l'histoire de leur pays. Ces écrits sont restés inédits, et ne peuvent effectivement être présentés au public.

L'île de Majorque a eu aussi des historiens parmi les étrangers. En 1582, Bernard Gomès, chanoine de Valence, publia un ouvrage latin, ayant pour titre : *de vitâ et rebus gestis Jacobi I, regis Aragonum cognomento expugnatoris*; cet écrit et divisé en vingt livres : dans les premiers l'auteur décrit prolixement les préparatifs et les faits d'armes de la conquête de Majorque : dans les autres parties de l'ouvrage, on trouve quelques détails sur l'état physique de l'île.

D'Hermilly a donné une histoire de Majorque en un volume in-4°., imprimé à Maestricht en 1777. Cet ou-

vrage devant servir à l'histoire de France et à celle d'Espagne, par dom Juan de Féréras, n'est qu'une répétition de ce qu'avoit déjà écrit Dameto et Mut. Je n'y ai trouvé aucuns détails topographiques de l'île de Majorque.

On n'a point d'autre histoire particulière de l'île de Minorque, que celle de Jean Armstrong, imprimée à Londres, en 1752, et réimprimée en 1756. On reproche avec raison à cet auteur de l'inexactitude et des omissions, soit pour ce qui concerne l'histoire des insulaires, soit dans la description physique de l'île. Armstrong a en même-temps inséré dans son ouvrage des contes ridicules et des réflexions offensantes sur le caractère, les mœurs et les usages des Minorquins. Ce n'est point ainsi que l'on écrit l'histoire. J'ai cependant trouvé dans cet écrit, beaucoup de détails dont j'ai été à même de vérifier l'exactitude. Cet ouvrage, qui n'est cependant pas sans mérite,

a été traduit en François, et imprimé à Paris en 1769; dans cette traduction, on a beaucoup retranché de l'original; la traduction françoise a été ensuite publiée en espagnol en 1781, par dom Joseph, Antoine Lasciura.

Il n'existe point d'ouvrage particulier de quelqu'intérêt sur les îles Pithiuses. Leur histoire est comme fondue dans tout ce qui a été écrit sur les Baléares. Les Iviçins conservent cependant dans leurs archives, un manuscrit anonyme, daté de 1620: c'est une description de l'île d'Iviça, écrite d'une manière presque inintelligible, et qui n'offre que des détails peu satisfaisans.

Parmi les ouvrages sur les îles Baléares et Pithiuses, que j'ai consultés, je n'en ai point trouvé qui réunît plus de notions relatives à leur état présent, que la description de ces îles, par dom Miguel Vargas, imprimée à Madrid, en 1787.

Dom Vicente Tofino, officier-gé-

néral de la marine Espagnole, a décrit avec soin les côtes et les mouillages de ces îles.

Tout ce qui a été écrit sur les Pithiuses et les Baléares, ne donne qu'une connoissance bien imparfaite, et souvent des notions fausses de ces îles. Les auteurs anciens n'en ont, pour ainsi dire, qu'effleuré la description; les modernes, à l'exception de Vargas, se sont attachés de préférence à tout ce qui tient à l'histoire; ces îles n'en étoient pas moins, pour nous, presque inconnues.

Encouragé par l'indulgence que le public daigna accorder à mon Voyage historique, littéraire et pittoresque, dans les îles Vénitiennes, imprimé en l'an VIII, je me suis efforcé d'acquérir un nouveau titre à sa bienveillance, par des recherches suivies sur la topographie, les richesses physiques des îles Baléares et Pithiuses, et sur le caractère, les mœurs, l'industrie et le commerce de leurs habitans.

L'ouvrage que je présente aujourd'hui, sons le titre de *Voyage dans les Iles Baléares et Pithiuses*, est l'ensemble de tous les documens que j'ai pu acquérir par près de six années de recherches sur les lieux. Je me suis attaché à donner une description, la plus exacte et la plus détaillée qu'il m'a été possible des côtes et de l'intérieur de ces îles. Si je me suis permis quelquefois de couper mes descriptions, par quelques anecdotes ou par des réflexions, elles tenoient à mon sujet, et servent en même-temps à soulager l'attention fatiguée par l'aridité et la monotonie des détails topographiques. Je n'ai point fait un abus, et j'ai toujours préféré de rejeter dans des notes, les récits ou les observations, qui, sans faire partie essentielle de mon ouvrage, n'y étoient cependant pas étrangers, et pouvoient intéresser la curiosité du lecteur. Après avoir donné, dans des chapitres particuliers, la description détaillée

de chacune des îles, j'ai réuni dans des chapitres généraux, tout ce qui est relatif au caractère, aux mœurs, aux usages, à l'industrie, au commerce, aux costumes et au langage des habitans de toutes ces îles. J'ai consacré un chapitre aux antiquités qui s'y sont trouvées, ou qui y existent encore. Je termine enfin, par un aperçu historique. Les Baléares n'ont jamais joué qu'un rôle secondaire dans les événemens qui composent l'histoire de leurs voisins; et tout ce que l'on sait de l'état politique de ces insulaires, se réduit à-peu-près à quelques faits particuliers, et aux changemens successifs de domination.

Mon but étoit de faire connoître surtout l'état actuel de ces îles : si je l'ai atteint, si le public daigne pardonner de nouveau à l'insuffisance de mes talens, en faveur de l'exactitude de mon travail, mes vœux sont accomplis.

VOYAGE

DANS LES ILES

BALÉARES ET PITHIUSES.

CHAPITRE I.

Situation des îles Baléares et Pithiuses; origine de leurs noms; étendue, figure, situation, côtes et mouillages de l'île de Majorque et de Cabrera.

Sous le nom de Baléares, on comprend les îles de Majorque, Minorque et Cabrera; elles sont situées dans cette partie de la Méditerranée, appelée d'abord mer Ibérique, parce qu'elle baigne les côtes d'Espagne, l'ancienne Ibérie, et successivement Baléarique, du nom de ces deux îles. Du temps des Grecs, elles se nommoient Gymnésiea; le nom de Baléares leur fut donné par les Romains. Suivant les meilleurs écrivains

de l'antiquité, (1) ces deux dénominations tirent leur origine des habitudes particulières des insulaires dans les temps reculés. Le nom de Gymnésies exprimoit l'usage des premiers habitans de marcher nu: celui de Baléares leur vint de leur adresse singulière à se servir de la fronde. On les distingue aujourd'hui par les noms de Majorque et Minorque relatifs à leur grandeur respective.

Cabrera est une petite île dépendante et très-voisine de celle de Majorque. Son nom répond à l'usage que les Majorquins ont eu de tous temps, d'y tenir des troupeaux de chèvres au pâturage.

Par le nom de Pithiuses, on désigne les trois îles d'Iviça, Formentera et Conejera, situées dans la partie de la Méditerranée appelée golfe de Valence. Elles étoient connues des Grecs et des Romains sous cette dénomination; les uns l'attribuent à la quantité de bois de pins, dont ces îles étoient couvertes, d'autres à certains vases de terre que fabriquoient les insulaires, et qui étoient une des principales branches de leur

(1) *Polyb.*, *lib.* 3, *Strabon*, *lib.* 3, *Pline*, *lib.* 3, *cap.* 5.

commerce avec les étrangers. Ces vases avoient la vertu de ne pouvoir recevoir aucun poison.

Majorque, la plus étendue des Baléares, décrit un carré dont les pointes les plus avancées sont les caps Pera à l'E., Grosser à l'O., Fromentor au N. et les Salines au S. Sa circonférence est de 143 milles. 54 E. et O. en longueur, et 42 N. et S. en largeur. On compte 28 milles dans la moindre extension, N. E. et S. O. partant de la rade de Palma, jusqu'à la baie d'Alcudia. L'île de Majorque est à la distance de 26 milles O. S. O. du point le plus immédiat de la côte de Minorque, 45 E. N. E. d'Iviça, 90 S. ¼. S. E. de Barcelone, 135 N. N. O. du cap Tenès, en Afrique. La latitude de cette île est de 39° 57′ 15″, la longitude de 9°. 40″. E. de l'observatoire royal de marine à Cadix.

Venant du large, et tirant à l'E. de l'île de Majorque, on va reconnoître le cap Blanc : suivant la côte au S., on trouve celui des Salines, où l'on peut mouiller à l'abri des vents de terre, continuant la même route, on voit une petite calanque, nommée Cale-Figuières ; elle n'est propre que pour des barques. Rangeant toujours la côte dans la même direction, on arrive au port Pera ; il a un demi-mille de large à son embouchure et environ deux milles de profon-

deur. Des galères, ou au plus six à sept bâtimens tirant peu d'eau, peuvent y mouiller sur un bon fond.

On trouve ensuite un autre petit port nommé Colomb : il n'y mouille que des barques, sur 6 et même 8 brasses; on ne prend guères ce mouillage, que forcé par le temps. L'embouchure de ce port a environ une portée de fusil de largeur; il se prolonge à peu près un mille et demi. Le village est situé à deux milles du rivage.

A deux milles du cap Pera, on rencontre la cale de Manacor où l'on peut mouiller et faire de l'eau: A 80 pas de la mer, il y a une grotte où se trouve une source qui ne tarit jamais, et qui se jette à la mer. On mouille aussi dans différens autres endroits, le long de la côte, mais il ne faut le faire qu'ayant les vents à la terre.

Entre le cap des Salines et l'île de Cabrera, il y a beaucoup d'écueils, et plusieurs petits îlots. C'est là que les pêcheurs vont ordinairement se placer pour la pêche. En temps de guerre, les corsaires s'y tiennent aux aguets des bâtimens marchands.

Le cap Pera est le dernier de l'île de Majorque : à l'E. tirant de ce point au N., vous trouverez la baie d'Alcudia, où l'on mouille à

l'abri du cap Ferrouil, pour les vents de terre, mais le bon endroit est devant l'îlot, y ayant bon abri pour les bâtimens tirant peu d'eau. On est assez à couvert des vents de dehors sur 3 et 5 brasses vairé brun : du côté de la plage, vase fangeuse sur 4 et 5 brasses. En rade, on se place sur 12 jusqu'à 16 brasses, en diminuant du côté de terre, fond vairé brun. A l'O. N. O. de la baie, à près de deux milles de distance, est la ville d'Alcudia. On peut relever une tour et quantité de moulins à vent, que l'on découvre aussi du port de Pollenza, se trouvant à peu près à la même distance des deux côtés. A l'O de cette tour, il pourroit se placer une trentaine de petits bâtimens, mais cependant plus près de l'îlot que de la tour. A 200 pas du rivage, il y a un trou, dans un rocher, où l'on peut faire de l'eau.

Continuant à marcher au N. et ayant doublé le cap d'Alcudia, moins avancé que le promontoire Fromentor, on découvre le port de Pollenza. Les anciens l'appeloient *Portus minor*, pour le distinguer de celui d'Alcudia, qu'ils nommoient *Portus major*. Le port de Pollenza peut recevoir des vaisseaux et des galères. Ils y sont à couvert de tous vents; on mouille sur 4 et 5 brasses à l'abri d'une tour où il y a de l'artillerie : cette tour reste à demi port en entrant, à la droite,

où il y a aussi des moulins à vent. L'aiguade est au S. de la tour. Le village de Pollenza est à deux milles du rivage de la mer, placé derrière une montagne. Quand on vient du N., le cap Fromentor, qui se trouve par les 39° 48′ de latitude, couvre le cap d'Alcudia. Pollenza et Alcudia sont les deux meilleurs mouillages de l'île de Majorque. En entrant dans la rade de Pollenza, on découvre à droite, une petite île près de terre; à l'embouchure, les sondes sont de 27, 23, 20 et 17 brasses, toujours en diminuant, vase roussâtre grossière; plus avant, vase deliée; tout en-dedans, vase fine, et en des endroits vairé brun. Il y a fond par toute la rade; et devant la tour à une portée de fusil, jusqu'à terre, il y a 8, 7, 6 et 3 brasses. Les vaisseaux mouillent sur 10 et 8 brasses, fond gravaille et petit sable noir. Les mouillages d'Alcudia et de Pollenza offrent, par leur étendue, la qualité du fond, et leur abritement, un asile de toute sûreté à des escadres composées des plus gros bâtimens. (1)

---

(1) On a vu, lors de l'expédition contre Mahon, sous le commandement du maréchal de Richelieu, l'escadre et le convoi espagnols mouillés dans la baie d'Alcudia, tandis que celle de Pollenza étoit occupée par les Anglois.

Marchant à l'O. de Pollenza, on rencontre la côte de Soller, très-méchante, et où on ne peut mouiller; ce sont des montagnes fort élevées, stériles, et les plus hautes de l'île. Il faut leur passer un peu au large, car la mer y est très-fâcheuse. Vis-à-vis les montagnes les plus hautes, à 10 milles au large, il y a un bas fond où se trouvent 10 brasses d'eau. La mer, par son travers, est fort incommode. Cela marque d'autres battures qui ne sont pas connues, à quoi il faut bien prendre garde dans un mauvais temps. On doit observer de passer bien au large de cette côte dangereuse, qui n'offre aucun abri que le petit port de Soller. Ce mouillage n'est propre que pour des bâtimens de commerce tirant peu d'eau. Son embouchure est étroite et difficile, il faut être bien pratique pour y entrer. Une batterie de quatre pièces d'artillerie défend l'entrée. C'est dans ce port, que les barques de l'île vont prendre leurs cargaisons d'oranges, pour les côtes de France, et quelque peu pour celles d'Espagne.

L'île des Dragonières se trouve par les 39° 40′ de latitude. On relève deux tours destinées à sa défense, et à signaler les bâtimens. On peut passer au Friou entre les Dragonières et l'île de Majorque, mais il faut bien prendre

garde, car vers le milieu, il y a des roches presqu'à fleur d'eau, dont quelques-unes paroissent. Le fond, au milieu de la rade, est sable grossier à 24, 20 et 17 brasses, en diminuant vers l'île de Majorque. Cet endroit n'est propre que pour rader.

Tirant au S. vous trouvez un petit port appelé Andraig. L'entrée peut avoir une portée de mousquet de largeur. Le port se prolonge à environ deux milles. Les vaisseaux ne doivent point hasarder d'y entrer. On mouille sur 8 et 7 brasses, fond de vase.

Continuant la même route, on trouve le cap Fromentor, avec des îlots tout proche. Là commence la rade de Majorque du côté de l'O. Ayant doublé le cap, on entre dans cette rade. Elle est vaste, d'une bonne tenue, mais ouverte au S. O. qui y lève beaucoup de mer. On relève la pointe St.-Charles défendue par un château du même nom. Il est carré, et fut bâti par l'empereur Charles-Quint. On découvre ensuite le Port-aux-Pins. C'est une anse où les bâtimens d'une certaine portée, même les frégates, mouillent en portant des amarres à terre. Ils y sont à couvert de tous vents. L'entrée en étoit autrefois fermée par une chaîne. Ce port ne peut contenir qu'un petit nombre de bâtimens. L'embouchure

est défendue par une batterie placée sur la pointe du côté de la ville. Sur celle en face, est le fanal qui sert à guider les marins pendant la nuit, et à signaler les bâtimens que l'on découvre au large.

A moitié chemin de Port-aux-Pins à la ville, est situé le château de Belver bâti sur une colline. C'est un ouvrage du roi dom Jayme II. Il est de forme ovale, et assez vaste. Du côté de la ville, on aperçoit d'abord une grosse tour ronde, qui, de loin, semble détachée du château. On y renferme les prisonniers d'état. Ce fort gardé par environ cinquante hommes d'infanterie, est sous le commandement d'un lieutenant-colonel retiré.

A peu de distance de Belver, sur le penchant d'une autre colline, qui descend à la mer, est bâti le lazaret. On le construisit en 1656. Il est divisé en plusieurs petits enclos où l'on purge et évente les marchandises. Ceux de ces enclos, placés au bas de la colline, sur le bord de la mer, sont absolument hors de service dans les temps de pluies. L'écoulement des eaux les inonde entièrement. Les passagers n'ont pour logement que quelques petites chambres dans la partie la plus élevée. Ce lazaret, par le peu de commodités qu'on y trouve, ou pour mieux

dire, par les incommodités qu'on y rencontre, n'est nullement propre à remplir l'objet de son établissement. Son voisinage de la ville, sa proximité d'un chemin très-fréquenté, pourroient le rendre dangereux, dans le cas où il renfermeroit des personnes ou des effets attaqués de la peste (1).

Le port de Palma est petit, et ne peut recevoir que des bâtimens tirant peu d'eau. Ils s'amarrent dans la partie du N. au môle.

Le centre de l'île de Cabrera est à la distance de 10 milles N. E. ¼ N. du cap des Salines de Majorque. Sa latitude est de 39° 7′ 30″ et sa longitude de 9° 16′ 20″ E., de l'observatoire de Cadix. Cette île, assez élevée, a trois milles d'étendue S. O. et N. E., et deux milles trois quarts de largeur E. et O. Elle est nette et le fond est généralement d'algue. Non loin de la côte, il

(1) Ces observations avoient fait naître l'idée de bâtir un nouveau lazaret sur l'île de Cabrera. La position ne pouvoit être plus heureuse, mais la distance, le trajet de mer, firent craindre au commerce des risques et des dépenses trop onéreuses. On renonça à ce projet, et l'intérêt du négociant l'emporta sur celui de la santé publique.

y a quelques îlots que l'on découvre en même temps que l'île de Cabrera.

Presqu'au milieu de la côte de l'île qui regarde au S., il y a quatre îlots que l'on nomme Estellens. Les deux plus élevés sont très-près, et à toucher de Cabrera, et les deux autres sont éloignés des premiers, d'une encâblure et demie, au S. Ces îlots sont nets, et les bâtimens de toute portée peuvent passer dans le canal qu'ils forment.

A l'extrémité, S. E., de Cabrera, est une autre petite île, nommée Impériale, plus élevée que les îlots, et également nette, mais placée si près de la côte qu'à peine y a-t-il passage pour des canots.

Un tiers de mille au N. du cap Ventoso, qui est le plus N. E. de Cabrera, se trouve l'île Redonda, plus grande que l'Impériale. Entre Redonda et le cap Ventoso tout vaisseau peut passer. Le fond est de 10 à 12 brasses.

Dans le trajet de l'île Impériale au cap Ventoso, on rencontre la Bleda, petite île basse, touchant presqu'à la côte. Entre la Bleda et le cap Ventoso, la côte forme une grande anse dans laquelle, à la partie du N., est une cale qu'on nomme la Olla, et au S. une autre cale, dite Bori; elles ne servent que pour la pêche.

Au N. 35° O. du cap Ventoso, distance d'un mille, et deux milles et un tiers, au N. 67° ½ E., du cap Levéché est l'extrémité S. O. de l'île de Conejera, la plus considérable et la plus élevée de toutes celles qui avoisinent Cabreras.

Conejera a environ un mille de longueur du N. N. E. au S. S. O; on peut passer dans les canaux, qu'elle forme avec Cabrera et l'île Redonda. La sonde est de 10 à 12 brasses.

A l'extrémité N. N. E., de la Conejera, il y a quatre petits îlots très-rapprochés entre eux. Trois s'appellent les îles Planes, et la quatrième Furadada; c'est la plus élevée. Le canal que forment ces îlots est assez profond, mais si étroit qu'il ne peut passer que des canots.

Entre l'îlot Furadada et le cap des Salines de Majorque, il y a 5 milles et demi de distance, N. E. 3° N. et S. O. 3° S. Au milieu de ce passage, la sonde donne 20 et 25 brasses, le fond diminue des deux côtés, jusqu'à 10 brasses.

Dans tous ces canaux, on rencontre souvent des courans très-vifs qui suivent la direction des vents qui dominent.

Le port de Cabrera est un peu distant au S. S. E. du cap Levéché. Ce cap sert de reconnoissance. On voit au commencement du port, une caverne que l'on nomme de l'Obispo : on la

laisse à stribord et à bâbord la pointe de la Creveta qui est celle de l'E., qui forme le port. En dedans de cette pointe, on découvre sur une montagne le château de Cabrera. L'embouchure du port a un câble de largeur, et 20 à 25 brasses de fond net de tous côtés; de manière que les plus gros bâtimens peuvent y entrer.

Ayant doublé la pointe de la Creveta, on voit sur le rivage quelques cabanes de pêcheurs, vis-à-vis desquelles on mouillera sur 8 et 10 brasses. On peut, si l'on veut, porter des amarres sur la rive de l'E.; on est bien sur deux ancres; le port est assez grand; et les côtes qui l'environnent sont nettes. Le nord est la traversière de ce port.

Ayant les vents au N. O., grand frais, pour entrer dans le port de Cabrera, il faut avoir soin de mettre le cap Léveché au N. O. Depuis ce cap jusqu'au mouillage, les montagnes donnent des raffales assez fortes pour demâter un vaisseau. On doit avoir la même attention, ayant les vents à l'E.

A l'E. de la pointe Creveta, à peu de distance, il y a une grande anse, que l'on nomme la cale de Gandus. Le fond est assez grand et net, mais cette cale est ouverte au N. et au N. O. Il arrive souvent, que n'ayant pas une pratique parfaite, on la confond avec le port de Cabrera.

santés, portent un préjudice infini à la culture des terres dans ce canton de l'île qui reste inhabité. On pourroit facilement le dessécher, en faisant couler les eaux à la mer, dont il est très-voisin.

En marchant au S. E., à deux lieues de distance, on trouve le village de Campos, moins considérable que celui de Lluch majeur, et dont la fondation remonte également au treizième siècle. Son territoire est partagé en champs de blé et en prairie. La richesse des habitans, dont le nombre est au plus de 4 à 5000, consiste en blé et bestiaux. Campos est peu éloigné des salines royales, situées sur le rivage de la mer, et dont on ne retire pas toute la quantité de sel que l'on pourroit se procurer par une exploitation mieux entendue.

A une lieue au N. de Campos, existe une source d'eaux minérales, nommée la fontaine St. Jean. Ces eaux sont un spécifique pour la gale et autre maladies cutanées. On y auroit peut-être reconnu des vertus plus étendues, si on en eût fait l'analyse (1).

---

(1) M. Bleau, dans son atlas général, parle de cette source, et en fait un grand éloge.

Continuant à marcher au N., on entre dans une vaste plaine très-fertile en grains, et que l'on peut appeler le grenier de l'île de Majorque. Cette étendue de terrein est occupée par les villages de Porreras, Algaida, Montuiri, Villa-Franca, San Juan, et Petra. La population, dans ce canton, peut s'évaluer de 11 à 12,000 ames.

Les habitans ont au-delà de leur consommation en vins, eaux de vie et huile d'olives. Les blés sont leur principale richesse. Les jardins leur donnent abondamment des légumes de toutes espèces. Ils récoltent une assez grande quantité de figues que l'on fait sécher; leurs troupeaux suffisent à leurs besoins et aux travaux de la campagne. A Petra, il y a un moulin pour fabriquer le papier. Celui qu'on en tire est d'une qualité fort ordinaire.

Reprenant le rivage de la mer, un peu plus à l'E. du cap des Salines, on arrive au village de Santagni. C'est un des mieux bâtis, par la facilité qu'ont les habitans de se pourvoir, dans leur voisinage, d'une pierre d'excellente qualité. Santagni fut souvent abandonné de ses habitans, lorsque les corsaires barbaresques poussoient leurs incursions dans l'intérieur des terres. L'église de la paroisse est remarquable

par sa grandeur, mais d'une architecture de mauvais goût. La population de Santagni se monte à environ 5000 ames. Les terres, dans cette partie de l'île, sont très-fertiles, et donnent beaucoup de blé et d'orge. Dans le voisinage du village de Santagni, on rencontre un grand nombre de tombeaux que l'on prétend appartenir au temps où les Romains étoient maîtres de Majorque. J'ai voulu m'assurer de la vérité de cette assertion, mais je n'ai rencontré aucune inscription qui pût éclaircir mes doutes. La tradition seule attribue aux Romains ces sépulcres.

Au nord de Santagni, à environ trois lieues de distance, est le village de Felanix : c'est un des plus grands et des mieux bâtis de l'île ; il contient à-peu-près de 5 à 6000 ames ; les habitans récoltent au-delà de leur consommation en grains, et ont un nombre suffisant de bestiaux : mais leurs principales richesses sont les eaux-de-vie. Felanix est le canton de l'île qui donne en plus grande quantité, et de meilleure qualité, cette liqueur, dont l'exportation est un des articles les plus avantageux du commerce des Majorquins. Les moines de Saint Augustin ont un assez beau couvent à Felanix. A demi-lieue de ce village, on trouve une petite colline, sur le sommet

de laquelle est une chapelle où les insulaires vont en dévotion adorer une image de Notre Seigneur, ce qui lui a fait donner le nom de montagne *San-Salvador*. Auprès de la chapelle, est bâtie une espèce d'hôtellerie, assez vaste, où logent les dévots qui font ce pèlerinage. On monte au sommet de la colline, par un chemin très-commode, taillé dans le roc. Les Majorquins entretiennent avec un soin particulier, ces petites chapelles que l'on rencontre sur les sommets de presque toutes les montagnes.

A quatre lieues N. $\frac{1}{4}$ N. E. de Felanix, on arrive au village de Manacor : il est situé dans une plaine très-fertile ; la plus grande partie de son territoire appartient à la noblesse de Majorque, qui y passe la belle saison. Manacor est un des plus gros villages de l'île. On évalue sa population à 7000 ames ; les habitans sont riches en grains, vins, légumes, figues, et troupeaux. Les religieux de Saint-Dominique ont à Manacor un petit couvent peu remarquable. On montre dans l'église de la paroisse, un crucifix fort ancien, dont on vante bsaucoup la peinture ; je n'ai pu en juger, à cause de l'obscurité de la chapelle où est placé ce tableau ; j'ai observé ce défaut de lumière dans presque toutes les églises de Majorque.

Allant à l'E., on rencontre le petit village de Sanservera, peu éloigné de la mer.

Au nord de Sanservera, est Arta, bâti sur un terrein inégal et montueux. Ce village, un des plus considérables et des plus beaux de l'île, contient près de 8000 ames. Les habitans entretiennent de nombreux troupeaux de gros et petit bétail; leur principale récolte est en huile et en légumes. Ils cultivent aussi le coton qui réussit parfaitement. Le canton abonde en gibier de toute espèce. On trouve dans les environs d'Arta, des grottes et des cavernes qui pourroient occuper agréablement les recherches d'un naturaliste. Arta est environné de maisons de campagne, où les nobles Majorquins vont passer le temps de la belle saison. L'étranger y est accueilli avec cette franchise, cette bonhomie si précieuses, et souvent si rares chez les peuples qui se vantent le plus d'hospitalité, et se croient les plus avancés dans la civilisation. Le village est dominé par une colline, d'où l'on découvre la mer par cinq points différens, que présentent les ouvertures des montagnes. Au haut de cette colline, se trouve un petit hermitage confié aux soins d'une vieille dévote qui en fait les honneurs : elle me fit voir une antique image de la Ste.-Vierge, dont elle me raconta les miracles les plus prodigieux. J'en

remarquai les preuves authentiques sur les murs, et les marques de la reconnoissance des insulaires qui avoient dû leur salut à leur confiance en cette image. Je fus ensuite parcourir les ruines d'un vieux château des Maures, dont une partie avoit servi à la construction de l'hermitage que je quittois. Je ne trouvai qu'une enceinte de murailles, et quelques souterrains dont l'entrée étoit encombrée de monceaux de pierres. Je passai de-là dans un couvent de moines de St.-François : je le visitai avec un des religieux qui me fit, comme la vieille de l'hermitage, essuyer le récit des prodiges de chaque image de saint, dont l'église étoit ornée. La bibliothéque fut la dernière chose qu'il me fit voir sur ma demande. Cette fois il ne mentit point, en m'assurant que je n'y trouverois rien de curieux; effectivement, je ne vis qu'un amas de vieux livres espagnols, reliés en parchemin; j'en ouvris plusieurs, tous traitoient de matières théologiques. Au moment où je me retirois, mon conducteur m'arrêta pour me faire remarquer au-dessus des armoires, une demi-douzaine de casques et d'armures. La distance et le peu de clarté du lieu, m'empêchèrent d'abord de bien juger, et dans mon désir de faire quelque découverte intéressante, je crus que ce pouvoit être quelques restes d'ar-

mures des ancêtres des Majorquins. Le religieux me tira de mon erreur, en me disant que ce que je fixois avec tant d'attention, étoit l'ouvrage de ses mains, et servoit à habiller des enfans les jours de procession. Ces casques, ces boucliers, ces cuirasses n'étoient, en effet, que du carton, revêtu de papier, qui, par la poussière et le temps, avoient acquis cette teinte de vétusté, cause de ma méprise.

A peu de distance à l'E. d'Arta, on voit le château de Pera, bâti sur le sommet d'une petite montagne, à un tiers de lieue du cap Pera: ce n'est proprement qu'une enceinte de murailles à créneaux, garnis de trois ou quatre pièces d'artillerie. Ce mauvais château domine quelques pauvres habitations bâties sur la pente de la montagne.

En quittant le terrein montueux d'Arta, on entre dans une grande plaine qui s'étend jusqu'au rivage de la baie d'Alcudia. Dans cette plaine, et à peu de distance de la mer, on trouve les villages de Sainte-Marguerite, Muro, la Peubla et Campanet. La population de ce canton se monte à environ 10,000 ames. Les grains, le miel, le chanvre, l'huile, les carroubes et des troupeaux de gros et petit bétail, composent les richesses des habitans. Le jardinage leur donne

aussi des fruits et des légumes en assez grande quantité. On distingue, pour leur grosseur et leur qualité, les melons et les citrouilles de la Peubla. On trouve dans le voisinage de Muro, une carrière de pierres excellentes pour la bâtisse; comme dans les environs de Felanix, on rencontre autour de Sainte-Marguerite, quantité de tombeaux, dont on fait également remonter l'ancienneté au temps des Romains. Je remarquai un certain goût dans la construction des édifices publics, et surtout des églises de ces villages. La plus grande et la plus belle, est celle de la Peubla.

Un peu au S. O. de Campanet, on trouve Selva, Inca, Beninsalem et Sansellas; ces villages sont placés dans la partie de l'île la plus fertile. Les habitans, dont le nombre peut se monter à 11,000 ames, sont en général fort aisés: ils récoltent des grains, de l'huile, du vin, des carroubes, des amandes, des fruits de toute espèce et quelque peu de soie; ils entretiennent des troupeaux de gros et petit bétail, qui suffisent à leur consommation, et pour les travaux de la campagne. La position de Selva est des plus agréables: environné de collines chargées d'arbres, ce village offre une perspective aussi riante que variée; l'eau abonde dans son territoire, et contribue à le fertiliser.

On fait remonter au temps des Romains, la fondation d'Inca : on rencontre dans son voisinage des ruines qui ne laissent aucun doute sur l'ancienneté de cette commune.

Sansellas passe aussi pour une des parties de l'île la plus anciennement habitée. La situation de ce village n'est pas moins pittoresque que celle de Selva.

Le canton de Beninsalem est un des plus riches de l'île en vins, dont la qualité est fort estimée. Le village est en même temps un des mieux bâtis ; les maisons y sont commodes et tenues avec beaucoup de propreté. Dans le voisinage de Beninsalem, il y a une carrière d'un marbre rouge très-abondante. Les habitans en ont profité pour décorer leur église, qui est une des plus belles de l'île.

De Sansellas, on n'est point éloigné de Sineu, village qui existoit déjà du temps des Romains. Sous les rois de Majorque, il étoit un des plus florissans de l'île. Ces princes y avoient un château où ils faisoient leur résidence pendant plusieurs mois de l'année. La population de Sineu ne passe pas 4000 ames. On récolte, dans son territoire, du grain, des légumes et du vin. Les habitans ont aussi quelques troupeaux, mais peu nombreux.

Sainte-Marie, peu distant de Sineu, est un petit village qui n'a rien d'intéressant; environ 2000 ames composent sa population. Son territoire donne quelque peu de blé, des fruits, des amandes et du vin : mais les huiles sont l'article principal.

De Sainte-Marie, pour aller à Alcudia, on passe à peu de distance d'un grand marais appelé *l'Abufera*, situé près du rivage de la mer. Cet étang, propriété d'un noble de Palme, est une des principales richesses du canton : il abonde en oiseaux aquatiques, et on y pêche une quantité considérable de poissons, mais surtout des anguilles d'une grosseur énorme. Ces avantages ne peuvent malheureusement pas dédommager de la malignité des exhalaisons de ce marais; en corrompant l'air, elles contribuent à occasionner des fièvres longues et difficiles à guérir. Cette partie de l'île est comme déserte, et une grande portion des terres reste inculte. On attribue à l'Abufera la cause principale de la dépopulation de la ville d'Alcudia, située dans son voisinage. Je ne crois pas que le dessèchement de ce marais présentât de grandes difficultés, et exigeât des dépenses très-considérables : on pourroit facilement faire écouler ses eaux à la mer; cet étang desséché, seroit utilisé pour l'agriculture, et don-

neroit une étendue assez considérable de très-bon terrein, dont la fertilité compenseroit bien le sacrifice du bénéfice de la pêche. On pourroit, au moins, diminuer la malignité des eaux de ce marais, en le débarrassant des ordures, et des herbages qui y croupissant, ajoutent à la mauvaise qualité du limon, et rendent peu sain le poisson qu'on y pêche.

A plus de deux milles de l'Abufera, sur le penchant d'une colline, est bâtie la ville d'Alcudia, entre deux baies vastes, et propres pour les bâtimens de toute portée. Alcudia passe pour la partie de l'île la plus anciennement habitée. La situation de cette ville, à plus de deux milles de la mer, peut être considérée comme une preuve de cette vérité. Dans ces temps reculés on étoit peu avancé dans l'art des fortifications; on se bornoit à environner les places d'une enceinte de murailles flanquées de quelques tours. Leur principale force étoit dans leur site, aussi choisissoit-on de préférence les lieux montueux et d'un abord difficile, et on se tenoit à une certaine distance des rives de la mer. Ces précautions suffisoient pour se mettre à l'abri d'un coup de main. Alcudia a toujours joué un des premiers rôles dans les événemens qui composent l'histoire de Major-

que. Cette ville a long-temps disputé à Palma le titre de capitale de l'île. Dès 1300, sous le règne de Jayme II, Alcudia étoit dans un état florissant : en 1523, l'empereur Charles-Quint récompensa le zèle de ses citoyens par le titre de très-fidèles. Alcudia ne ressemble plus aujourd'hui qu'à un mauvais village, dont la plupart des maisons tombent en ruines. Ses vieilles murailles subsistent encore, mais ne pourroient être d'aucune défense. Cette ville est la résidence d'un colonel retiré qui en a le gouvernement. Une trentaine d'hommes d'infanterie composent la garnison. Un piquet de cavalerie y fait le service d'ordonnances, porte les comptes que l'on rend au capitaine général, et les ordres qu'il donne. Il n'y a aucune source d'eau dans le voisinage d'Alcudia, et ses habitans, dont le nombre se réduit aujourd'hui au plus à 800 ames, ne boivent que de l'eau de citerne. La culture, dans son territoire, est languissante, et la récolte se borne à quelque peu de blé, de fruits et de légumes. Les troupeaux donnent une laine remarquable par sa finesse.

D'Alcudia, en avançant vers l'isthme qui divise les deux baies, on voit sur la pente d'une petite colline, une chapelle dédiée à Notre-

Dame de la Victoire. Près de cet endroit, du haut d'un rocher escarpé, sur lequel est bâtie une tour de signaux, on peut jouir du spectacle de toute la côte orientale de l'île de Minorque, et d'une bonne partie de celle de Majorque. Un peu plus bas, et presque sur le rivage de la mer, s'élève un autre rocher en pointe. Sur le sommet de cette roche on a élevé une pièce d'artillerie de 18 battant au large. Ce rocher, curieux par sa forme, se nomme *la Roxa*.

En sortant de ce territoire, aussi inculte que malsain, et marchant à l'O. N. O., on est dédommagé par la vue du village de Pollenza. Il est situé à une petite lieue de la mer, dans une plaine, abritée au nord par des collines assez élevées. Le terrein est fertile et bien arrosé. La fondation de Pollenza remonte au temps des Romains. Ce village, le plus grand et un des mieux bâtis de l'île, contient près de 6000 ames. Sa récolte consiste en huiles et en laines. On fait un cas particulier du vin de Pollenza, nommé *Montona*. Les habitations, sans luxe dans leur construction, offrent des commodités qui annoncent l'aisance. L'église de la paroisse est d'un bon goût, quoique simple. Les dominicains ont à Pollenza un assez joli couvent.

L'édifice le plus remarquable est l'église que bâtirent les jésuites deux ans avant leur expulsion : elle passe pour une des plus belles de l'île. Le couvent n'a pas été achevé. On auroit pu en faire un collége pour l'éducation de la jeunesse. Il y a aussi à Pollenza un hôpital militaire pour les troupes en cantonnement dans cette partie de l'île. Près de ce village on trouve une petite éminence isolée, sur le haut de laquelle est une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Il y avoit aussi un monastère de religieuses, que l'on a démoli. Dans la partie septentrionale, on voit les ruines d'un vieux château appelé château de Pollenza. Si la curiosité y conduit quelqu'étranger, il doit s'attendre à essuyer l'ennuyeux récit des prodiges de valeur des Majorquins, défendant ce fort contre les Maures.

En suivant la chaîne de montagnes qui défend l'île des Vents du nord, on descend dans une vallée, où l'on trouve une vaste collégiale appelée Lluch. Le pape Alexandre VI accorda à son chapitre le titre de chanoines de saint Pierre. Entre les ecclésiastiques et les autres habitans de cette collégiale, on compte à peu près 400 ames. Elle est riche en huiles et en troupeaux. Les collines qui environnent cette

vallée sont couvertes d'arbres, et abondent en sources d'eau. L'église consacrée à Notre-Dame de Lluch est très-bien bâtie. J'y remarquai de fort belles colonnes de marbre qui soutiennent la voûte. L'intérieur est revêtu de marbre noir, et décoré d'ornemens en jaspe que fournit l'île. On vénère à Lluch une image de la sainte-Vierge, que l'on assure avoir été trouvée en 1238, dans l'endroit même où est bâtie l'église. Cette image, comme tant d'autres, a le don des miracles. Elle attire une quantité de dévots qui ne manquent pas de porter leur tribut.

Franchissant les montagnes qui environnent la vallée de Notre-Dame de Lluch, et tournant au S., on rencontre Alaro et Saint-Martial. Ces deux villages n'offrent rien qui puisse intéresser la curiosité du voyageur. Le territoire d'Alaro, dont la population peut être de 2400 ames, donne de l'huile, des carroubes, de la soie, et nourrit quelques troupeaux de petit bétail. On y trouve plusieurs ruisseaux dont l'eau met en mouvement divers moulins. Saint-Martial n'est proprement qu'un hameau habité par environ 500 ames. Ses productions sont variées, et consistent en huile, grains, amandes, vin et figues : on y entretient des troupeaux de gros

et petit bétail. Il y a à Saint-Martial une fabrique de poterie commune.

De Saint-Martial allant au nord, on passe par Bugnola, village dont la fondation remonte à l'époque de la conquête de l'île, par le roi dom Jayme Ier; il peut contenir 2600 ames. Quelques troupeaux de moutons, une quantité assez forte de carroubes, mais surtout l'huile, composent les richesses de ce canton : on en tire aussi du bois de construction.

En s'avançant jusqu'au pied des montagnes d'Eufabia, on s'arrête ordinairement dans une maison de campagne qui, suivant la tradition du pays, a remplacé un château de plaisance des rois maures. Le jardinier ne manque pas, moyennant cependant une petite rétribution, de donner aux voyageurs le plaisir de voir les eaux de cette maison; elles consistent en petits jets d'eau dont on varie les figures par des tuyaux de différentes formes, qui s'ajustent au premier tuyau. Les Majorquins admirent ces bagatelles. Ce qui m'étonna le plus, c'est le peu de goût du propriétaire de cette campagne, qui, par sa situation et les sources d'eau qui y abondent, pourroit être facilement changée en un séjour délicieux.

D'Eufabia pour aller à Soler, on a à franchir

des montagnes fort élevées. Ce passage se fait avec des mulets; mais le chemin est large, et la pente assez douce: facilement on le rendroit propre pour les voitures. On est récréé pendant cette petite route, par la variété des sites qu'offrent des montagnes. A la descente, on entre dans la vallée de Soler. Elle a trois lieues et demie de circonférence, et forme une espèce de bassin environné de montagnes couvertes de bouquets d'oliviers. Toute la plaine est plantée d'orangers et de citroniers, arrosée par une infinité de saignées qui se réunissent en un seul ruisseau près du village qu'il traverse, et va se décharger à la mer, dans le port de Palma. La vallée de Soler, vue du haut des montagnes, présente le spectacle d'une forêt d'arbres toujours verte. La fécondité du terrein, dans cette partie de l'île, est étonnante; le moindre jardin donne un bénéfice qu'on a peine à croire. Les habitans, dont le nombre peut se monter à environ 5000, récoltent de l'huile, des carroubes et de la soie, mais surtout une quantité prodigieuse d'oranges et de citrons renommés pour leur excellente qualité. Ce dernier article est le plus considérable du commerce des Majorquins avec le Languedoc et le Roussillon, composant aujourd'hui les départemens de l'Hérault et des Pyrénées

orientales. Le village de Soler est un des plus beaux et des mieux bâtis de l'île; mais n'offre cependant aucune particularité digne d'attention. La première chose dont les Majorquins entretiennent un étranger à son arrivée, est la fameuse vallée de Soler: ils le font avec une complaisance, une emphase qui piquent la curiosité. On est pressé d'aller visiter et de jouir des merveilles dont on vient d'entendre la description; on s'attend à parcourir une vallée que l'art, secondant les bienfaits de la nature, a transformée en jardins enchantés; on s'en retourne après avoir admiré la richesse du terrein, la beauté des sites, en regrettant que les insulaires n'en tirent pas plus de parti.

De Soler allant au N. ¼ N. E. à deux lieues de distance, on trouve le village de Valdemusa, situé sur la pente d'une colline. Cette petite montagne est jointe à plusieurs autres qui environnent une vallée profonde, en forme d'entonnoir; toutes ces collines sont couvertes d'arbres fruitiers, la principale richesse des habitans. Valdemusa est mal bâti, ses rues sont fort incommodés par la rapidité de leur pente et par la qualité du pavé, composé de cailloux ronds et pointus. La population de ce village s'élève au

plus à 1200 ames. Outre une quantité considérable de fruits et de légumes, les habitans récoltent quelque peu d'huile, de carroubes et de soie; ils ont aussi quelques troupeaux de chèvres et de moutons. Valdemusa est célèbre par la naissance de la bienheureuse Catherine Tomasa, fort en vénération dans toute l'île.

Ce village est dominé au nord par un couvent de chartreux. Je visitai ce monastère qui contient une cinquantaine de religieux: il est vaste; la partie la plus belle est le nouveau cloître, dont il n'y a cependant qu'un côté de fini. Chaque moine a un petit appartement composé de trois pièces, et un jardin où il cultive des fleurs et autres plantes pour son plaisir. Tout ce qui est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, se trouve réuni dans ce couvent; les terres qui l'environnent, fournissent le blé, l'huile, le vin, les fruits, les légumes; dans l'intérieur, on fabrique les étoffes dont s'habillent les moines. Ce monastère, comme tous ceux de cet ordre, est fort riche; les religieux font beaucoup d'aumônes et soulagent les pauvres familles qui habitent Valdemusa. Les étrangers peuvent s'arrêter dans cette chartreuse pendant trois jours; ils y sont logés et traités avec beaucoup d'égards.

Il y a près du corps de logis occupé par les religieux, un bâtiment où l'on trouve toutes les commodités de l'hospitalité.

A environ une lieue de Valdemusa, on rencontre, dans les montagnes, plusieurs petites chapelles desservies par des hermites, isolés entre'eux, et retirés dans des cabanes qu'ils bâtissent eux-mêmes. Ces solitaires vivent d'aumônes; ils ont souvent la visite des dévôts de l'île, qui les vénèrent singulièrement. Cet endroit se nomme l'hermitage de Sainte-Marie. Ces hermites exercent une espèce de jurîdiction sur tous les autres solitaires répandus dans les différentes parties de l'île; ils sont vêtus à peu près comme les capucins: on m'a assuré qu'ils mènent une vie fort austère.

En rangeant la côte du N. et marchant à l'O. en suivant le rivage de la mer, on arrive au village de Bagnabufar; il est situé sur une montagne dont la partie qui regarde la mer, forme une pente très-rapide jusqu'au rivage. Depuis le sommet jusqu'au pied, cette montagne est taillée en escaliers, dont les terres sont soutenues par des petits murs en pierres sèches. Elle est entièrement plantée de vignes, ce qui, de la mer, lui donne l'aspect le plus agréable. Dans le temps de la vendange, cette montagne, couverte de

paysans et de paysannes, offre le tableau le plus animé. La population de Bagnabufar ne s'élève guères qu'à 5 ou 600 ames; ses habitans vivent dans l'aisance; ils récoltent de l'huile et d'excellens fruits, mais leurs principales richesses consistent en vins de différentes qualités, les plus recherchés dans l'île. Les montagnes de Bagnabufar abondent en sources d'eau dont les paysans tirent parti pour le blanchissage, et surtout pour celui du lin.

Un peu plus à l'O. on rencontre Estellens, qui n'est qu'un hameau. Tournant alors au S. S. O. à trois lieues de distance, on arrive à Andraig, village assez bien bâti, et peuplé d'environ 4000 ames. Ses habitans s'adonnent à la navigation, et suppléent ainsi à la pauvreté de leur canton, où ils ne récoltent que de l'huile. C'est la partie de l'île la moins fertile. Le village d'Andraig est éloigné du rivage de la mer d'une grande lieue. Son port n'est propre que pour des barques, ou autres bâtimens tirant peu d'eau. Il est assez sûr et a environ deux milles de profondeur. Le chemin du village jusqu'à ce port est très-fatigant par la quantité de roches et de pierres dont il est rempli.

Dans les montagnes du N. de l'île, à environ quatre à cinq lieues de Palma, prend sa source

une espèce de rivière nommée *la Rierra*. Elle est presque à sec pendant la plus grande partie de l'année ; mais dans le temps des pluies, elle devient très-grosse et extrêmement rapide ; elle a souvent causé des dommages considérables. *La Rierra* vient se décharger à la mer sous les remparts de la ville de Palma. (1)

Non loin de la source de cette rivière, est situé le village de Puigpugnent, dans un grand vallon, entièrement planté d'oliviers et d'arbres fruitiers. Le produit de ce verger, joint à celui de quelques troupeaux, et à une petite partie de soie, compose la richesse des habitans, dont le nombre peut s'élever à 1200. Les maisons de Puigpugnent sont éparses et assez éloignées entre elles.

A peu de distance de ce village, on rencontre celui de Calvia, sur la route de Palma. Sa popu-

(1) En 1403, la crue fut si forte, que les eaux emportèrent près de 1600 maisons. On compta 5500 personnes noyées. En 1408, elle renouvela ses ravages. Les années 1444, 1618 et 1635 furent aussi marquées par des désastres. Les eaux débordées inondèrent toute la campagne, entrèrent dans la ville par la porte de Jésus, s'élevèrent plus de quatre pieds sur la place des Bornes, et s'écoulèrent à la mer par le môle du port.

lation est de 12 à 1300 ames. Son territoire montueux est fertile en huiles, grains et carroubes. Les habitans de ce canton sont pasteurs, et leurs troupeaux composent leur principal revenu. Calvia est peu éloigné du petit port de Paguera, où le roi dom Jayme-le-Conquérant fit son débarquement en 1229. Dom Alphonse et dom Pèdre choisirent également ce point de la côte, pour y débarquer leurs troupes.

Près de Calvia, et sur le rivage de la mer, on rencontre Deya, village peu considérable, et d'environ 500 ames. Comme ceux de Calvia, ses habitans s'adonnent à l'entretien des troupeaux, et principalement des cochons. Ces animaux sont abandonnés et paissent en liberté dans les petits bois qui couvrent ce canton. On y récolte aussi quelque peu d'huile.

Les chemins dans l'intérieur de l'île sont en très-mauvais état et nullement entretenus. Cette insouciance porte un préjudice sensible aux progrès de l'agriculture et à l'activité du commerce. Tous les transports jusqu'aux rives de la mer, se font à dos de mulet, et sur des chariots d'une construction très-grossière et d'une marche très-lente.

La population entière de l'île de Majorque se monte à environ 136,000 habitans. Palma,

sa capitale, en contient 33,000. De ces 136,000 ames, on compte 52,000 femmes et 27,000 enfans. Des 33,000 qui composent la population de la capitale, 14,000 sont femmes, et 5,108 enfans. En prélevant sur le total de la population de l'île les femmes et les enfans, il reste 57,000 habitans. Dans ce calcul ne sont point compris les vieillards et les infirmes, dont le nombre est évalué à 14,250; 42,750 composent celui des hommes dans la force de l'âge, propres à la culture des terres, à la navigation et à la défense de l'île. Ce nombre d'hommes utiles est encore diminué de celui de 2,055 ecclésiastiques, dont 1,002 religieux. Majorque n'a plus que 40,695 hommes capables de travail. Du nombre des 52,000 femmes, il faut retrancher 1,204, dont 600 vouées dans les cloîtres au célibat; 604 également célibataires, mais volontairement, se consacrent à un service honorable et utile dans les différentes maisons de charité.

Ne pourroit-on pas ajouter au nombre de ces femmes nulles pour la population, celui d'autres qui se livrant à toutes leurs passions, sont à la fois perdues pour la société par un désœuvrement toujours dangereux, et par une stérilité, fruit ou plutôt punition de la dé-

bauche. Sous un climat tel que celui de Majorque, et sous un gouvernement où le sexe est comme autorisé dans ses écarts par une indulgence portée beaucoup trop loin, à quelle somme se monteroit ce calcul ? Mon cœur se refuse à des recherches aussi humiliantes que douloureuses. J'aime bien mieux tourner mes regards sur les temps plus heureux, où Majorque n'étoit point encore infestée d'un libertinage si fatal à la population et au bien de la société. Les Majorquines n'ont pas toujours été des O-Taitiennes incapables de triompher de leur tempérament, ou de résister à l'attrait de l'intérêt. C'est dans la ville, séjour du plus grand nombre d'étrangers, que se remarque davantage cette liberté si honteuse. La campagne offre en général, dans le sexe, le tableau de la pudeur, de la modestie, et d'une morale pure.

CHAPITRE III.

Climat, qualités des terres.

Le climat de Majorque est tempéré; les montagnes qui environnent cette île, la défendent des vents du nord (1); cependant il s'élève parfois des coups de vent de nord qui, tombant des montagnes, refroidissent beaucoup l'air de la plaine, et causent des dommages souvent considérables; déracinant et emportant une grande partie des oliviers dont ces montagnes sont couvertes. Dans l'été, les vents frais de mer tempèrent la grande chaleur. Le climat de Majorque varie

(1) Dans l'hiver de 1784, un seul jour du mois de janvier, le thermomètre de Réaumur se trouva à 6°; il fut quelquefois à 16°; mais il se maintint le plus constamment à 11°: en février, il varia de 6° à 14, mais resta pour le plus à 12°. Dans le mois de mars il ne dépassa pas le 13°, ce qui est à-peu-près la température de l'été dans les provinces septentrionales d'Espagne.

suivant la variété des sites. Au mois d'août, l'habitant de la montagne n'est point incommodé d'une chaleur excessive ; l'insulaire qui vit sur les rives orientales de l'île, ne souffre que peu du froid pendant l'hiver. Les vallées intermédiaires ne doivent point leur température à la fraîcheur des fleuves, puisqu'il n'y en a point dans l'île, mais bien au voisinage des montagnes dont la chaîne s'étend à l'E., au N. et à l'O, et avance même dans l'intérieur des terres. Parmi ces montagnes, il y en a d'une élevation considérable : telles que celles de Pugg-major, et Galatzo, sur le sommet desquelles, souvent on respire un air pur et serein, tandis que le reste de l'île est couvert de nuages. L'air passant par les espèces de canaux que forment entr'elles ces montagnes, s'y raréfie, et est rafraîchi par de légers vents qui le portent aux habitans des vallées. En considérant les productions naturelles de l'île, on a un thermomètre qui ne trompe pas sur les qualités du climat : que l'observateur promène ses regards sur l'île de Majorque, il la verra parée de bois d'orangers odoriférans, dont les fruits recherchés ne le cèdent en rien à ceux de Malte et de Portugal, et lui ont fait donner le beau nom d'île dorée. Là, ses yeux s'arrêteront sur des groupes de palmiers élevés ; ici, le car-

roubier, vainqueur des rigueurs de l'hiver, lui offre, dès le commencement d'août, un fruit parfaitement muri. Vers la fin de juin, la vigne se charge de raisins d'une douceur et d'un goût exquis. Sa main recueillera le coton le plus fin; avec une douce émotion, il fixera ses regards sur le platane, cet arbre si extraordinaire, dont le fruit nourrit le pauvre Indien, dont l'écorce est convertie en ustensiles de ménage, aussi commodes qu'élégans; dont les feuilles, enfin, couvrent ses frêles habitations, et le défendent de l'ardeur du soleil. Le platane que l'on voit dans plusieurs jardins de Palme, est le même que décrivent Salmon et le père Gumilla (1). Les Majorquins, il est vrai, ne jouissent pas du fruit du platane, mais l'existence de cet arbre croissant naturellement dans leur île, ne m'en a pas moins paru une nouvelle preuve de l'excellence du climat. C'est d'après cette température des îles Baléares, que Strabon (1) les nomme, îles Fortunées.

---

(1) *Salmon della istoria del mondo, cap.* 5. *Gumilla, his. de l'Orénoque, tom.* 2.

(2) *Strabon. lib.* 3.

Dans la partie du nord toute la côte de l'île de Majorque est chargée de roches élevées et inabordables. A l'E. et au S., elle s'étend en plaines, et abonde en ports et en mouillages. L'île peut ainsi se diviser en deux parties : la plaine et les montagnes. Sur celles-ci, la terre est de couleur rougeâtre, mêlée de pierres, et cependant très-fertile. Toutes ces montagnes, du côté de l'intérieur de l'île, sont couvertes d'arbres du haut en bas ; on en tire quelque peu de bois de construction : les oliviers sauvages y sont très-robustes et très-nombreux. L'insulaire met, autant qu'il peut, à profit ce bienfait de la nature : il greffe ces oliviers, les cultive, et ne néglige rien pour leur conservation. Pour empêcher qu'ils ne soient déracinés, et emportés par les eaux qui se précipitent des montagnes, il défend chaque arbre par une petite muraille en pierres sèches. Elle soutient les terres, en laissant aux eaux leur écoulement. Tous ces petits remparts ont entre eux un passage assez large. On en compte jusqu'à trente élevés les uns au-dessus des autres, formant une espèce d'amphithéâtre qui récrée la vue, et donne en même temps une idée du travail, de l'industrie et de la patience du cultivateur. Dans la cordelière des montagnes de Majorque, on distingue celles de Torrella et

Galatzo entièrement boisées, en grande partie d'oliviers et de chênes verts; parmi ceux-ci, il y en a d'une grosseur étonnante; il s'y trouve aussi beaucoup d'autres arbres que l'on emploie aux ouvrages de menuiserie; on rencontre également des sapins qui servent à la construction navale. (1)

Le terrein de la plaine est moins vigoureux que celui des montagnes; dans plusieurs endroits il est très-abaissé; les eaux des pluies, lorsqu'elles sont abondantes, y séjournent et finissent par pourir les semences; dans les années même favorables, la récolte en blé et autres grains est toujours foible dans ces cantons de l'île; diverses parties de la plaine, semblent très-propres pour les prairies. On y trouve en abondance une espèce de jonquille dont les bestiaux, et surtout les chevaux, sont fort avides; on rencontre aussi beaucoup d'angélique et de céleri sauvage. Ces deux plantes si recherchées et si lucratives ailleurs, étoient encore, il y a peu d'années, sans valeur; les insulaires négligeoient

(1) Lors de la dernière expédition des Espagnols contre Alger, on tira de ces petits bois de quoi construire trente-sept bombardes et chaloupes canonnières.

ou ne connoissoient pas les moyens de les utiliser; un François a profité de leur insouciance ou de leur ignorance.

L'île n'est arrosée que par des sources qui partent du sein des montagnes. Il se forme, dans le temps de la fonte des neiges qui couvrent le sommet des montagnes, et lorsque les pluies sont fortes et suivies, des torrents plus dangereux qu'utiles.

L'île de Majorque est remplie de trous profonds, de puits secs, creusés par la nature, qui, favorisant l'explosion de l'air inflammable, contribuent à empêcher les tremblemens de terre, dont en effet on ne conserve pas de mémoire.

On a découvert, depuis peu d'années, en plusieurs endroits, une veine de mine de charbon de terre; quelques particuliers s'étoient associés dans le dessein d'en entreprendre l'exploitation. Les travaux ont présenté un apeçu de dépenses bien supérieur aux moyens de la société; elle a renoncé à une entreprise qui, en effet, ne pourroit s'exécuter avec succès, que sous les auspices et avec les secours du gouvernement (1).

(1) Quelques personnes prétendent avoir reconnu des indices de mines d'or et d'argent, et avoir découvert

On rencontre aussi des bois fossiles.

A Andraig, Puigpugnent, Bagnabufar et Bugnola, on trouve des marbres tigrés rouge et blanc.

D'Alaro, on tire une espèce de marbre qu'on appelle *amandrado*, de la forme de ses nuances qui ressemblent à des amandes. Il est noir et blanc; quoique commun, on en fait beaucoup de cas.

Les insulaires emploient ces marbres qui pren-

---

du minium d'une qualité dont Pline fait l'éloge, et du mercure. Ces découvertes ne sont point accréditées, et le nombre d'insulaires qui paroissent y ajouter foi, se borne à quelques vieillards amateurs des beaux songes.

On m'avoit aussi assuré que dans les montagnes de Majorque, on trouve du granit, des grenats, des pierres solitaires, de l'agathe, du jaspe et du porphire. Je n'en ai jamais vu, et je crois pouvoir mettre ces découvertes au rang de celle des mines d'or et d'argent. J'y placerai également l'existence du talc, de la serpentine, et de l'amiante, dont quelques individus prétendent enrichir l'histoire naturelle de leur pays.

J'ai vu au couvent des Capucins, une très-grande fenêtre, la seule qu'il y ait dans le chœur, composée de larges-vitraux, d'une espèce de pierre transparente, que les religieux me dirent avoir été apportée de Bagnabufar; j'ai su que cette pierre étoit venue de Valence,

nent un beau poli, à la décoration des églises et des entrées de maisons de riches.

De Beninsalem, on tire beaucoup de pierres plates et carrées, dont on pave les églises et les maisons.

De Bagnabufar on extrait la pierre de taille; d'Arta et Manacor, des pierres feuilletées, des meules de moulin; à Estellenchs, on rencontre souvent des pierres à aiguiser très-fines.

La pierre aréneuse dont on se sert pour la bâtisse, est commune à Lluch-Major et à Santagni; c'est la plus propre pour les fortifications, n'étant point sujette à éclater. Les remparts de Palma en sont bâtis.

On rencontre dans plusieurs parties de l'île des ardoises. Les insulaires n'en font aucun usage.

A Arta et à Estellenchs, on voit des grottes où la variété des stalactites, recrée et intéresse l'observateur des jeux de la nature.

La pierre à chaux est très-commune dans l'île de Majorque; cette île abonde également presque partout d'une espèce de plâtre fort estimé.

En général la partie pierreuse des montagnes de Majorque, est composée de pierres mixtes formées de parties calcaires vitrifiables et réfractaires.

Dans le voisinage de Campos, sont situées des

salines dont on ne retire pas tout le revenu qu'elles pourroient donner. Si on les administroit avec plus de soin, si l'on faisoit quelques dépenses pour l'exploitation, il n'est pas douteux qu'elles suffiroient non-seulement à la consommation de toute l'île, mais qu'elles donneroient encore un excédent assez considérable pour l'étranger.

Je ne doute pas que l'île de Majorque n'offrît un vaste champ aux recherches d'un naturaliste. Elle est riche en simples et plantes de tout genre; peut-être en découvriroit-on de nouvelles, rares ailleurs, ou au moins peu connues. On distingue l'*hypericon balearicum*, espèce de myrte dont les insulaires ne font pas grand usage. L'*aloës succotrin* de Majorque a beaucoup de réputation. L'angélique et la ciguë sont plus belles que partout ailleurs.

Quant aux eaux minérales, je n'en ai vu qu'une seule source près de Campos. On l'appelle la fontaine Saint-Jean. L'eau m'a paru fortement empreignée de soufre : elle est chaude. Les habitans du village s'en servent pour les maladies cutannées.

Les animaux venimeux sont assez rares; au moins on ne cite point d'exemples de la malignité de leur poison.

Les quadrupèdes, les volatiles, ne m'ont présenté aucune particularité. Je n'ai également rien observé de curieux dans la variété des poissons.

CHAPITRE IV.

Culture et productions des terres.

L'ILE de Majorque est sans contredit une de celles que la nature a le plus favorisées. Sa situation, si heureuse, entre les continens d'Europe et d'Afrique, la température de son climat et les qualités de son sol, assurent à ses habitans cette abondance pour tous leurs besoins, source première du bonheur. Cependant l'agriculture est loin de ce degré de perfection qui développeroit les bienfaits de la nature. On est d'abord frappé des vices dans la culture des terres : on cesse bientôt d'en être étonné, lorsque calculant la population et l'étendue de la superficie de l'île, on observe la manière dont les terres sont distribuées et administrées. J'ai suivi d'un œil attentif le cultivateur dans ses travaux; j'ai observé ses habitudes et ses préjugés.

Dans un compte rendu au conseil suprême de finances à Madrid, on évalue la superficie

de l'île de Majorque à 1234 milles carrés. La population entière n'est que de 136,000 ames : cependant la récolte en blé est insuffisante, et l'on en tire chaque année au moins 50,000 fanègues de l'étranger. Ce déficit, loin de diminuer, semble s'augmenter progressivement. Il n'est pas douteux que les terres situées au bas des montagnes, ou dans le voisinage des torrens, ne perdent beaucoup de leurs sels, de leurs sucs végétaux, et n'éprouvent une détérioration sensible par l'effet de l'abondance des pluies et du débordement des torrens. A ces causes physiques, il faut ajouter celles qui tiennent à l'intelligence, aux moyens, et à l'activité du cultivateur.

Dans le territoire dépendant de Palma la capitale, on rencontre des espèces de prés ou terres fangeuses abandonnées sans culture. On trouve également d'autres portions de terrein de la même nature, et dans le même état d'abandon, dans les districts d'Andraig, Calvia, Campos; Santagni, Petra, Muro, la Peubla, Alcudia et Pollenza. La fertilité de ce sol promet cependant de récompenser les sueurs et les travaux du cultivateur actif. Le peu qui a été ensemencé a donné jusqu'à 40 pour 1. Quelle ressource pour l'insulaire, et avec com-

bien de facilité ne s'affranchiroit-il pas du tribut qu'il paie annuellement aux barbaresques pour ce qui lui manque en grains ? Cette espérance n'est point basée sur un calcul faux : on en reconnoît l'exactitude en jetant les yeux sur d'autres portions de terrein dans le voisinage d'Arta et Manacor, très-propres à la culture des grains, et cependant presqu'abandonnées, et où, au moins pendant deux années consécutives, on ne fait aucun labour. Le desséchement des terres inondées est facilité, et comme indiqué par la tendance des eaux à la mer et le voisinage du rivage.

Le laboureur majorquin ne connoît pas, ou, au moins fort peu, les procédés des étrangers pour le travail des terres. Ses instrumens aratoires sont défectueux. La charrue sans roues n'est composée que d'une longue pièce de bois : au bas est fixé le soc très-léger, et à l'autre extrémité est placé un joug très-pesant. On emploie ordinairement des mules, et même des ânes au labourage. Ces animaux sont attelés comme les bœufs, dont on se sert aussi dans quelques cantons de l'île ; le joug porte sur les épaules. Cette manière d'attelage leur ôte une grande partie de leurs forces : le laboureur est

continuellement obligé de soulever et d'enfoncer alternativement le soc de la charrue. Les sillons sont nécessairement peu profonds, et la terre semble plutôt grattée que labourée.

Les Majorquins emploient, pour fumer les terres, le fumier de leurs bestiaux et les ordures des rues. Ils n'en ont pas une quantité suffisante relativement à l'étendue du sol. On rencontre des morceaux de terre restés stériles faute d'engrais. On se sert aussi de l'algue marine mêlée avec de la marne; mais ce n'est guère que dans les cantons voisins des rives de la mer. Beaucoup de paysans croient que lorsque les pluies sont abondantes après les semailles, le grain se pourrit dans la terre; ce qui ne peut avoir lieu que dans les terreins bas où l'eau séjourne longtemps, n'ayant point d'écoulement. D'après cette idée, ils sèment de nouveau. Le premier grain commençant à germer est comme étouffé et amaigri par la végétation des secondes semailles. Il en résulte des tiges foibles et des épis peu remplis. Le Majorquin néglige en outre, ou connoît peu les moyens de détruire les vers qui rongent les semences, et de préserver les blés de leurs maladies.

La culture du maïs ou blé de Turquie est

presque nulle, et cependant combien d'avantages n'en retireroit-on pas, d'après le manque des autres grains ?

Depuis un certain nombre d'années, les insulaires se sont occupés d'augmenter la quantité de leurs arbres fruitiers. Cette partie de l'agriculture peut encore être portée plus loin, sans que les terres propres pour les grains en souffrent. On évalue à à-peu-près un vingtième de la superficie de l'île l'étendue de terrain que l'on pourroit encore planter.

Les mûriers, surtout, réussissent parfaitement. La récolte de la soie, considérablement augmentée, donneroit, outre la consommation des insulaires, une nouvelle branche d'exportation (1).

---

(1) La culture des mûriers est encouragée par le gouvernement, qui a affranchi de tous droits les soies, à leur sortie de l'île. Cependant cette faveur ne paroît pas engager les Majorquins à faire de nouvelles plantations. Un grand nombre est persuadé que le climat de l'île n'est point favorable à la propagation des vers à soie. Il leur seroit facile de reconnoître l'erreur de cette opinion. Quant à moi, je pense que leur insouciance pour cette branche si intéressante de l'agriculture, n'est que le résultat du peu de connoissance de la culture du mûrier, et des soins qu'exigent les vers à soie.

L'amandier est, sans contredit, un des arbres les plus utiles aux Majorquins : ses feuilles servent à la nourriture des bestiaux; l'écorce, verte, de l'amande est excellente pour la cendre qui entre dans la composition du savon; l'écorce sèche est employée au chauffage. La cendre que donne l'écorce, est calculée à 8 p. $\frac{0}{0}$ de la valeur de l'amande même. On tire aussi de l'amandier quelque peu de gomme, qui est expédiée à Barcelone. Le nombre de ces arbres est considérable, et s'augmente journellement. Cependant on estime qu'il peut encore être accru d'un tiers.

Le figuier semble un arbre indigène de l'île; le climat lui est extrêmement favorable, et presque sans aucuns soins, il croît partout; son fruit entre pour beaucoup dans la nourriture des insulaires peu aisés. La récolte des figues se monte annuellement à 12,000 quintaux; on pourroit, certainement, parvenir à tripler cette somme (1). Le quintal évalué à une piastre forte, on auroit donc un bénéfice net de 24,000 piastres, somme qui paieroit en partie les grains que l'on tire de l'étranger.

---

(1) On a cherché à encourager la culture et la multiplication des figuiers, en exemptant de tous droits les figues sèches.

Les arbres dont le bois est employé aux ouvrages de menuiserie, tels que les peupliers, les noyers, les cerisiers, diminuent insensiblement. On en augmenteroit le nombre avec la plus grande facilité, en faisant des plantations dans les endroits abondans en eaux. Les cantons de Soller et d'Esporlas seroient propres pour la multiplication de ces arbres.

La culture des orangers et des citroniers, m'a paru assez soignée, quoique cependant susceptible d'un plus grand degré de perfection.

La vigne est aussi cultivée avec soin; mais il n'en est pas moins vrai, que l'insulaire pourroit augmenter beaucoup cette partie de ses richesses, en mettant en valeur divers terreins en friche, qui ne sont propres que pour la vigne. (1)

---

(1) Je crois que l'on introduiroit avec succès à Majorque, la vigne du raisin de Corinthe, qui fait le principal revenu des îles de Zante, Céfalonie, Thiaqui, et d'une partie de la Morée. L'opulence d'un peuple est autant le résultat de la variété, que de la quantité de ses productions physiques. *Voyez le Voyage historique littéraire et pittoresque dans les îles Vénitiennes*, tom. III. chap. XI et XXVIII.

Les oliviers occupent au moins le tiers du terrein de l'île. Quoique la culture en paroisse soignée, il est des moyens d'amélioration que les insulaires négligent, ou paroissent ignorer; beaucoup ne connoissent point le temps et la manière de la taille; les branches gourmandes, absorbant une partie des sucs végétaux, appauvrissent l'arbre. Le paysan n'a pas non plus la précaution de profiter des eaux de pluies pour arroser les oliviers, et cependant l'expérience prouve que plus ces arbres sont arrosés, plus ils donnent de fruits; la nature agit seule à cet égard.

Les capriers donnent aux Majorquins, outre leur consommation, un article d'exportation: le caprier vient dans les terreins les plus ingrats; il prend jusques sur les murs; et les soins qu'il exige, se bornent presqu'à le préserver des rigueurs de l'hiver.

Pour les fruits et les légumes, ils sont abondans, mais on remarque peu de variété. La plupart de ceux que l'on cultive en France, réussiroient parfaitement à Majorque (1).

---

(1) J'ai quelquefois mangé de nos excellentes poires

Pour porter dans cette île, l'agriculture au degré de perfection dont elle est susceptible, il faut les secours et les encouragemens du souverain : par exemple, le desséchement des terres noyées par des étangs, est une entreprise au-dessus des forces d'un simple particulier, ses facultés ne peuvent suffire à la dépense des opérations, et à l'achat des machines nécessaires.

Le manque de chemins roulans dans un pays dépourvu de rivières navigables pour le charrois des productions, est, sans contredit, un des grands obstacles aux progrès de l'agriculture. Tous les transports de l'intérieur de l'île, se font à dos de mulets, ou sur des chariots d'une construction fort grossière. Le chariot majorquin (1)

---

de beurré, de doyenné, de nos pommes, et autres fruits dont un riche propriétaire avoit fait venir des plants de France, et qu'il cultivoit pour son usage. J'ai vu des émigrés françois vivre très-commodément du revenu d'un fort petit jardin, où ils ne cultivoient que les plantes peu connues dans l'île. Tous les jardins majorquins ne sont guères plantés que de pommes d'amour, de poivron, de fèves, de choux et de salades.

(1) Le chariot majorquin me donna une idée précise de celui des habitans de l'île Fayal. (*Voy. dans l'hémisphère austral du capitaine Cook*, tom. 6. *relâche aux Açores.*)

La disproportion de la population, relativement au sol qu'elle occupe, est encore une des causes de l'état de langueur de l'agriculture. J'ai tâché de donner les détails et les calculs les plus exacts sur celle de Majorque. Comparant le nombre d'individus qui peuvent se consacrer à la culture des terres, avec la superficie de l'île, on reconnoît bientôt cette disproportion si fatale. Bien des terreins restent en friche, et sont comme perdus, par le manque de bras pour le travail. Cette vérité affligeante est surtout sensible dans le territoire d'Alcudia, la seconde ville de l'île. On donne communément pour cause de la dépopulation de ce canton, les maladies occasionnées par l'air que corrompent les exhalaisons d'un étang, appelé l'Abufera, situé dans le voisinage : le desséchement de ce marais, peu éloigné de la mer, ne seroit pas une entreprise qui présentât trop de difficultés, ou nécessitât des dépenses trop considérables (1). J'ai cru recon-

(1) L'Abufera paroît avoir été anciennement un petit port de mer pour des bâtimens légers tirant peu d'eau. On remarque encore dans quelques parties des rives de cet étang, des vestiges de fabrique fort ancienne, qui semblent l'attester. Peu à peu ce port s'est encombrée des matières que les eaux des pluies, qui s'y déchargent,

noître dans la situation de l'état actuel de la ville d'Alcudia, peut-être la vraie, ou au moins la cause principale de sa dépopulation : Alcudia est bâtie sur la pente d'une colline, à deux milles du rivage de la mer; en cet endroit, il n'y a ni sources, ni fontaines; les habitans ne boivent que l'eau de leurs citernes : cette eau se corrompt dans la plupart de ces réservoirs, faute de les tenir propres, moins par négligence, que par le manque de bras. Il n'est point de maison qui n'ait des caves plus ou moins profondes et étendues; ces souterrains sont sujets, dans les temps de pluies, à se remplir d'eau par les soupiraux percés presqu'au niveau du terrein : les eaux accumulées dans les caves minent insensiblement les fondemens; aussi voit-on souvent des maisons écrouler tout-à-coup. Ces caves donnent inévitablement des exhalaisons dangereuses. Ces inconvéniens, joints à la mauvaise qualité des eaux que boivent les habitans d'Alcudia, et à une nourriture peu saine, me paroissent être la vraie cause des maladies que l'on attribue à

---

entraînent dans leur cours. Insensiblement ce port négligé par les habitans, n'a plus formé qu'un marais fangeux.

l'étang de l'Abufera. J'ai remarqué que les habitans de la campagne d'Alcudia, même dans le voisinage de l'Abufera, sont bien sains, tandis que ceux de la ville portent sur leur visage les signes de leur mauvaise santé, l'empreinte de la langueur et du découragement. En entrant dans cette ville infortunée, on se croit transporté dans le séjour des morts : les maisons offrent le spectacle effrayant d'une masse de tombeaux, et les citoyens l'image douloureuse des spectres. A peine compte-t-on sept à huit cents ames dans Alcudia, et certes cette ville a eu une population nombreuse, au moins à en juger par le rôle qu'elle joua dans les événemens qui composent l'histoire de l'île. Cet étang, si pernicieux aujourd'hui, existoit dès-lors (1).

---

(1) La situation d'Alcudia entre les deux plus beaux et plus vastes mouillages de l'île, situation si avantageuse pour le commerce et la navigation, devoit naturellement faire naître le désir d'en profiter, en tâchant d'augmenter la population de ce malheureux canton. On promit une petite somme d'argent, une certaine quantité de terrein, et la propriété des maisons restées sans habitans, à quiconque iroit s'établir à Alcudia. On se trompa sur les moyens. Il étoit évident qu'aucun insulaire ne quitteroit le canton de l'île où il jouissoit d'une existence aisée,

Si le retard du progrès de l'agriculture est une conséquence inévitable d'une population trop bornée, la manière dont cette population est distribuée et employée, ne m'en paroît pas une cause moins fatale; en calculant le nombre total des habitans de l'île, je fais la déduction des individus perdus pour la culture des terres et l'accroissement de la population. A cette foule de moines, de religieuses et de prêtres répandus

---

pour aller dans un autre, végéter long-temps avant de recueillir le fruit de son travail. Ces encouragemens ne pouvoient donc être applicables qu'à des étrangers. Combien en auroit-on trouvé dans une île où ils ne sont d'ordinaire qu'en petit nombre et de passage, la plupart de la classe des navigateurs, et où d'ailleurs, comme dans le reste de l'Espagne, l'intolérance de la religion repousse l'industrie étrangère! Le moyen le plus sûr eût été d'abandonner la ville d'Alcudia, et de la rebâtir dans un site plus rapproché de la pointe de l'isthme qui sépare les deux baies. Un des moyens les plus efficaces pour attirer de nouveaux habitans, de nouveaux cultivateurs, et conséquemment de nouvelles richesses dans cette partie de l'île, seroit peut-être d'accorder au moins pour un certain nombre d'années la franchise pour toutes les marchandises entrant ou sortant de la baie d'Alcudia. Si l'agriculture alimente le commerce, celui-ci, à son tour, développe les progrès de l'agriculture.

dans la ville et la campagne, il faut encore ajouter un nombre considérable de jeunes gens robustes qui peuplent les séminaires et les cloîtres; les uns aspirant à un bénéfice qui leur donne les moyens de vivre dans l'oisiveté, les autres prenant leur indolence, leur aversion pour le travail, pour une inspiration divine. A cette classe j'en ajoute une autre également perdue, non pour la population, mais pour l'agriculture. Celle-ci se compose d'un nombre assez grand de fainéans répandus dans les maisons des riches sans les servir, et dont tout l'office est d'annoncer, en se couvrant d'une mauvaise livrée, moins l'opulence que la vanité de leurs patrons.

Le trop d'inégalité dans la répartition des terres, est encore un des vices destructeurs de l'agriculture. Il motive nécessairement une mauvaise administration rurale; une seule famille, souvent même un seul individu, se trouve possesseur de terreins d'une étendue très-considérable. Ces terres si vastes ne sont point mises en valeur par les propriétaires mêmes. ils vivent retirés dans la ville, et des fermiers administrent leurs biens. Ces derniers n'ont que leur intérêt personnel pour guide dans leurs travaux; ils tâchent de profiter du temps limité de leur bail; ils ne sont occupés que du soin de

tirer de la terre des récoltes au-delà de sa fertilité naturelle ; ils ne s'affectent point de l'épuisement du sol, suite des efforts outrés qu'ils en exigent. Ces terreins épuisés demeurent ensuite long-temps sans produire. C'est ainsi que l'on voit dans les grandes possessions, des morceaux de terrein considérables restés en friche. Cependant quelques propriétaires ont senti les inconvéniens de cette administration vicieuse ; ils ont divisé leurs possessions, trop étendues, en portions qui ont été vendues à viager à divers cultivateurs. Ceux-ci, devenus ainsi propriétaires, ont donné tous leurs soins à l'amélioration de leur propriété. A leur mort, ils ont pu laisser à leurs enfans les moyens de les remplacer par un nouvel achat. La population dans ces cantons s'est augmentée à proportion de l'aisance qu'y a trouvée l'habitant de la campagne (1).

---

(1) Je puis en citer un exemple frappant. La terre de Saria étoit encore, il y a quelques années, dans tout son entier, entre les mains d'une seule famille. Elle a été ensuite divisée en petites portions : aujourd'hui une de ces portions nommée *Establimens*, compte jusqu'à 800 habitans. Les terres restées sans culture jusqu'à l'époque de cette division, donnent des récoltes abon-

Pour tirer enfin de la culture des terres tous les avantages qu'on en doit attendre, il faut éclairer le cultivateur, lui faire reconnoître les défauts de ses procédés : combattre et vaincre ses anciennes habitudes, triompher de ses préjugés, en mettant sous ses yeux la preuve réitérée de l'utilité. C'est à cette vérité bien sentie que l'on doit, dans la plupart des villes d'Espagne; l'établissement de sociétés d'économie et d'agriculture, qui ont pour but l'amélioration de la culture des terres, les progrès des arts et du commerce. Majorque a également une société agraire sous le nom des *amis du pays*. Mais souvent les moyens manquent : on se trouve arrêté dans des projets d'une utilité majeure, et on s'en tient forcément à des minuties.

Les productions (1) principales de l'île de

dantes. La terre de Santa-Ponça, demeurée entre les mains d'un seul propriétaire, ne rapporte que peu, et ne présente, en grande partie, que l'image d'un désert inculte.

(1) Les quantités énoncées, sont extraites des états remis tous les trois mois, à l'intendant de l'île, par les baillifs de chaque canton.

Majorque, consistent en blé, orge, avoine, amandes, figues, oranges, légumes, huile, vins et eaux de vie.

La récolte des blés se monte, année commune, à . . . . . . 507,228 fanègues.

celle de l'orge à 178,279.

de l'avoine à . . . 121,766.

La somme des blés et de l'orge est insuffisante à la consommation des insulaires : ils tirent le surplus de la Barbarie.

L'avoine fournit suffisamment aux besoins de l'île.

Les Majorquins recueillent à peu près 107,414 fanègues de légumes de toutes espèces. Les fèves seules, quoique l'aliment principal des habitans de la campagne, pendant tout le cours de l'année, donnent un excédent d'environ 12,000 fanègues, qui passent à Barcelone.

La récolte de l'huile est calculée à 2,081,969 arrobes, dont 1,100,000 sont exportés.

La somme des oranges et des limons s'évalue à 24,000 milliers; 14000 au moins sont expédiés en France, et dans les places du continent d'Espagne.

Les amandes donnent 21,944 fanègues; 11,400 entrent dans les exportations.

12,000 quintaux forment la somme des

figues ; elle est entièrement consommée dans l'île.

L'insulaire récolte 952,747 arrobes de vin : il en consomme à peu près 575,629.

On fait environ 37,400 arrobes d'eau de vie, dont au moins 15,000 passent à l'étranger.

Les Majorquins, outre leur consommation, peuvent exporter environ 2,000 quintaux de capres de différentes qualités.

La récolte du chanvre peut monter à 6,000 quintaux : celle de la soie au plus à 400. La quantité du lin n'excède guères 250 quintaux. Ces deux derniers articles sont de beaucoup insuffisans.

Les vins de Majorque sont de différentes qualités. Les plus légers sont ceux de Felanix, Manacor, Petra, et autres endroits voisins de ces villages. On estime ceux de Santsellas et de Beninsalem : mais les vins que l'on tire de Bagnabufar excellent par leur qualité qui égale celle des meilleurs vins étrangers. On distingue, pour la délicatesse du goût et la vigueur, *le Moscatel, la Malvoisie, le Pampol-Rodat*, et *la Montona* de Pollenza. Le surplus de la consommation des insulaires est converti en eaux de vie de trois qualités différentes. La première, que boivent les Majorquins, est

anisée, preuve d'Hollande de 17 degrés; la seconde, lisse de 18 à 19 degrés; et la troisième, également lisse, de 22 à 23. Ces deux dernières qualités s'exportent.

Bestiaux.

L'île de Majorque nourrit environ 6,000 bêtes à cornes de gros bétail: 61,324 moutons; 33,616 chèvres; 25,000 cochons; 2,000 chevaux et jumens; 9,000 bêtes de charge, ânes et mulets.

Ces bestiaux suffisent aux Majorquins pour leur nourriture; la culture des terres, le transport des denrées, et les fabriques de drap très-grossier, dont s'habillent les habitans de la campagne. Les vides que laisse dans les troupeaux la consommation des habitans, sont remplis par les bœufs, moutons, etc., que l'on tire de la Catalogne, des provinces méridionales de France, et surtout de la Barbarie. C'est aussi de l'Afrique que l'insulaire se pourvoit pour réparer les pertes causées quelquefois par les maladies épizootiques.

Les bœufs sont en général petits, maigres et foibles; ce qui provient bien plutôt du manque de pâturages que de la qualité des fourrages.

Les mulets et les ânes sont au contraire vigoureux. L'entretien de ces animaux exige peu de soins, et leur nourriture est facile. Ils sont plus petits que ceux de Castille, mais très-doux, et faciles à dompter. On n'emploie guères que ces animaux au tirage, tant à la ville qu'à la campagne. Peu de jours après qu'ils ont quitté le pâturage, on peut les atteler sans inconvéniens.

Les chevaux sont foibles, d'une figure mesquine et de peu de service. On attribue ces vices à l'influence du climat; mais la mauvaise nourriture et le peu de soin qu'on donne à ces animaux, en sont bien plutôt la vraie cause. On ne leur donne que de la paille et quelque peu d'orge. dans les écuries, ils n'ont point de litière, et dorment couchés sur le pavé presque toujours fort humide. L'économie leur fait préférer les mulets, qui d'ailleurs résistent bien plus à la fatigue.

Les moutons sont grands, leur toison est épaisse et d'une belle laine. Les insulaires en tirent environ 500 quintaux. Les brebis et les chèvres fournissent le lait et les fromages; on fait de ce dernier article, près de 8000 quintaux, dont 4500 environ passent dans les royaumes de Valence et Murcie (1).

(1) Les paysans sont dans l'usage de convertir la

Les cochons sont assez gros ; ceux que l'on tue à la boucherie pèsent communément de 300 à 350 livres ; on en fait une grande consommation. Les Majorquins en aiment beaucoup la chair, et la graisse est seule employée dans leurs

---

crême qui se forme sur le lait, en une espèce de fromage blanc, appelé *Brosat*, assez agréable. De ce fromage on fait facilement un beurre d'un goût fort délicat. La quantité se réduit à trop peu de chose pour être employée à la cuisine.

De la chair du mouton, coupée en petits morceaux, on fait une espèce de tourte fortement assaisonnée de poivre. On observe que la pâte soit peu cuite, et reste bien blanche au sortir du four. On fait aussi en même temps une sorte de petits gâteaux dont le plein est de fromage, d'où on a donné le nom de *Fromegiades*, à cette singulière pâtisserie. C'est un usage dans toutes les familles, riches ou pauvres, de faire de ces tourtes et de ces gâteaux pour la pâques. Le jour où l'on procède à cette intéressante opération, est un jour de fête pour les femmes qui en sont chargées. On invite à l'avance ses amies, ses parentes, ses voisines. On se rassemble dans la pièce principale de la maison ; femmes, enfans, maîtresses, servantes, on se range sans distinction autour d'une assez longue table où se fait le travail. On ne désempare pas que les fromegiades ne soient tirées du four. On en fait alors le partage et le choix pour les présens aux amies, etc., etc.

ragoûts. Il n'y a pas de famille, pour peu qu'elle ait d'aisance, qui, au commencement de l'année, ne tue un ou deux cochons; on en conserve la graisse que l'on fait fondre à cet effet (1).

On ne manque pas de volaille, mais on voit peu d'oie et de canards; les insulaires en mangent rarement.

Le chasse se borne au petit gibier, tel que perdrix, cailles, bécasses, grives, lapins et

---

(1) On compose de la chair du cochon, des saucisses et des saucissons, nommés *Sopresadas*, extrêmement assaisonnés. Les étrangers ont de la peine à s'y faire, mais les Majorquins en sont très-gourmands. Un repas seroit mauvais pour eux, si la *Sopresada* y manquoit. On fait aussi un genre de tourtes dont le plein est composé de morceaux de *pâtifara*, espèce de boudin fait de la graisse et du sang de cochon farci du poivron le plus piquant. On y ajoute des morceaux de pommes d'amour et du raisin sec. La première fois que je goûtai de cette pâtisserie, je me crus empoisonné. Cependant c'est un mets fort en vogue.

Le jour où l'on tue le cochon, est, comme celui des fromegiades, un jour de fête, et une nouvelle occasion pour les Majorquines de réunir leurs parentes et leurs amies. On s'invite à *Porchegiar*, c'est-à-dire, à assister, et à prendre part à toutes les opérations de la charcuterie.

lièvres, etc.; en général elle est assez abondante. On ne rencontre point de bêtes fauves, si ce n'est quelques renards, encore sont-ils rares.

Parmi les oiseaux de rapine, les plus communs sont les éperviers.

Les Majorquins entretiennent beaucoup de pigeons; il n'y a pas de maison qui n'en ait une certaine quantité.

La pêche n'est pas aussi abondante qu'elle pourroit l'être; les pêcheurs s'écartent peu des côtes, et l'on voit rarement de gros poissons.

CHAPITRE V.

Description de la ville de Palma.

PALMA, la capitale de l'île de Majorque, est le siége d'un évêque, d'une capitainerie générale dont la juridiction militaire s'étend sur les îles Baléares et Pithiuses. En 1571, on établit dans cette capitale une audience royale dont la juridiction civile et criminelle a la même extension que celle de la capitainerie générale. En 1483, dom Ferdinand le Catholique fonda à Palma une université. En 1697 se forma, sous la protection du roi, une société économique composée des personnes les plus marquantes dans l'île, soit par leurs lumières, soit par leur rang. Ses travaux devoient avoir pour objet tout ce qui tend au bien de l'île, tant pour le moral que pour le physique.

L'amour du bien public engagea, en 1778, sous le ministère du comte de Florida Blanca, le comte de Campomanes, à solliciter de la cour



de Madrid la confirmation de cet établissement dans la ville de Palma, sur les mêmes bases et d'après les mêmes principes que celle de la capitale. Charles III accueillit les vues utiles de ce seigneur. La nouvelle société tint sa première séance le 25 septembre de la même année; elle prit le titre de *Société des Amis du pays*, et pour emblême un palmier chargé des trophées, composé de différens instrumens d'agriculture, de marine et des arts. A côté, sur un tertre, est placée une corne d'abondance, au-dessus un miroir réfléchissant les rayons du soleil, dans le lointain la ville de Palma, avec l'exergue: SOCIETATE CLARIOR Autour REAL SOCIEDAD DE AMIGOS DEL PAIS DEL REINO DI MALLOREA (1).

---

(1) Cette société a 1° Deux directeurs.
2° Deux censeurs.
3° Un secrétaire pour la correspondance.
4° Deux secrétaires pour les actes.
5° Un reviseur des comptes,
6° Un trésorier.
7° Un portier.

Un revenu annuel de deux mille ducats est affecté à l'entretien de la nouvelle académie. Le nombre des associés n'est point limité, mais on exige que les can-

Palma est aussi la résidence d'un intendant et d'une nombreuse noblesse très-infatués de son antiquité, et très-jalouse de ses titres.

---

didats soient de famille noble, ou au moins bourgeoise. Chaque associé paye cinq piastres par an. On admet aussi des étrangers distingués par leur mérite et leurs lumières. Ils sont honoraires et exemptés de toute contribution. La société est sous la protection du gouvernement, à qui elle adresse directement ses demandes et ses représentations. C'est un corps patriotique dont le but est le bien général, l'augmentation des richesses de l'île, et le bonheur des insulaires. La population, l'éducation publique, l'agriculture, l'industrie nationale, les différentes branches de commerce, la navigation et la pêche occupent ses soins. Elle se divise en petits comités composés de cinq ou six membres dont un fait les fonctions de secrétaire. Chacun de ces comités est chargé d'une partie des sujets qui fixent l'attention et les soins de la société. Il rend compte, chaque semaine, de ses travaux, de ses découvertes et de ses observations. Le corps entier délibère et prend les arrêtés qu'il juge les plus utiles. Les écoles primaires, pour les deux sexes, sont sous l'inspection de membres préposés à ce soin important par la société qui paye les instituteurs. On sent combien d'avantages résultent d'un pareil établissement, lorsqu'il est dirigé par des hommes éclairés, véritablement amis de leur pays, encouragés et protégés par un gouvernement sage. Voici les attributions et les devoirs des dignitaires de la Société Majorquine.

Palma est située sur le rivage de la mer, et décrit un demi-cercle. Cette ville est environnée d'une simple muraille de 14 palmes d'épaisseur;

Les directeurs président les assemblées, et y maintiennent l'ordre, la modération et le silence. Ils encouragent les travaux de la société, et veillent à ce que la correspondance se suive avec activité. Ils distribuent aux différens comités les commissions particulières, soit pour des expériences à faire, soit pour l'examen des mémoires, des machines et des échantillons des arts et métiers qui sont présentés à la société. Les ordonnances pour les paiemens sont dressées en leur nom, signées d'eux et contresignées par l'inspecteur des comptes. Ils peuvent convoquer des assemblées extraordinaires, toutes les fois qu'ils le jugent convenable. En cas d'absence d'un des directeurs, il est remplacé par un membre de la société au choix de son collègue.

Les censeurs sont chargés de l'observation exacte des statuts de la société. Ils tiennent un registre où ils portent les diverses commissions, et veillent à leur exécution. Ils peuvent proposer de vive voix, ou par écrit leurs idées pour le bien de la société. Ils prennent soin de l'enregistrement des actes ou accords dont le secrétaire chargé de cette partie, leur présente d'abord les minutes. Ils interviennent à la liquidation de tous les comptes, et prennent une part active à toutes les délibérations.

Le secrétaire de correspondance dresse les mémoires à présenter à la cour, fait la correspondance extérieure : il en tient un registre, et a le dépôt des lettres et mé-

bâtie d'une pierre blanche et tendre, que le boulet ne fait point éclater. Cette enceinte est défendue par 13 bastions, dont le terre-plein a plus de

---

moires adressés à la société. Tous les six mois, il est remboursé de ses frais de bureau.

Le secrétaire des actes minute les actes, et après les avoir soumis aux censeurs, il en fait la lecture dans l'assemblée, et les enregistre, aussitôt qu'ils sont approuvés dans un second registre : il conserve les noms de tous les associés. Il est chargé de la garde des mémoires, plans et desseins présentés à la société.

Le reviseur ou inspecteur des comptes tient registre des fonds de la société et de ses dépenses. A la fin de l'année, il arrête les comptes et les fait signer par les directeurs. Chaque mois, il vérifie l'état de la caisse du trésorier.

Le trésorier est chargé du recouvrement des fonds de la société; et en rend compte au reviseur, ainsi qu'à la première assemblée de chaque mois. Il fait tous les paiemens; à la fin de l'année, il en présente l'état général avec les pièces justificatives.

Les assemblées de la société se tiennent dans une salle de l'Université, où sont placés à cet effet une table et deux grands bancs. A droite et au centre, se place le premier directeur, et à ses côtés le premier censeur et le secrétaire des actes. Le côté opposé est occupé par les autres dignitaires. Les associés prennent place sans distinction. Chaque semaine, il se tient une assemblée : le samedi, à trois heures de l'après-midi en automne et en

50 pas géométriques, plusieurs avec des redoutes, deux demi-lunes et un ouvrage à cornes. Du côté de la terre, la place est environnée d'un

---

hiver, et à cinq le printemps et l'été. L'ouverture se fait de suite, quel que soit le nombre des associés présens. Après une courte prière pour invoquer les lumières de Dieu, on lit pendant une demi-heure quelqu'ouvrage sur l'économie. On passe ensuite à la lecture des sujets que l'on a agités dans l'assemblée précédente, pour les discuter de nouveau. Le secrétaire de correspondance rend compte de ses opérations, et chaque associé présente ses mémoires. Pour éviter toute confusion, lorsqu'un associé a à lire un écrit, il en prévient la veille les directeurs, en leur adressant un résumé du sujet traité dans son mémoire. Le jour de la lecture qui doit s'en faire se fixe alors. Si le jour de l'assemblée elle ne peut avoir lieu, ce mémoire est lu le premier dans l'assemblée suivante. Dans le cas où l'on remet un mémoire anonyme, un directeur en prend d'abord connaissance, et suivant l'importance qu'il y trouve, il charge un associé de l'examiner, et d'en faire le rapport. La lecture de chaque mémoire est suivie d'une discussion sur la matière qu'il traite. Un membre qui, en ce moment, sortiroit des bornes de la modération et de la décence, s'exposerait à être expulsé de l'assemblée. Si l'examen d'un mémoire détermine à faire quelqu'essai, ce soin est donné à des commissaires choisis parmi les membres, qui ensuite instruisent la société du résultat de leurs opérations, et donnent leur conclusion, sur laquelle l'assemblée délibère. Chaque séance ne doit pas durer

large fossé, mais à sec; de celui de la mer elle a une fausse braie étroite. Les fortifications de Palma ne paroissent pas assez considérables pour la mettre en état de soutenir un siége un peu long. On entre dans cette ville par huit portes, dont deux du côté de la mer.

Le port est petit, et ne peut recevoir que des bâtimens tirant peu d'eau. Ils s'amarrent dans la partie du nord, à un môle étroit, mal pavé, et ayant au plus deux cent cinquantes toises de longueur. Il est terminé par un bastion, et une petite maison où les conservateurs de la santé, vont recevoir les déclarations des capitaines qui arrivent. Près de ce môle, est un petit emplacement où l'on construit des barques.

Il y a un autre chantier de construction,

---

plus de deux heures, à moins d'un cas extraordinaire. Elle se termine toujours par une courte prière.

La société des *Amis du pays* accorde annuellement des prix aux artistes ou ouvriers qui présentent quelque ouvrage travaillé avec un degré de perfection remarquable, ou de nouvelles machines d'une utilité prouvée. Elle récompense aussi les talens et les progrès des enfans qui se distinguent dans les écoles primaires.

placé sur le rivage de la mer, près du port aux Pins, que l'on appelle, fort improprement, l'arsenal.

Un des principaux édifices de Palma, est le palais de la capitainerie générale, où le régent de l'audience et l'intendant ont aussi leurs logemens. Ce palais est vaste, mais distribué, sans ordre, sans goût, composé de grandes salles, et de petites chambres incommodes et mal meublées. Sa situation sur le rivage de la mer qu'il domine, et dont on a la vue d'un grand balcon, dédommage un peu de la tristesse des appartemens.

Après avoir traversé une assez grande cour, on monte au palais du capitaine général, par un large escalier en pierres. La première pièce, est une espèce de vestibule, servant de corps de garde. On passe à droite, dans deux grandes salles où à peine rencontre-t-on un siége, la troisième est la salle d'audience; elle est décorée d'un trône en velours cramoisi enrichi de crépines en or, porté sur une estrade de trois marches couvertes d'un tapis. Aux deux côtés, sont deux lions en bois doré, le dais qui couvre le trône, est également de velours cramoisi surmonté de panaches en plumes d'autruche. Au-dessus du trône, sont suspendus les portraits du roi et de la reine; c'est dans cette salle, que

le général reçoit, les jours d'étiquette, ou de *gala*, les différens corps de l'administration civile, les officiers de la garnison et les étrangers de considération. Les appartemens contigus à cette salle, tous destinés au service particulier du général et de sa famille, n'ont rien de remarquable. Il en est de même des logemens de l'intendance et de l'audience, dont l'ameublement est plus ou moins riche, plus ou moins élégant, suivant les moyens et le goût de ceux qui les habitent.

L'enceinte de ce palais renferme la chapelle royale, l'audience, les archives, une salle d'armes, deux corps de garde, et une caserne pour cent cinquante hommes de cavalerie. Il y a aussi deux jardins, l'un est destiné au capitaine général, l'autre au régent de l'audience. Dans tous deux on ne cultive que des plantes potagères, près du palais, il y a une grosse tour carrée, fort élevée, ou l'on renferme les prisonniers d'état. On prétend que ce palais est un ouvrage des Romains, mais d'après sa forme, et le goût de son architecture, je ne crois pas que la construction de cet édifice remonte à une époque plus reculée que celle ou les Maures étoient maîtres de l'île. Il y a 509 ans qu'il étoit habité par les princes de cette nation qui possédoient Majorque. La première fois que je

traversai les vastes salles de cet antique château, je ne pus m'empêcher de me transporter aux temps reculés de l'histoire. Là je me crus contemporain des Romains vainqueurs des Carthaginois; ici je me rappelai avec douleur les Vandales maîtres de l'île en 456. Je donnai ensuite des larmes à l'infortuné Bélisaire, qui, après la conquête des îles Baléares, et du reste de l'Afrique, succomba sous l'injustice et l'ingratitude de l'empereur Justinien. Je m'affligeai sur les ravages des Maures. Je quittai enfin ces scènes douloureuses, pour arrêter mon admiration sur le roi dom Jayme d'Arragon, triomphant des barbares. . . . .

La cathédrale est belle, mais d'une architecture gothique; la voûte est soutenue par deux rangs de sept colonnes, de sept palmes et demie de diamètre, et de cent cinquante six d'élévation. Le vaisseau a 586 palmes en longueur, sur 272 en largeur; 223 est le point le plus élevé de la voûte. L'architecture de cette église est hardie, et fait honneur à l'artiste qui en fut chargé par le roi dom Jayme, conquérant de l'île. Le retable ancien qui correspondait au reste de l'édifice, a été remplacé par un ornement en bois de mauvais goût. L'intérieur de l'église, le maître-autel, et les chapelles n'ont rien

de bien remarquable, le chœur occupe le centre de la nef et en détruit toute la grace et la beauté. Il est formé d'une enceinte de maçonnerie en pierres de taille, sans le moindre ornement; à un des coins de ce massif, est une chaire, qui, par sa forme allongée et carrée, ressemble plutôt à une tribune. Elle est également en pierres, mais décorée de quelques sculptures. Le trône de l'évêque, et un rang de stalles en bois de noyer, occupent le contour de l'intérieur du chœur. Au milieu s'élève un énorme lutrin octogone, qui ne laisse qu'un étroit passage de chaque côté. Entre le cœur et le maître-autel, est placé le tombeau du roi dom Jayme II. C'est une espèce d'urne en marbre noir, avec quelques ornemens en cuivre doré, elle porte sur quatre pieds de lion, qui ne m'ont pas paru proportionnés à la grandeur du mausolée. Au-dessus est une couronne en fer-blanc, une inscription latine transmet à la postérité l'époque de la mort de ce monarque. Ce tombeau est environné d'une grille en fer, haute de trois pieds, et qui part de l'entrée du chœur. Les chapelles les plus remarquables, sont celles du crucifix, de Saint-Martin, et de Saint-Benoît: mais on y voit avec peine un amas confus de sculptures en pierres. Le voyageur Pons se plaint

d'avoir trouvé le même défaut dans plusieurs églises du continent; l'artiste qui fit les fonts baptismaux, évita ces défectuosités, et n'adopta dans son ouvrage qu'une noble et agréable simplicité, il est d'un fort beau marbre tigré rouge. Les tableaux qui décorent l'église ne méritent guères l'attention des connoisseurs; les peintures à fresque de la chapelle de l'Ascension, sont d'un coloris vigoureux, mais pêchent par le dessin. La chapelle de la piété, est ornée de vingt-huit tableaux de différens saints, dont les cadres se touchent. Si cette réunion peut inspirer de la vénération, on n'en est pas moins choqué de la confusion qui y règne. On conserve précieusement dans le trésor, un morceau de la vraie croix, trois épines de la couronne de Notre Seigneur, une partie de sa tunique, un morceau du voile et de la chemise de la Sainte-Vierge, et un bras de Saint-Sébastien; on prétend que ces reliques furent apportées, et déposées à Majorque en 1512, par Manuel Suria, archidiacre de Rhodès. Parmi les richesses du trésor, on remarque six chandeliers d'argent d'une grandeur extraordinaire. Ils ont chacun sept branches, et sont très-bien travaillés. Le pied est soutenu par des satyres : ce qui a quelquefois scandalisé des dévots extravagants. On ne place ces chan-

deliers au maître-autel, que les jours de fête solennels.

Le clergé de la cathédrale est composé de l'évêque, de six dignitaires, savoir : un archidiacre, un sacristain, un doyen, un chantre, un sous-chantre et un trésorier, et de vingt-deux chanoines; outre un certain nombre d'autres ecclésiastiques attachés au service de cette église (1). L'office se fait avec dignité; la cathédrale entretient une musique composée de voix et d'instrumens; il y a aussi un fort bel orgue.

Le palais épiscopal tient à la cathédrale. Il est bien moins vaste, mais mieux distribué, et surtout mieux meublé que celui de la capitainerie générale. Dans la première salle on voit les portraits de tous les prélats qui ont occupé le siège de Majorque, depuis la fondation de

(1) Les revenus de l'évêché sont évalués à 45000 piastres fortes : ceux des six dignitaires se montent à 10000, et 42500 sont affectés aux canonicats. Trois portions de 1750 sont prélevées pour les inquisiteurs. Toutes ces sommes proviennent partie des dîmes, partie des rentes assignées à la cathédrale. Le roi perçoit le neuvième des dîmes. Les ecclésiastiques subalternes sont payés sur une somme de 4000 piastres, à laquelle on évalue les legs piès faits par les insulaires en faveur de la cathédrale. Ils ont en outre leurs messes et le casuel de leurs fonctions.

cet évêché. La seconde pièce est la bibliothèque peu nombreuse et presqu'entièrement composée d'ouvrages de religion. Le reste du palais n'offre rien d'intéressant : le jardin est petit, cultivé uniquement pour l'usage de la table.

Outre l'église métropolitaine, on compte dans Palma cinq paroisses, dix couvens d'hommes, et onze de femmes (1).

Parmi les églises de cette ville on distingue celle de la paroisse de saint Michel. C'étoit autrefois une mosquée des Maures. Lors de la conversion des insulaires à la foi chrétienne, les saints mystères se célébrèrent, pour la première fois, dans cette église. Elle est une des plus petites, et n'a que 165 palmes en longueur, et 87 en largeur.

Les plus beaux et les plus riches temples sont, sans contredit, ceux des monastères. On conserve dans celui des Augustins le corps de la bienheureuse Catherine Tomasa, majorquine. On montre encore dans le village de Valdemusa,

(1) Le nombre des ecclésiastiques et des moines est considérable. Toutes les églises, tous les couvens sont richement dotés. Les moines surtout ont un fonds inépuisable dans la dévotion malentendue des fidèles. Leurs richesses, autant que leur peu de moralité, ont quelquefois attiré l'attention du gouvernement.

sa maison paternelle, au-devant de laquelle on a élevé une croix en fer. La fête de cette sainte se célèbre chaque année avec beaucoup d'éclat. Sa vie et ses miracles sont consignés dans plusieurs ouvrages de ses compatriotes (1).

Les églises de sainte Eulalie et de sainte Magie jouissent du privilège dangereux de servir d'asile (2) aux criminels qui s'y réfugient. La première de ces églises est située sur la place du marché ; la seconde dans le faubourg sainte Catherine, uniquement habité par les gens de mer. Cette position, dans des lieux ordinairement remplis de gens du peuple, la rend très-pernicieuse à la société, par la

(1) La curiosité me porta à parcourir un de ces écrits en idiome majorquin. Barthelemí Pont l'auteur me paraît avoir fait un recueil de contes bons pour les enfans et les vieilles dévotes. Le style de ce panégyriste n'a rien de bien séduisant.

(2) Toutes les églises étoient autrefois en Espagne un refuge inviolable pour les criminels et les personnes poursuiviés par la justice. On ne pouvoit les y arrêter ; elles n'en sortoient qu'avec l'assurance de n'être point condamnées à mort, si la gravité de leur délit emportoit cette peine. Pour les affaires civiles, toutes poursuites en justice étoient suspendues. Par exemple, un banqueroutier dans cet asile faisoit la loi à ses créanciers, et n'avoit rien à craindre de leur part. On sent combien un

facilité qu'elle présente de l'impunité à l'homme qui se porte au crime.

La bourse est un des plus beaux édifices de la ville. C'est une très-vaste salle, dont la voûte ne porte que sur quatre colonnes très-légères. La pierre dont elle est bâtie a été tirée des carrières de Santagni. L'architecture est gothique. L'époque de la construction de cette bourse est antérieure à celle de la découverte de l'Amérique. Elle est un monumeut de la splendeur du commerce qui enrichissoit alors Majorque. Les journées d'ouvriers employés à la bâtisse de cet édifice, ont monté à 15,000 ducats, somme énorme pour ces temps où l'or et l'argent n'étoient pas très-communs. Derrière cette bourse, il y a un jardin où l'on ne cultivoit autrefois que des plantes rares et étrangères. La pomme d'amour et le piment, dont les Majorquins sont si friands, les ont remplacées. Ce jardin étoit aussi orné d'une fontaine en pierre, ayant un jet d'eau, et de diverses sta-

privilége de cette nature devenoit fatal à la sûreté, à la tranquillité publique, et donnoit des avantages à l'homme sans mœurs sur la probité et la bonne foi. La multiplicité des abus révoltans que l'on fit de cette prérogative, détermina enfin le gouvernement à la réduire à un certain nombre d'églises par ville.

tues. On a tout laissé dépérir, et on ne voit plus que des décombres (1).

Près du jardin de la bourse, il y a une petite maison où le tribunal de commerce donne ses audiences. (2)

L'hôtel de ville mérite aussi l'attention du voyageur, par son architecture et les ornemens de sculpture dont est chargé le retable. Ils sont, comme dans les autres édifices publics, d'un genre gothique, mais d'un travail très-soigné. L'intérieur est divisé en diverses salles où s'assemblent les tribunaux civils et criminels. On

(1) La salle de la bourse offrant un emplacement commode, sert pour les bals masqués qui se donnent pendant le carnaval. J'y ai vu plus de douze cents personnes réunies sans confusion.

(2) Ce tribunal dont les attributions sont les mêmes, que dans les autres ports d'Espagne, perçoit un droit de $\frac{1}{2}$ p $\frac{0}{0}$ sur toutes les marchandises qui entrent ou qui sortent du port de Palma. Ces fonds que l'on évalue à environ 18000 liv. par an, sont destinés en partie à payer les employés de ce tribunal, et à entretenir une école de pilotage pour les jeunes marins. Le surplus est appliqué à l'achat d'ancres, de cables et de cordages, etc., déposés dans un magasin sur la petite place de la *Terra Sana*, voisine du port, pour secourir les bâtimens qui auroient souffert quelques avaries. Les juges ne retirent aucuns honoraires.

s'empresse de faire voir aux étrangers celle où sont placés les portraits des grands hommes qui ont illustré Majorque, et de ceux qui aujourd'hui tiennent le premier rang parmi leurs concitoyens. On n'est pas peu étonné de voir figurer parmi ces portraits celui d'Annibal, qu'on prétend né à Majorque. Les Majorquins racontent qu'Hamilcar, passant d'Afrique en Catalogne, avec sa femme, alors enceinte, s'arrêta sur une pointe de l'île où étoit bâti un temple dédié à Lucine, et qu'Annibal naquit en cet endroit. On trouve ce même conte dans l'histoire de Majorque par Dameto. Une grande ambition, un amour-propre excessif, entrent pour beaucoup dans le caractère des insulaires en général. J'ai eu le temps et de fréquentes occasions de me convaincre de cette vérité, pendant une résidence de plus de vingt-cinq ans dans différentes îles. L'opinion particulière que les Majorquins ont d'eux-mêmes, est le résultat du défaut d'instruction, et du manque de comparaison avec les étrangers, dont ils ne voient que rarement quelques voyageurs. Aussi un Majorquin, comme tout autre insulaire, ne se doute pas qu'il y ait rien au monde qui approche de son pays. Il s'en vante franchement, et l'on tenteroit en vain de le tirer d'une erreur qui le flatte. Tous les tableaux qui décorent la

salle de l'hôtel de ville, représentent des évêques, des ecclésiastiques, et des militaires illustrés par leurs vertus et leurs talens. On n'a pas oublié de retracer aux yeux des Majorquins l'image du bienheureux Raymond Lullus. Le roi dom Jayme-le-Conquérant est représenté en pied, dans un costume qui approche de la robe longue des Grecs. De cette salle on passe à celle du dessin, où un certain nombre de jeunes gens prennent des leçons de maîtres payés par l'archevêque de Séville Majorquin, et par l'évêque de Majorque, fondateurs de cette école. Toutes les autres pièces sont de vastes chambres nues. Au-devant de la façade de l'hôtel de ville, il y a un long balcon en fer, qui m'a paru ajouté depuis peu d'années. On conserve avec vénération l'antique armure du roi dom Jayme. Elle consiste en un casque, une cuirasse en fer doré, une longue épée rouillée et un tronçon de lance. La selle, la housse et le harnois du cheval existent aussi; mais ce ne sont plus que des lambeaux. Ces reliques, ainsi que tous les portraits, sont exposés au-devant de l'hôtel de ville, le dernier jour de l'année, dans une fête qui se célèbre en mémoire de celui où le roi dom Jayme fit son entrée dans Palma. Le portrait de ce prince est placé sous un dais. On expose en même

temps un gros lésard empaillé d'environ deux pieds de long. Cette pièce est suspendue au-dessus de la porte d'un apothicaire, fort jaloux, et très-glorieux de ce privilége. Rien de si étonnant que l'ingénuité avec laquelle des personnes, qui paroissent avoir de l'instruction, débitent très-sérieusement les histoires les plus ridicules sur ce lésard. Ce monstre, vous disent-ils, en semblant le regarder encore avec crainte, ravageoit l'île de Majorque, dépeuploit les habitations voisines du marais où il se retiroit. Un des ancêtres de l'apothicaire, qui en possède la dépouille, parvint à délivrer l'île de ce fléau. On lui a accordé, par reconnoissance d'un si grand service, à lui et, à ses descendans, le privilége insigne d'exposer ce monument de sa valeur, le jour qui rappelle la mémoire de la conquête de l'île, et de sa délivrance du joug des Maures.

Une antiquité qui m'a paru beaucoup plus digne d'attention, est l'horloge de l'hôtel de ville, appelée *baléarique*. L'historien Dameto, dans la description qu'il en donne, a employé six pages in-folio en dissertation sur la manière de diviser le jour des différens peuples anciens. Mut, son continuateur, a aussi consacré quatre pages à l'éloge de cette merveille.

Cette machine, très-ancienne, est appelée *horloge du soleil*. Elle marque les heures depuis le lever jusqu'au coucher de cet astre, suivant l'étendue plus ou moins grande de l'arc diurne et nocturne. De manière que, le 10 juin, elle frappe la première heure du jour à cinq et demie, et la quatorzième à sept et demie; la première de la nuit à huit et demie, la neuvième à quatre et demie de la matinée suivante. C'est l'inverse à commencer du 10 décembre pendant tout le cours de l'année, les heures sont exactement réglées suivant les variations du lever et du coucher du soleil. Cette horloge n'est pas d'une grande utilité pour les gens du pays, qui se règlent d'après les horloges modernes; mais elle sert aux jardiniers pour déterminer les heures de l'arrosage. On ignore d'où et à quelle époque cette machine a été apportée à Palma. On ne suppose pas que ce soit d'Espagne, de France, d'Allemagne ou d'Italie, où les Romains avoient introduit l'usage de diviser le jour en douze heures, à commencer au lever du soleil. Si l'on remonte, pour l'époque et le lieu de la construction de cette machine, aux temps des Israélites, on voit que sous le règne du roi David, le jour et la nuit étoient partagés en quatre vigiles. A la venue de Jésus-Christ,

les heures juives valoient trois des nôtres. Cependant un ecclésiastique, recteur de l'université de Palma, assure, dans la troisième partie d'un ouvrage sur la religion séraphique, que des juifs fugitifs, du temps de Vespasien, retirèrent cette fameuse horloge des ruines de Jérusalem, et la transportèrent à Majorque, où ils s'étoient réfugiés. Voilà une origine merveilleuse, conséquente au penchant caractéristique des insulaires pour tout ce qui a l'air d'extraordinaire et de prodigieux. L'historien Dameto et Mut ne font remonter qu'à l'année 1385 l'antiquité de l'horloge baléarique. Elle fut achetée des pères dominicains, et placée dans la tour où elle existe.

Près de l'hôtel-de-ville, sont les prisons. Comme dans toutes celles d'Espagne, les malheureux y respirent un air malsain, et sont à la merci de l'avidité et de la barbarie de geoliers impitoyables.

La maison de l'inquisition n'a rien de remarquable, son nom seul est bien fait pour ôter la curiosité de visiter ce séjour. L'inquisition n'est plus aujourd'hui ce tribunal effrayant, dont plusieurs écrivains ont transmis à la postérité, peut-être avec un peu d'exagération, les procédures et les jugemens. Des règlemens du gouverne-

ment, marqués au coin de l'humanité, de la justice et de la sagesse, lui ont ôté une autorité souvent dangereuse : les places ne sont plus confiées qu'à des ecclésiastiques distingués par leurs vertus, leurs lumières et leur modération. Les Juifs, cette classe d'hommes, dont tout le crime n'étoit souvent que l'opulence acquise par leurs travaux, leur activité et leur intelligence dans le commerce, vivent aujourd'hui en paix, et peuvent augmenter les richesses de leur patrie ; la servir utilement, sans craindre les torches et les bûchers. L'inquisition, ce tribunal, jadis si terrible, ne peut pas même attenter à la liberté d'un citoyen, qu'au préalable, il n'y soit autorisé par le gouvernement, qui seul prononce sur la validité des motifs. Si un particulier appelle sur lui l'attention des inquisiteurs, par une conduite scandaleuse, ou par des propos irréligieux, cité au tribunal, il reçoit des avis charitables qui lui rappellent les devoirs d'un citoyen dans la société; sa persévérance, son obstination dans ses erreurs, peuvent seules l'exposer à des peines, qui se réduisent ordinairement à quelques jours de retraite dans un couvent. Il n'arrive que trop souvent qu'un étranger dont l'esprit est déjà prévenu, par tout ce qu'il a lu ou entendu sur l'inquisition, s'en fait aujourd'hui une idée fausse, en en ju-

geant par quelques abus dont il est témoin, et qui ne doivent être attribués qu'à l'ignorance, au zèle indiscret, et plus ordinairement encore, à l'avidité de quelques agens subalternes. J'en ai eu moi-même des exemples. J'ai vu confisquer, par un de ces agens le cours d'étude de Condillac, composé pour l'éducation d'un prince de la maison d'Espagne; à la première réclamation, les inquisiteurs en ont ordonné la restitution. On voit cependant encore dans le cloître des moines de St.-Dominique, des peintures qui rappellent la barbarie exercée autrefois sur les Juifs. Chacun des malheureux qui ont été brûlés, est représenté dans un tableau, au bas duquel sont écrits: son nom, son âge, et l'époque où il fut victime. On m'a assuré qu'il y a peu d'années, les descendans de ces infortunés, formant aujourd'hui une classe particulière parmi les habitans de Palma, sous la ridicule dénomination de chouettes, avoient en vain offert des sommes, même assez fortes, pour obtenir que l'on effaçât ces monumens affligeans. Je me suis refusé à croire ce fait, on m'a assuré qu'il existe un arrêté du gouvernement qui prononce des peines contre tout individu qui se permettroit la moindre expression injurieuse envers un Juif; celle de chouette est spécifiée et défendue sévèrement:

elle est malheureusement consacrée par l'habitude. (1)

Il y a dans Palma quatre hôpitaux : celui de la

(1) Je n'publierai cependant jamais qu'un jour, me promenant dans le cloître des dominicains, je considérois avec douleur ces tristes peintures : un moine s'approcha de moi, et me fit remarquer parmi ces tableaux plusieurs marqués d'ossemens en croix. Ce sont, me dit-il, les portraits de ceux dont les cendres ont été exhumées et jetées au vent. Mon sang se glaça ; je sortis brusquement, le cœur navré et l'esprit frappé de cette scène.

Le hasard fit tomber entre mes mains une relation imprimée en 1755 de l'ordre de l'inquisition, contenant les noms, surnoms, qualités et délits des malheureux, sentenciés à Majorque depuis l'année 1645 jusqu'en 1691. Je lus en frémissant cet écrit : j'y trouvai quatre Majorquins, dont une femme, brûlés vifs pour cause de judaïsme : trente-deux autres, pour le même délit, morts dans les cachots de l'inquisition, et dont les corps avoient été brûlés : trois, dont les cendres ont été exhumées et jetées au vent : un Hollandois accusé de luthéranisme, un Majorquin de mahométanisme, six Portugais, dont une femme, et sept Majorquins prévenus de judaïsme, brûlés en effigie, ayant eu le bonheur de s'échapper. Je comptai deux cent seize autres victimes, Majorquins et étrangers, accusés de judaïsme, d'hérésie ou de mahométanisme, sortis des prisons, après s'être rétractés publiquement et remis dans le sein de l'église.

ville destiné pour les pauvres. La miséricorde où l'on retire les enfans, fruit du libertinage ou de de l'imprudence et de la jeunesse, ou délaissés

Cet affreux catalogne étoit clôturé par un arrêté de l'inquisition non moins horrible. J'ai cru devoir en conserver ici le texte espagnol.

« Todos los reos contenidos en esta relacion, han « sidocondenados por este santo oficio publicamente « como hereges formales, confiscados todos sus bienes, « y aplicados al real fisco, declarados por inhabiles è « incapazes de tener, ni obtener dignidades, ni bene- « ficios asi eclesiasticos como seculares, ni ostros oficios « publicos, ni de honra, ni poder traher sobresi, ni sus « personas oro, plata, perlas, piedras preciosas, ni « corales, seda, chamellote, ni pâno fino, ni andar à « cavallo, ni traher armas, ni exercar, ni usar de las « otras que por drecho comun, leges y pramaticas de « estos reynos è instruciones, y estilo del santo oficio, à « los semyantes inhabiles son prohibidas, extendiendose « esta privacion en las mugeres relaxadas, à sus hijos è « hijas, y en los varones relaxados hasta sus nietos por « linea masculina condenando assimismo la memoria y « fama de los difuntos relaxados en estatua, mandando « desinterrar sus huessos (pudiendo ser discernidos de « los otros de los fieles christianos) entregando los à la « justicia, y brazo seglar, paraque suessen quemados è « incinerados : quitados, y rahidos qualesquiera titulos « que huviesse sobre sus sepulturas, ò armas, si estu- « viessen puestas ò pintadas en alguna parte, por manera

par des parens dénaturés, et les vieillards des deux sexes infirmes et hors d'état de se procurer leur existence par le travail. L'hôpital militaire,

---

« que non quedasse memoria de ellos sobre la haz de la « tierra, si non la de su sentencia, y su execucion. »

« Tous les coupables mentionnés dans cette relation, ont été publiquement condamnés par le saint office, comme hérétiques formels, tous leurs biens confisqués et appliqués au fisc royal, déclarés inhabiles et incapables d'occuper ni d'obtenir ni dignités ni bénéfices tant ecclésiastiques que séculiers, ni autres offices publics, ni honorifiques; ne pouvant porter sur leurs personnes, ni faire porter à celles qui en dépendent ni or, ni argent, perles, pierres précieuses, corail, soie, camelot, drap fin; ne pouvant monter à cheval, ni porter des armes, ni exercer et user des autres choses qui, par droit commun; lois et pragmatiques de ce royaume, instructions et style du saint office, sont prohibées à des individus ainsi dégradés; la même prohibition s'étendant pour les femmes condamnées au feu, à leurs fils et filles, et pour les hommes jusqu'à leurs petits-fils en ligne masculine, condamnant en même-temps la mémoire de ceux exécutés en effigie, ordonnant que leurs ossemens (pouvant les distinguer de ceux des fidèles chrétiens) soient exhumés, remis à la justice et au bras séculier, pour être brûlés et réduits en cendre: que l'on effacera et râclera toutes inscriptions ou armoiries qui se trouveroient sur les sépultures ou ailleurs, de manière qu'il ne reste sur terre que la mémoire de leur sentence et de l'exécution. »

C'est par le rapprochement de ces actes des temps

pour les troupes de la garnison, et la Pitié, maison de réclusion pour les femmes d'une conduite scandaleuse. L'hôpital de la ville est bien bâti, les hommes y occupent deux grandes salles, et les femmes deux autres. Il y a, en outre, trois autres salles entretenues par des confrairies particulières. Tout l'hôpital peut contenir 500 lits. Les malades y sont assez bien traités: les lits m'ont paru bons, et la nourriture fort saine; les salles sont assez vastes et bien aërées. Il y a aussi un logement séparé, divisé en petites chambres, dont les fenêtres sont garnies d'un fort grillage en fer. Ce lieu est destiné pour les personnes qui ont eu le malheur de perdre la raison, et dont les fureurs sont dangereuses. Cet hôpital est desservi par des hommes et des femmes; il est doté par la ville, et a la propriété du théâtre dont il retire le tiers de la recette journalière et du loyer des loges. L'administration en est confiée à des personnes marquantes

---

passés, que l'on sent plus vivement tout ce que l'on doit à la sagesse, à l'humanité qui caractérisent le monarque et les ministres qui gouvernent aujourd'hui l'Espagne. Le souvenir toujours douloureux de nos tourmentes révolutionnaires n'ajoute-t-il pas à notre admiration, à notre reconnoissance pour le héros immortel dont le génie fait aujourd'hui la gloire et le bonheur de la France ?

dans Majorque : elles s'acquittent avec zèle de ces fonctions, à la fois honorables et importantes, puisqu'il s'agit du soulagement de l'humanité.

Les autres hospices ne m'ont offert que le spectacle affligeant de la misère. Celui de la miséricorde n'a aucun revenu fixe, et n'est entretenu que par les bienfaits des personnes charitables, et le profit que l'on retire de la filature du lin à laquelle sont occupés les bras de l'enfance et de la vieillesse. Ce bénéfice se réduit à bien peu de chose, aussi le sort des infortunés, retirés dans cette maison, n'inspire que la compassion la plus douloureuse. On éprouve le même sentiment en passant dans l'hôpital militaire, aussi mal bâti que mal situé : il peut contenir 300 lits ; il est administré par une espèce de fermier à qui le roi passe six réaux, par jour, pour chaque malade. Ce fermier fournit les lits, les remèdes et les alimens, etpaie toutes les personnes employées sous ses ordres. L'aumônier, le médecin et le chirurgien sont à la solde du roi. L'intendant de la province et un commissaire des guerres ont l'inspection de cet hôpital. On évalue, au plus, à trois réaux, la dépense pour chaque malade ; le surplus de la somme accordée par le roi, est un bénéfice que le fermier partage avec ses chefs. Les

malades entassés dans des salles basses et peu aërées, y respirent un air méphitique, qui souvent fait prendre à une maladie, peu dangereuse dans son principe, les caractères les plus funestes. Les germes de la putréfaction se développent d'autant plus facilement, qu'au manque de circulation libre et de renouvellement de l'air dans les salles, se joint une malpropreté singulière. Les défenseurs de l'état sont loin de jouir des bienfaits de la sensibilité du souverain. Là, comme dans la plupart des établissemens publics, l'avidité, malheureusement souvent réunie à l'ignorance, exerce impunément ses ravages..

Les rues de Palma sont en général fort étroites et mal pavées. Il n'y a pas une seule place régulière; et quoi qu'en dise l'historien Dameto, qui compare celle des Bornes aux plus belles des capitales de l'Europe, ce n'est effectivement qu'une petite étendue de terrein de forme irrégulière, non pavée, et environnée de maisons du plus triste aspect. La place des Bornes est cependant la promenade ordinaire des étrangers, et le rendez-vous journalier des personnes qui ont le malheur de ne savoir à quoi employer leur temps. Là les nouvellistes se groupent et tiennent cercle : là ils jouissent

du droit de faire la guerre, et de remporter des victoires : tandis qu'à deux pas, d'autres politiques rappellent les armées, arrêtent des traités de paix, de commerce, et combinent le bonheur de l'Europe. Les orateurs et les auditeurs vont ensuite dans quelques mauvais cafés se réchauffer l'imagination d'un verre de liqueur, ou calmer leurs feux avec des boissons rafraîchissantes. Telles sont les délices de cette place si vantée par Dameto. On y est brûlé par l'ardeur du soleil, et suffoqué par la poussière pendant l'été, et l'hiver on s'y ensevelit dans la boue.. . . . .

On trouve encore une autre petite place carrée, située près du port, dont elle n'est séparée que par les remparts de la ville. On lui a donné le nom de *terra sana*, d'après l'observation que l'on fit, lors de la peste qui affligea l'île de Majorque, il y a environ quatre-vingts ans, que ce quartier de la ville fut le moins frappé de ce fléau. La terra sana peut à peine contenir huit cents hommes en bataille. Un de ses côtés est formé par une petite cazerne, où on loge tantôt de l'infanterie, tantôt de la cavalerie. Les écuries ne peuvent recevoir que vingt-cinq à trente chevaux. La

place de la *terra sana* étoit autrefois couverte des eaux de la mer, et on voit encore l'ancienne porte du port.

On est également privé à Majorque de promenades publiques. On ne peut, en effet, regarder comme telle *la rambe*. C'est une simple allée de gros arbres, qui a au plus deux cents pas de longueur. On y trouve quelques bancs en pierres. Cette allée n'est point entretenue; on n'a pas remplacé plusieurs arbres qui ont péri ou ont été coupés. Malgré la grosseur de ceux qui restent, on n'en est pas moins exposé aux rayons du soleil et à la pluie. La rambe est séparée par un petit intervalle de la place des Bornes, et se termine à la porte de Jésus. Au sortir de cette porte, on se trouve dans une seconde allée formée de petits arbres, dont le feuillage n'offre aucun ombrage, ni aucun agrément à la vue. Elle peut avoir six cents pas de longueur, et va aboutir au couvent de Jésus. Cette promenade est fréquentée les jours de fête, sur le soir. Les dames en jouissent dans leurs carrosses d'une construction très-grossière. Ces lourdes machines, tirées par des mules attelées avec des cordes, se suivent, et font une file qui, pendant deux heures, tourne autour de la promenade. Leurs marche-pieds,

de soixante-dix; celle de la ville occupe le fond de la salle, au premier rang; celle du capitaine-général, est au rez-de-chaussée, à gauche, en entrant. Le parterre peut contenir trois cents personnes assises sur des bancs en bois. La scène est proportionnée à la grandeur de la salle. Cet édifice, dans son extérieur, n'a pas le moindre ornement d'architecture, et ressemble parfaitement à un magasin ou à une grange. Il n'y a qu'une seule porte pour le public. Au devant sont des arçaux soutenant une galerie découverte. Deux petites portes ménagées, sur les derrières de cette salle, servent, l'une pour le capitaine-général, l'autre pour les acteurs. A l'entrée du théâtre, et dans l'intérieur, on a pratiqué une espèce de café. Toutes les loges sont louées, à l'exception de quelques-unes qui sont la propriété de diverses familles de Palma, qui ont fourni des fonds lors de la construction de cette salle. Le spectacle est pauvre en décorations, n'ayant d'autres fonds que le loyer des loges, et la recette de la porte, qui suffisent, à peine à la solde des acteurs et des employés au théâtre. Les représentations se composent de plusieurs pièces de différens genres : la première est toujours une tragédie, ou une comédie; vient ensuite la tonadille, morceau de musique espagnole : c'est

une espèce de cantate qui consiste presqu'entièrement en roulemens de voix très-fatigans, autant pour l'auditeur que pour le chanteur. Le fastidieux de ces roulades ne peut être sauvé que par une voix extrêmement flexible. La poésie est marquée au goût du peuple : ce sont toujours les expressions les plus triviales de ses amours. Cette cantate est exécutée par un acteur ou une actrice. et quelquefois par les deux réunis. Quelquefois aussi, on remplace la tonadille par un trio ou un quatuor de musique italienne, sur laquelle on arrange bien ou mal des paroles espagnoles. A la tonadille succède le *volero*, ou le menuet *fandangado*, danse espagnole, exécutée par un danseur et une danseuse vêtus à la *majo*, où à l'andalouse. Cette danse est extrêmement goûtée par les Espagnols, qui se plaisent à applaudir à des mouvemens, à des contorsions dont l'étranger ne peut s'empêcher de rougir. Le spectacle se termine par le *sainete*, petite pièce qui plaît infiniment au peuple, dont les mœurs et les habitudes ordinaires y sont rendues avec une vérité frappante. Quelquefois aussi le sainete se compose de deux petites pièces qui se jouent en même temps. On dresse alors un petit théâtre au fond de la salle. On y représente, par exemple, une scène de blanchisseuses, tandis qu'une autre de

savetiers se joue sur le théâtre ordinaire. Les acteurs des deux pièces s'apostrophent dans le courant de la représentation : le peuple est enchanté, applaudit à tout rompre, et l'homme accoutumé à la décence, s'empresse de s'esquiver. J'ai vu une de ces mauvaises farces à Barcelone, elles ne durent plus m'étonner à Majorque. Le théâtre sert à la fois à l'amélioration des mœurs et à l'instruction publique. En Espagne, c'est précisément le contraire; dans plusieurs pièces espagnoles, il règne une immoralité, une indécence révoltantes. Quant à la partie littéraire et historique du théâtre espagnol, on ne peut se faire une idée des disparates et des anachronismes dont fourmillent toutes les pièces, même les meilleures. Les auteurs ne s'assujétissent pas aux règles de la composition théâtrale. Point d'unité de temps ni de lieu : ce sont des romans ou des histoires entières que l'on représente. Le héros de la pièce paroît au premier acte, encore enfant, et va mourir dans l'âge dela décrépitude, sous un autre hémisphère que celui où la pièce a commencé. Souvent aussi son histoire se continue pendant plusieurs jours. Les Espagnols appèlent les actes *giornate*. On a de la peine à suivre l'intrigue, ou plutôt à la deviner; on est étonné de n'être conduit à aucun dénoûment;

la pièce finit brusquement, la toile tombe, et l'on ne peut se rendre compte de ce que l'on a vu jouer. A ces défauts de composition, se joignent le manque absolu d'illusion, les négligences, les absurdités les moins impardonnables dans les costumes et les décorations, et l'ignorance la plus complète de la scène dans les acteurs. (1) Cepen-

(1) Dans une pièce intitulée *la Mort d'Hector*, j'ai vu le héros de la Grèce et le défenseur de Troie paroître, l'un en uniforme de dragons, l'autre vêtu à la hussarde; le roi Priam en habit françois, décoré de la plaque et du cordon de l'ordre de Charles III; la belle Andromaque en robe suivant la mode du jour. Un détachement de grenadiers suisses sous les armes, baïonnette au bout du fusil, composoit les armées grecques et troyennes. La décoration représentoit le champ de bataille. Dans le lointain, on voyoit l'infortunée Ilium; ses tours étoient remplacées par des clochers. Un roulement de tambour donna le signal du combat, et Hector en mourant annonça que la pièce étoit finie, en s'écriant *à qui s'acaba la comedia*. Je ne pus tenir à l'envie de m'amuser un moment aux dépens du directeur du spectacle. Je lui observai qu'Achille et Hector s'étoient battus au pistolet et non à l'épée. Mon homme convint franchement qu'il ignoroit cette circonstance; il me remercia de l'avoir éclairé, me promit de réparer son erreur à la première représentation, et me tint parole.

Dans une autre pièce, intitulée Aristote précepteur

dant plusieurs de nos meilleurs auteurs, ont tiré des pièces espagnoles le sujet de diverses des leurs, que nous admirons avec raison. Ils ont, comme nos artistes, su mettre en œuvre les matières premières du génie espagnol. On rencontre souvent dans les ouvrages du théâtre espagnol, des passages où brille le génie; où les passions, les sentimens sont rendus avec autant de noblesse que de chaleur, où la pureté du style, le choix et la force des expressions, feroient croire que la pièce n'est qu'un composé de morceaux rapprochés et mal assortis de différens ouvrages. Ce sont des perles enchassés dans un vil métal. Les Espagnols aiment beaucoup ce qui fait du bruit: aussi leurs pièces favorites sont celles où l'on représente les combats des Espagnols et des Maures. Peu importe la conduite du sujet; des sabres, des épées, des morts, des châteaux embrasés, on ne demande rien de plus; la pièce est excellente. Les *Trémoiés* sont un autre genre également fort en vogue: ce sont des

d'Alexandre; j'ai vu ce philosophe en costume d'évêque avec la croix pectorale; le vainqueur des Perses en habit moderne, ayant un cordon rouge, pour le distinguer de Philippe, dont l'ordre étoit bleu: les princesses en robes à l'espagnol; la scène se passant dans le palais du roi, et la décoration représentant une forêt.

pièces dans lesquelles la multiplicité et la variété des changemens de décorations, ou coups de théâtre, font tout le mérite. Aussi le héros de la pièce est-il toujours un magicien faisant des prodiges, ou un saint opérant des miracles. Telle est l'école où les Espagnols vont prendre des leçons de morale et d'histoire.

Les maisons de Palma sont communément fort grandes, mais mal distribuées et très-peu décorées. Tout le luxe se trouve à l'entrée, composée d'une espèce de vestibule ou portique, soutenu par nombre de colonnes. J'en ai remarqué de très-belles en marbre. La construction des maisons rappelle les temps où les Maures dominoient dans l'île. Elles sont presque toutes composées d'un rez-de-chaussée divisé en petites chambres, et d'un premier, dont les appartemens sont très-grands et fort élevés. On y est fraîchement en été; on y gèle en hiver. Au-dessus de ces vastes salles est un second étage ouvert de tous côtés. C'est une espèce de grenier, ou plutôt un galetas, où se fait la lessive, et où on a toutes les commodités pour la sécher. Il n'y a guères de cheminées que dans les cuisines, encore ne sont-elles presque d'aucun usage, tous les alimens se cuisent sur des fourneaux. On se chauffe aussi

à des brasiers allumés de braise. Rien de si plaisant qu'une veillée majorquine. Hommes et femmes sont rangés ou plutôt accroupis sur des sièges très-bas autour du brasier. L'un, le petit cigarre de papier à la bouche, en pousse amoureusement la fumée à la figure de sa belle : celle-ci, les yeux modestement baissés, sourit en relevant les cendres du brasier avec une cuillère en cuivre ; un autre conte des nouvelles ou fredonne une chanson. Quelquefois il prend tout-à-coup fantaisie au maître de la maison d'entonner lugubrement le rosaire, toute la compagnie reprend en faux bourdon ; il n'y a pas jusqu'à la servante qui, du fond de sa cuisine, secouant sa casserole, ne joigne sa voix à celles des prians. Il est impossible à un étranger de tenir plus long-temps la place. Il se retire en bégayant *un bon nit tingen*, manière de souhaiter la bonne nuit. Les Français relégués à Majorque y introduisirent l'usage des cheminées. Celles qui existent aujourd'hui sont presque toutes leur ouvrage. Leur arrivée et l'augmentation de la garnison amenèrent aussi un changement dans la construction des maisons. Les logemens devenus plus rares, le prix des loyers s'accrut en proportion. Les Majorquins, dont la fortune consistoit en mai-

sons, en réformèrent les vastes salles qu'ils partagèrent en petits appartemens propres à recevoir un plus grand nombre de locataires. Ceux qui firent bâtir changèrent, pour ménager le terrein, la forme des escaliers. On les éleva à pic, ce qui les rend pénibles à monter et dangereux à descendre, surtout pour les personnes sujettes à des vertiges.

Je remarquai ici, comme dans la plupart des maisons des villes d'Espagne et d'Italie, l'usage singulier de placer les privés près de la cuisine. Je ne pus parvenir à me faire expliquer la cause de cette particularité. Comme à beaucoup d'autres questions, on me répondoit uniquement que c'étoit l'usage. Lisant les voyages de Cook, je trouvai l'origine et le motif de la situation des lieux qui me paroissoit si extraordinaire et si déplacée. Ce voyageur célèbre (1) remarqua, dans une partie de l'île de Portland où il s'étoit débarqué, que les Indiens, moins propres sur leurs personnes que les O-tahitiens, les surpassoient en un point dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'In-

(1) Voyage autour du monde, par le commodore Byron, Carteret, Wallis et Cook, tom. 3me., p. 102, éd. de Paris, MDCCLXXIV.

diens. Chaque maison ou chaque hameau de trois ou quatre habitations avoit des lieux privés, de sorte qu'on ne voyoit point d'ordures sur la terre. Les restes de leurs repas, la litière et les autres immondices étoient aussi mis en tas de fumier régulièrement disposés, dont ils se servoient probablement comme d'engrais. Ces Indiens étoient alors plus avancés sur cet article de police qu'une des nations les plus considérables de l'Europe. Jusqu'en 1760, il n'y avoit point de lieux privés à Madrid, capitale de l'Espagne, quoique cette ville fût abondamment pourvue d'eau. Avant cette époque, les habitans étoient dans l'usage de jeter la nuit, de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures, qu'un certain nombre d'hommes étoient chargés de transporter à l'extrémité de la partie basse de la ville, où elles restoient jusqu'à ce qu'elles fussent sèches, et alors elles étoient chargées sur des voitures et déposées hors des portes de la ville. S. M. C. ayant résolu d'abolir cet usage, ordonna par un édit, que chaque propriétaire de maison bâtiroit des lieux communs, et qu'on feroit des cloaques, des égoûts et des canaux entretenus aux frais du public. Les Espagnols regardèrent cet édit comme une infraction aux droits communs

des hommes, et s'opposèrent fortement à son exécution. Chaque classe de citoyens faisoit quelqu'objection contre l'édit. Les médecins remontrèrent que, si les ordures n'étoient pas jetées, comme par le passé, dans les rues, il s'ensuivroit infailliblement des maladies. Ils prétendoient que le corps humain absorberoit les particules putrides d'air qu'attiroient ces ordures. Cette opinion embrassée par la plupart des propriétaires, décida la situation des privés dans les maisons. On crut que des amas d'ordures empêchoient les particules infectes de l'air de se fixer sur les substances voisines. On construisit les privés près de la cuisine, afin de conserver les alimens sains.

Une grande partie des habitans pauvres, de Majorque, vivent retirés dans des espèces de caves qui ne reçoivent de jour et d'air que par l'ouverture de l'entrée. Ces endroits sont ordinairement humides; le défaut de renouvellement d'air, ajoute à l'insalubrité de ces caveaux. De-là, une infinité d'infirmités, et de morts subites; lorsque dans les froids de l'hiver, l'habitant se renferme dans sa tannière, y allume son brâsier, et cherche un soulagement, là où il ne rencontre souvent que la mort, causée par les vapeurs qui n'ont point d'issue.

CHAPITRE VI.

Situation, étendue, côtes et mouillages de l'île de Minorque.

Minorque est la seconde des îles Baléares. Elle prend son nom de sa moindre extension. Elle court O. N. O. et E. S. E., décrivant un parallèlograme. Du cap la Mola, à l'E. S. E., à celui de Minorque de Ciutadella; on compte au moins 25 milles de longueur; la largeur de l'île varie de 8 à 12 milles. Minorque est située à l'E. N. E. de Majorque. Le canal qui les sépare, dans le point le plus rapproché des côtes, a, au plus, 24 milles de largeur. Du Mont Toro de Minorque, point de l'île le plus élevé, et du cap de Ciutadella, on distingue parfaitement les terres de Majorque. La distance au point le plus immédiat des côtes de la Catalogne, est estimée d'environ 145 milles N. O. $\frac{1}{4}$ O. de Buges en Afrique. On compte 180 milles N. Minorque est dans la latitude de 40° 41′ 45″ et 10° 42′ 15″ longitude à l'E. de Cadix.

L'île de Minorque est en général plane, et n'a

qu'une seule montagne d'une hauteur remarquable. Cette montagne, dite le mont Toro, est située au centre de l'île qu'elle domine de tous côtés. Les principaux ports de Minorque sont ceux de Mahon, à l'E., de Fornels, au N. et de Ciutadella à l'O.

Les pointes et promontoires les plus saillans, sont : la pointe des Corps, le cap d'Artuch, le cap de Minorque ou Bayoli, la pointe la Sella, le cap Caballeria ou Naucelles, celui de Tavaritx, et le cap la Mola, de Mahon, entre lesquels il y a d'autres pointes et promontoires beaucoup moins avancés en mer.

Pour entrer dans le port de Mahon, avec vent largue ou en poupe, il faut tenir le milieu de la passe, jusqu'à ce qu'on ait doublé la pointe de Phillipet qu'on laisse à stribord, et à bâbord la pointe sur laquelle étoit bâti le fameux château de Saint-Philippet. Une fois ces deux pointes doublées, on peut avec des bâtimens de toute grandeur, ranger la côte des deux côtés du port. La sonde est de 5 brasses, près de terre, et augmente jusqu'à 12 et 18 au milieu du port. Cependant on se range plus ordinairement au S. en passant entre la côte, et l'île sur laquelle est bâti le Lazaret. En arrivant à la cale Pedrera avec un vaisseau ou une frégate, il faut de nécessité

ranger la côte du S., et passer entre cette côte et les îles du Roi, ou de l'Hôpital, et de Redonda qui n'est qu'un petit îlot. On pourroit aussi passer entre cet îlot et l'île du Lazaret, mais quoique l'on trouve 5 brasses dans la partie du N. de ce petit canal, il est si étroit, qu'il faut une grande pratique pour s'y hasarder. A l'E. N. E. de l'île de l'Hôpital, il y a un bas fond de vingt-quatre pieds d'eau seulement, sur lequel ont touché des vaisseaux, ayant mouillé au S. de ce bas-fond. Les vents étant au S. et ayant doublé l'île de l'Hôpital et l'îlot, on peut s'interner dans le port, rangeant à volonté l'une ou l'autre côte à la distance d'une demi-encâblure, jusqu'à ce que l'on soit dans la partie du S. de l'île sur laquelle est élevée la machine à mâter. On mouille sur 7 et 8 brasses bon fond, s'affourchant N. E. et S. O.

Entrant avec les vents N. E. N. O. et S.O. il faut faire attention à une sèche qui part au S. de la pointe de la Mola, et s'avance environ un tiers de câble; à cette distance, la sonde donne 4 brasses de fond, mais pour peu que l'on s'éloigne, on trouve aussitôt un grand fond. Il y a une autre sèche qui s'avance un peu plus de demi-encâblure au S. E. de la pointe Philippet; à cette distance, le fond est de 4 et 5 brasses. Une autre

sèche part à l'E. N. E. de la pointe du château Saint-Philippe, et s'avance également à demi-encâblure. Pour peu qu'il y ait de mer, ces trois sèches brisent depuis leur naissance, jusqu'à à peu près la moitié, mais si la mer est forte, elles brisent dans toute leur étendue, de manière qu'en voyant les trois pointes par côté, l'entrée du port semble ne former qu'un bas-fond.

A peu près au milieu de l'endroit de la pointe où étoit bâti le château de Saint-Philippe, lieu que l'on appelle le Redon, est une autre sèche qui s'avance en mer, environ un tiers d'encâblure. Cette sèche ne brise guères qu'avec le vent au N. et N. E. grand frais. Elle est dangereuse en entrant avec le vent de sud-ouest. Si la force du vent ne permet pas d'entrer en-dedans des sèches, on peut mouiller un peu plus en-dehors sur 20, 25 et 30 brasses, fond de bonne qualité, mais il faut observer que le vent du nord lève une grosse mer en-dehors des sèches.

Le cap la Mola, au N. E. de l'embouchure du port, est un promontoire assez élevé, et taillé à pic. Au pied sont trois roches dont on peut s'approcher sans crainte, le fond est net.

Au N. N. O. quart O., à un mille trois quarts de la Mola, est le cap Négro, ainsi nommé de sa couleur noirâtre : il est peu élevé, et peu saillant. Entre la Mola et une autre pointe peu remar-

quable, se trouve une anse, dite los Freos, près de terre, il y a beaucoup de roches.

Au N. O. du cap Négro, sont deux petites calanques, dites Mesquitas, vieille et neuve : elles ne sont d'aucune utilité. En face, s'élevent deux petites roches, dites Mesquita et Bombarda ; elles ressemblent à deux bâtimens submergés. Celle qui est le plus au S. n'est point nette, et pour peu qu'il y ait de mer, elle brise beaucoup.

Le fond, dans cette partie de la côte, est pierreux ; il n'y a qu'un cas de nécessité qui puisse déterminer à y mouiller : le moindre risque, même en été, est de perdre ses ancres ; en hiver, on est exposé à naufrager.

Au N. de la Mesquita est la cale de Benillanti, et les pointes de la galère, et de la Bufera, peu remarquables.

A environ trois quarts de mille de la Bufera, on voit l'île Coloms : elle est assez élevée, et forme avec la côte un canal, où ne peuvent passer que des barques de pêcheurs. A ses pointes E. et S. elle a deux petits îlots, et une sèche qui s'avance en mer, une encâblure, n'ayant que deux brasses d'eau. Tout le reste de l'île Coloms est net. Dans la partie de l'O. il y a un mouillage, dit Sesllanes, bon pour des bâtimens de moyenne portée. Avant de mouiller, il faut relever un petit îlot tout proche terre, appelé Arenal, del

Moro. Après l'avoir passé et laissé à bâbord, on mouille sur 6 ou 7 brasses, plaçant une ancre au N. O. et portant une amarre à terre au S. E. dans ce mouillage, on est à l'abri de tous vents, excepté le N. O. qui lève beaucoup de mer; mais avec de bons câbles on tient bon. On peut aussi mouiller dans la partie S. E. de l'île, plaçant l'ancre au S. E. et portant une amarre au N. O. sur l'île; le fond, en cet endroit, est de sable sur 6 et 7 brasses; on est abrité de tous vents, excepté depuis l'E. N. E. jusqu'à l'E. S. E., qui, levant une forte mer, peuvent mettre en danger: si le bâtiment est petit, il peut entrer dans le port de Grau qui est une cale qui s'enfonce à l'O. N. O, aux deux pointes qui forment l'embouchure, il y a deux sèches; de manière que pour entrer, il faut bien garder le milieu de la passe. On est abrité de tous vents, mais il y a peu de fond.

Pour mouiller au S. E. de l'île Coloms, il faut faire attention que près de la côte, à la pointe S. du mouillage, il y a un petit îlot que l'on nomme Juida, entre lequel et la côte, il n'y a de passage que pour des canots; il faut le laisser à bâbord. Après l'avoir doublé, on découvrira une pointe de la côte, dite Fray Bernat; aussitôt commence la plage, et avant d'y arriver, on mouille.

A un mille et demi au N. N. O. de l'île Coloms, est le cap Musegne Vivés : il est haut, escarpé, mais peu avancé en mer. A l'E. N. E de ce cap, une sèche s'avance trois quarts de mille, n'ayant que 6 brasses de fond à son extrémité. La côte forme ensuite une grande anse jusques près le cap Tavaritx.

Ce cap est fort bas à son extrémité; vu à trois lieues en mer, il semble former trois petits îlots; il est saillant, et la terre s'élève graduellement en s'éloignant de l'extrémité du cap.

A l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du cap Tavaritx, à 3 milles et demi de distance, sont les îles et le port d'Adaia et la cale Molins. La plus grande île d'Adaia court N. E. et S. O., la plus petite et la plus basse N. et S. La première est un peu montueuse du côté du nord, mais les deux autres sont très-basses. Pour entrer dans le port d'Adaia, il faut se ranger à la partie de l'O. que l'on appelle Noucous. Cette côte est nette. On laisse ainsi à bas-bord toutes les îles, et ayant doublé celle qui est dans l'intérieur du port, on mouille sur 4 brasses vis-à-vis de l'embouchure de cale Molins qui est à l'O. de la petite île intérieure. Si l'on vouloit s'interner davantage dans le port d'Adaia, qui à peine mérite ce nom, et dont l'embouchure est

fort étroite, n'a de fond que pour de petites embarcations ;on laisse de l'arrière, la petite île intérieure, et on peut mouiller partout. Le port s'enfonce environ un mille au S. E. A l'entrée du port, il y a 7 brasses; à distance de la longueur d'une chaloupe vers la côte de Noucous, le fond diminue jusqu'à 3 brasses. Il est de 4 brasses à l'embouchure de cale Molins. A la passe, formée par la petite île intérieure et la pointe E. de cale Molins, il n'y a que 2 brasses : le fond augmente à mesure qu'on avance à une certaine distance; il commence ensuite à diminuer.

Au S. E. de la grande île, à ½ de câble, il y a une autre petite île ronde, appelée l'Aguila; il ne peut passer en cet endroit que des chaloupes et des canots. A un câble et demi d'Aguila au N. O. s'avance une sèche sur laquelle il y a 6 brasses de fond. Cette sèche n'est point à craindre avec les temps maniables, mais avec les vents frais, elle brise beaucoup.

De la pointe Denfalet, qui est au N. O. du port d'Adaia, la côte s'étend au N. O. ¼ O. un bon mille jusqu'à la pointe Scodolada, formant dans l'intervalle, diverses petites cales peu remarquables.

De la pointe de Scodolada, la côte court au S. environ un mille, et forme une calc peu fré-

quentée, nommée Arenal des Castil. A peu de distance, est une anse plus grande; et très-près au nord on trouve la cale Podent.

A deux milles au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. de la pointe Denfalet, est le cap Pontinat : ce n'est qu'une pointe basse et peu saillante. La côte court de ce point au N. O. $\frac{1}{4}$ O., elle est comme festonée, et va, en s'élevant, jusqu'à Morteret, où commence le promontoire de port Fornels. C'est un cap taillé à pic sur lequel il y a une tour; ce cap est celui de l'E. du port, celui de l'O. se nomme cap Fornels.

Le port Fornels est parfaitement abrité et peut recevoir toutes sortes de bâtimens. L'embouchure est étroite, mais nette, et ayant 17 à 20 brasses de fond. Pour entrer, on n'a à faire attention qu'à ce que l'on voit. Cependant si le vent souffloit du N. au N. E., il faut alors forcer de voiles pour vaincre les raffales assez fortes qui tombent du cap. L'ayant doublé, on trouve le vent plus égal. Les vaisseaux mouillent vis-à-vis le fort, sur la côte de l'O. du port, sur 8 et 12 brasses, amarrant E. et O. pour le N., qui est le vent traversier.

A un demi-mille à l'O. $\frac{1}{4}$ N.O. du cap Fornels, est celui d'Anfos. De ce point, la côte court au S. et commence à former une grande anse qui en

contient plusieurs plus petites, et se termine au cap du Levant. C'est ce qu'on appelle le golfe d'Anfos; la côte, en cet endroit, est élevée. De la baie d'Anfos, elle va en s'abaissant environ un mille à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. jusqu'à la plage de Tirant, elle tourne alors au S. jusqu'aux environs de Mercadal; la côte court ensuite environ un mille au N. $\frac{1}{4}$ N. O. et forme la plage de Denfalet, alors elle s'élève jusqu'au cap du Levant qui est à 2 milles N. O. $\frac{1}{4}$ O de celui de Fornels.

A peu de distance, et plus au N. du cap du Levant, on trouve celui de Caballeria, qui s'avance assez à la mer, et est taillé à pic. Son élevation diminue dans la partie du S. Ce cap vu à une certaine distance de l'O. et de l'E., semble une île.

A un mille à l'O. du cap Caballeria, est l'île de Porios ou Sanitge, d'une moyenne élevation dans la partie du N. et très-basse dans celle du S. Entre cette île, et le cap Caballeria, il ne peut passer que de petits bâtimens, encore faut-il être pratique de cette passe qui est remplie de roches, dont les unes sont couvertes par la mer, et les autres à fleur d'eau, et presque découvertes.

Au S. E. de l'île Sanitge, en rangeant la côte qui est à l'O. du cap Caballeria, on rencontre

Du cap Dartuch, la côte s'élève et court à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. environ 4 milles. Dans cet intervalle, on rencontre diverses pointes et petites calanques qui n'offrent aucun mouillage sûr.

A l'E. S. E. 3 ° E. du cap Dartuch, et au S. 5 ° O. de la pointe Prima, à un demi-mille, il y a une sèche couverte qui ne brise qu'avec la grosse mer. Elle est peu étendue; mais il est dangereux de trop en approcher. Entre cette sèche et la côte on peut passer; mais on ne doit le faire qu'ayant une parfaite connoissance.

Un mille $\frac{1}{4}$ à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. de Dartuch, il y a une pointe saillante, et au N. E. la cale de Sainte-Galdane. C'est la meilleure et la plus grande de toutes celles de la côte du S. de Minorque. Les petits schebecks y mouillent à l'abri de tous vents, à l'exception de l'O. qui lève une forte mer à son embouchure, et met les bâtimens en danger. On mouille sur 4 brasses, fond de sable.

De Sainte-Galdana la côte va en s'abaissant et formant diverses plages, jusqu'aux roches d'Alayor, à la distance de 9 milles et demi E. S. $\frac{1}{2}$ quart S. Cette partie de la côte est d'une terre rougeâtre, assez élevée et taillée à pic.

Entre Sainte-Galdana et Alayor, il y a di-

verses petites calanques, mais qui ne peuvent recevoir aucun bâtiment, quelque petit qu'il soit. On voit aussi à la côte deux petits îlots, l'un nommé la Galère, l'autre Codrell.

A trois milles des roches d'Alayor S. E. $\frac{1}{4}$ E. on rencontre diverses autres petites calanques, mais où il ne peut entrer que des bateaux pêcheurs.

A l'E. S. E. de ces calanques, à un mille $\frac{1}{3}$, le cap dets Fonts s'avance un peu àla mer, et forme la cale de Binisajuia, à l'embouchure de laquelle se trouvent deux petits îlots, l'un à l'E. et l'autre à l'O. Entre ces deux îlots, et un peu plus dans l'intérieur, assez près de la côte, il y a un bas fond à fleur d'eau. Ce mouillage n'est propre que pour des canots.

A un mille $\frac{1}{3}$ de Binisajuia S. E. $\frac{1}{2}$ quart E. on voit la pointe S. O. de la cale Binibeca avec deux petits îlots. Cette cale n'est d'aucune utilité. Sur la côte, il y a une tour qui sert à signaler les bâtimens au S. de Minorque, et dont les signaux sont répétés par la tour de l'arsenal de Mahon.

Au S. 6° E. de la tour de Binibeca, à deux encâblures de distances de la côte, est un banc qu'on nomme Caracol. Il peut avoir d'extension trois longueurs de chaloupes de vaisseaux de guerre. Lorsque la mer est basse, il paroît à

fleur d'eau, et n'est couvert qu'avec la mer un peu forte; mais il brise continuellement. A un tiers de câble au S. de ce banc, la sonde donne 8 brasses fond d'algue. Le passage entre ce banc et la côte n'a que 4 à 5 brasses de fond.

Sur toute la côte S. de l'île Minorque, depuis le cap d'Artuch jusqu'à Binibeca, on peut mouiller sur 18 et 20 brasses, avec le vent du N.

Dans toute l'étendue qu'il y a à l'O. de l'île de l'Aire jusqu'à la pointe de Binibeca, on peut, avec les vents du N. O. au N. E. mouiller assez près de la côte sur 16 et 24 brasses fond de sable ; mais il faut faire attention au banc de Caracol. Le meilleur site est à l'E. de ce banc.

L'île de l'Aire est très-basse dans la partie du N. O. Dans celle du S. E. elle s'élève et est taillée à pic. On peut de ce côté s'en approcher à toucher; mais de l'autre qui forme le canal avec la côte de Minorque, le fond n'est que de 7 et 7 ½ brasses, et diminue jusqu'à 3 vers la côte, à la distance d'un câble.

Au S. de la pointe, où étoit bâti le fort Saint-Philippe, est la cale Saint-Etienne. Elle peut recevoir des bâtimens de 200 tonneaux. Les

vents du N. E. au S. E. lèvent beaucoup de mer, et ceux du N. mettent quelquefois les bâtimens en danger.

Du canal de l'île de l'Aire jusqu'au port de Mahon, on n'a à éviter que les pointes Prima et des îlots; toute la côte est nette, et l'on peut s'en approcher de fort près.

CHAPITRE VII.

Description de la ville de Mahon et de son territoire.

L'ILE de Minorque est divisée en quatre petites provinces ou districts, dits *terminos*.

La première a pour chef-lieu la ville de Mahon. Son territoire est environné de la mer de trois parties, et se termine du côté de terre à Alayor. Sa population, qui peut s'élever de 16 à 18,000 ames, est répandue dans la ville de Mahon, le bourg Saint-Charles, dit la Ravalle neuve, les villages Saint-Louis, Biniatap, et environ cent quarante fermes ou maisons de campagne. Mahon, chef-lieu de ce district, est en même temps la capitale de l'île, prérogative que lui dispute la ville de Ciutadella. Cette rivalité, fondée sur des prétentions ridicules, a toujours eu des résultats nuisibles au bien général.

Mahon est bâti sur la rive gauche du port en entrant. Assis sur des roches élevées, il domine tout le port, et présente un aspect assez pitto-

resque. Cette élévation le fait jouir en même temps de l'air le plus sain. On y est aussi moins tourmenté par les mosquites que dans le reste de l'île. Cette espèce de mouches abonde pendant les chaleurs de l'été, et sa piqûre est fort cuisante. Plusieurs des roches qui supportent la ville de Mahon, creusées en dessous des habitations, glacent d'effroi celui qui y fixe ses regards. On a à craindre à chaque instant de voir des quartiers de rocher minés insensiblement par les eaux qui en enlèvent la terre qui les lioit, se détacher tout-à-coup, rouler avec fracas sur le rivage, et écraser tout ce qui se rencontre sur leur passage. On ne peut s'empêcher de gémir de l'insouciance des Mahonois sur des malheurs dont ils sont journellement menacés. Rien de plus étonnant que l'extrême sécurité des habitans de ces maisons suspendues comme miraculeusement (1).

Les maisons sont en général bâties avec assez

---

(1) La cour d'Espagne a cependant donné des ordres pour faire sauter ces dangereux rochers. Mais, comme bien d'autres, ils n'ont point été exécutés. Les dispositions les plus sages du gouvernement ne sont que trop souvent rendues nulles par l'intérêt des particuliers, et la négligence des autorités, surtout dans les pays éloignés des yeux du souverain.

de goût, mais la distribution intérieure offre peu de commodités. Les unes sont couvertes en tuiles, les autres ont un toit horizontal et en forme de terrasse. La matière qui sert pour ces terrasses est également employée pour les planchers des appartemens : c'est un ciment fossile très-solide. Presque toutes les maisons ont des caves voûtées. En creusant ces souterreins, on en tire, avec beaucoup de facilité, de grandes pierres, que l'on emploie à la construction de l'édifice. Les voûtes, dont l'épaisseur varie suivant le poids qu'elles ont à supporter, partent toujours des quatre coins de la pièce qu'elles doivent couvrir. La méthode pour soutenir les voûtes en les construisant, est assez singulière. Les ouvriers ne se servent point d'étais cintrés pour les faire avec plus d'exactitude : ils doivent cette facilité à la nature de leur ciment. Après avoir taillé avec beaucoup d'attention la pierre qu'ils veulent employer, ils la posent dans l'endroit où elle doit rester à demeure, et la soutiennent en l'air avec une simple perche. Dès qu'elle est placée, ils mettent du mortier tout autour des jointures, en observant de laisser au sommet un petit trou pour recevoir le ciment : ils le tiennent assez fluide pour qu'il puisse se répandre en un instant dans toutes les

jointures. Une de ses propriétés est de se durcir sur le champ, et de sceller fortement les pierres qu'il réunit. La perche devenue alors inutile, est retirée et portée sous une autre pierre. La voûte se trouve ainsi achevée en fort peu de temps. Lorsqu'il s'agit de couvrir la maison de tuiles, on élève au milieu de la pièce qui doit servir de grenier, une arcade légère qui tient lieu d'arbalètrière, et sur laquelle on appuie les bouts supérieurs des chevrons, dont les autres bouts portent sur les murs de côté. Ces chevrons sont espacés de deux pieds, et presque toujours tortus et noueux, parce qu'ils proviennent du cru du pays, qui ne produit que peu de bois propre pour la charpente. Les lattes ne sont point en usage : on se sert, pour remplir les vides que laissent les chevrons, d'une espèce de roseau qui croît abondamment dans l'île, et qui ressemble à celui que l'on emploie dans les manufactures de drap. Ces roseaux, liés ensemble, suppléent à merveille aux lattes, et sont d'une très-longue durée. Ils ne formeroient cependant pas un corps assez ferme ni assez uni pour y placer les tuiles. On remédie à leur inégalité, et on les fortifie en même temps, en les en-

duisant d'une couche de terre glaise. Aussitôt qu'elle est sèche on met les tuiles. La forme en est singulière : c'est une espèce de tuyau de terre, un peu plus large à un bout qu'à l'autre, et qu'on a coupé dans toute sa longueur par le centre. Cette section produit deux tuiles. On en pose une rangée sur le côté convexe, en observant que la tuile supérieure couvre de quatre pouces celle qui est au-dessous. La partie creuse de cette rangée de tuiles se trouve ainsi à l'extérieur ; on met alors une autre rangée dont le côté concave est au-dessous, de manière qu'elles s'engrainent dans les autres. Toutes les jointures sont ensuite enduites de mortier. Les toits n'ont que la pente nécessaire pour l'écoulement des eaux de pluies.

La pierre est d'une fort bonne qualité, on la travaille facilement, et elle se durcit beaucoup à l'air. On n'est pas obligé de creuser beaucoup pour extraire cette pierre : il s'en trouve abondamment à la superficie du terrein. On la tire par quartiers que l'on appelle *cantons*. Ils ont deux pieds de longueur sur un pied en largeur et en hauteur. Cette pierre n'est point sujette à éclater, et conséquemment très-propre pour les fortifications.

La pierre à chaux n'est ni moins bonne, ni moins abondante.

Le ciment dont j'ai parlé, s'appelle *guisch*. C'est une espèce de gypse dont la couleur tire sur le gris. Il est d'une dureté médiocre, plus ou moins transparent, suivant qu'il se trouve plus blanc ou plus gris. On le tire de la terre par des puits creusés à peu de distance les uns des autres. On le fait calciner avant de l'employer, et on le délaye dans une quantité d'eau proportionné à l'usage auquel on le destine. Le contact de l'eau le fait entrer dans une fermentation violente, qui se calme peu à peu.

Les Minorquins ont pris des Anglois l'usage de faire leurs fenêtres à coulisse, partagées en deux parties, se levant l'une sur l'autre : on ne jouit ainsi que de la moitié de l'ouverture de ces fenêtres, ce qui diminue la circulation de l'air. Ces coulisses ordinairement trop lâches, ou s'usant peu à peu, ont un autre inconvénient. Pour peu qu'il y ait du vent, les fenêtres agitées font un bruit très-incommode. On est obligé de les fixer avec des petits coins que l'on fiche entre la fenêtre et la coulisse. Il reste ainsi des ouvertures par où l'air s'introduit, et on en souffre pendant l'hiver. Les Minorquins ont aussi adopté l'usage des cheminées. Mais la

plupart sont mal construites et fort sujettes à fumer. On s'en sert peu, et l'on préfère généralement le brasier espagnol, plus économique dans un pays qui n'abonde pas en bois à brûler.

Le luxe des boiseries et des tapisseries n'a point encore pénétré chez les Minorquins. Ils se contentent de blanchir leurs appartemens, qu'ils ornent de tableaux ou de gravures. Je crois au surplus, que cet usage tient à la qualité du climat ordinairement chaud. Les murs nus donnent une fraîcheur agréable, que les insulaires préfèrent avec raison à des décorations qui les en priveroient.

Toutes les maisons ont des citernes taillées dans le roc et enduites d'un excellent ciment. L'eau qui tombe sur les toits, y est conduite par des canaux. Après les pluies, on laisse écouler la première ondée qui est chargée de toutes les saletés des toits et des terrasses. Lorsque la citerne est remplie, on laisse à l'eau le temps de déposer son sédiment avant de s'en servir. Pour la purifier, on jette dans la citerne deux ou trois petites anguilles vivantes, ou quelquefois on emploie une brassée de petits bouts de myrtes verts. Si ces moyens, qui réussissent ordinairement, sont insuffisans, on se décide à vider la citerne pour la nettoyer, la

forme de ces réservoirs est en général sphérique. Les Mahonois se piquent d'une grande propreté dans leurs maisons, une des occupations principales des servantes, est d'en blanchir l'extérieur, de laver les escaliers et les planchers au moins une fois par semaine.

Mahon ne contient aucun édifice public digne de la curiosité des voyageurs.

L'hôtel du gouverneur, bâti sur les roches qui bordent le port, n'a point de dignité. Le logement est assez considérable, mais si mal entendu, que la plupart des pièces sont comme inhabitables. Toutes ont été fabriquées successivement par les différens gouverneurs, qui ne consultoient guères que la commodité du moment. C'est un amas de petites chambres, de cabinets rassemblés comme au hasard. Là, sont les bureaux du secrétariat du gouvernement. Le secrétaire qui a aussi son logement dans cet hôtel, préfère ordinairement de louer une maison ou un appartement dans la ville.

La maison de ville est petite, n'a que le rez-de-chaussée, et un étage, cet étage n'est composé que d'une espèce de vestibule, et d'une grande salle ayant trois croisées et des balcons en fer sur la rue. Au-dessus de la façade, qui

n'a rien de remarquable, est placé une horloge. On monte par un escalier en pierres : l'entrée est fermée d'une grille en fer. Au rez-de-chaussée sont les prisons et le logement du geolier. Ces prisons fort étroites, construites dans un endroit très-humide, sont extrêmement malsaines. Les malheureux qui y entrent, n'en sortent guères, même après un court séjour, sans en rapporter des douleurs rhumatismales, et même des fièvres difficiles à guérir. Ces prisons destinées d'abord uniquement à s'assurer des personnes accusées, mais non condamnées, sont véritablement un lieu de tourment. Ils n'y sont que trop augmentés par la barbarie, et l'avide rapacité des êtres chargés de la garde et du soin des prisonniers.

Outre la paroisse, qui n'offre rien à observer, il y a à Mahon trois monastères. Le premier de carmes fut fondé en 1690 ; le second, de religieux de l'ordre de saint François, date de l'année 1459 ; les capucines occupent le troisième, et se sont établies à Mahon en 1623. J'ai visité les deux premiers couvens, et je n'y ai rien trouvé qui puisse engager à en faire la description. Le troisième est une retraite impénétrable aux hommes.

L'humanité trouve quelques secours dans un hôpital fondé, il y a environ quarante ans. Il peut recevoir cinquante à soixante malades. Cet hôpital est destiné uniquement aux Minorquins. Ils sont soignés par des hommes, sous la direction d'un médecin et d'un chirurgien payés par la ville. L'apothicairerie est petite et assez mal fournie. Mais le plus grand mal est, sans contredit, l'extrême ignorance du pharmacien. Pour tout ce qui tient aux sciences et aux arts, dont l'objet est le soulagement des êtres souffrans, on est ici d'une négligence inconcevable. Le premier venu s'érige impunément en docteur. S'il a l'adresse dans son début de guérir un malade, en l'abandonnant entièrement à la nature et à son tempérament, sa réputation est faite. Il peut dès-lors se jouer de la vie de ses concitoyens, tout en les mettant à contribution. Les pharmaciens, chargés de préparer les remèdes ordonnés par ces faux Esculapes, ne sont pas moins dangereux, joignant quelquefois la mauvaise foi à l'ignorance (1).

(1) Je n'oublierai pas ce qui m'arriva à moi-même. Je relevois d'une maladie grave; il ne me restoit plus qu'une petite fièvre pour laquelle on m'ordonna le quin-

Mahon manque d'établissement pour l'instruction publique. La jeunesse des deux sexes est abandonnée à elle-même. Je ne regarde assurément pas comme des lieux d'éducation, quelques mauvaises écoles où des magisters et des moines, de la plus crasse ignorance, donnent, tant bien que mal, à des enfans des leçons de grammaire, et prétendent leur expliquer des auteurs classiques qu'ils n'entendent souvent pas eux-mêmes. Une bonne partie du temps de la classe est employée à réciter, à grands cris, le rosaire et quelques autres prières. Voilà ce que l'on appelle ici former l'esprit et le cœur de la jeunesse. Quelle pitié ! Donnerois-je aussi le nom d'écoles à quelques mauvaises chambres basses, où de vieilles dévotes, environnées de jeunes filles, leur enseigne à lire, à

---

quina. Un ami me fit présent d'un petit paquet de cette drogue, d'une excellente qualité. Je l'envoyai chez un apothicaire pour la réduire en poudre, et la diviser en parties égales. Mon pharmacien jaloux d'accréditer sa boutique, s'appropria mon quinquina, qu'il remplaça par un autre très-mauvais, qui ne me fut d'aucune utilité. Sans la générosité du même ami, qui renouvela son bienfait, j'aurois peut-être été long-temps sans parvenir à couper la fièvre qui me tourmentoit.

coudre ou à tricoter ; c'est à quoi se borne toute leur science. La plus grande partie du temps se passe toujours en prières, et les oraisons accompagnent jusqu'aux moindres actions de ces innocentes créatures. Un étranger ne peut concevoir ce manque absolu de moyens pour l'instruction de la jeunesse, dans une ville qui a appartenu successivement, et pendant une si longue suite d'années, aux deux nations les plus éclairées de l'Europe. Ce que les Mahonois ont retenu des Anglois, se réduit à donner à leurs habitations un extérieur plus agréable, et à changer la forme simple, mais caractéristique, de leur costume. Par malheur ils n'ont que trop bien copié une partie des vices et des ridicules de la nation qu'ils ont prise pour modèle. A l'époque de la reprise de Toulon par les républicains, une partie des habitans de cette ville infortunée fut obligée de chercher son salut dans la fuite ; plusieurs familles se réfugièrent à Mahon. L'arrivée de ces nouveaux hôtes offroit une ressource aux insulaires. Ils auroient pu profiter de leurs lumières et de leurs talens en différens genres, en leur offrant, dans leur malheur, un moyen honorable d'existence. Je dois rendre ici le témoignage que les Mahonois n'ont point à se reprocher

d'avoir négligé de mettre à profit, pour l'instruction de leurs enfans, des ressources aussi précieuses qu'inattendues. La voix de l'autorité s'y opposa. Il n'y eut que quelques particuliers riches qui choisirent parmi ces émigrés des instituteurs à qui ils confièrent l'éducation de leurs enfans.

Les rues de Mahon sont en général étroites et mal percées ; la plupart montueuses et pavées de cailloux, ce qui les rend très-fatigantes, surtout lorsqu'il pleut.

Il n'y a point de promenades publiques. Ce seroit abuser de l'expression que d'en donner le nom à une petite allée d'arbres plantés au pied de la ville, sur le rivage du port. Cette allée se nomme *alameda*. Les arbres n'ont pu prendre que peu d'accroissement ; l'air salin et les vents du nord les détruisent insensiblement. Ils sont, d'ailleurs, abandonnés sans le moindre soin. Il y a dans cette promenade une citerne assez abondante, où les habitans du voisinage vont se pourvoir d'eau : on y trouve aussi un abreuvoir pour les chevaux. L'*alameda* est peu fréquentée ; on préfère d'aller prendre l'air dans la campagne, ou sur le rivage du port.

La ville de Mahon étoit autrefois environnée

d'une enceinte de murailles. On voit encore quelques foibles vestiges d'une de ses portes, enclavée aujourd'hui dans la ville, et servant comme d'entrée à une rue nouvelle, dite la *Ravalle vieille*, pour la distinguer de la *neuve*, qui est un faubourg situé sur le chemin de Mahon, au fort Saint-Charles. Ces restes de murs datent de l'époque où Minorque étoit sous la domination des Maures. D'après leur construction, et la forme de la porte, on ne peut leur donner une origine plus reculée.

La place d'armes est assez grande, et forme un carré. Elle est environnée de trois côtés de maisons inégales, et toutes d'un aspect désagréable. Le quatrième côté est occupé par un corps de casernes assez bien bâti, ayant deux étages. Au-devant règne une longue cour, servant aux revues d'armes, d'équipages, et aux appels des troupes. Cette cour est précédée d'une allée d'arbres peu élevés et mal venus, comme en général tous ceux que l'on voit dans l'île. Ces casernes sont distribuées en petites chambres, pouvant contenir chacune une vingtaine d'hommes. Sur les derrières sont placées les cuisines, séparées du corps de logis par une cour. Douze cents hommes peuvent loger dans ces casernes. Il est à regretter qu'on n'y ait point

ajouté un pavillon pour les officiers. Le terrein de la place est inégal; inconvénient qu'il seroit très-facile de réparer, ce qui donneroit plus de régularité et d'aplomb aux troupes dans leurs exercices.

Le détachement de cavalerie que l'on entretient à Mahon a son quartier et ses écuries dans un vieux bâtiment au cœur de la ville. Ce logement a quelque chose de hideux.

L'artillerie est distribué dans différens corps de garde tenant aux batteries du port.

Le port de Mahon est assurément un des plus beaux et des plus sûrs de la Méditerranée. C'est avec raison que le fameux André Doria lui appliquoit ces deux vers, quoique trivials.

« Junio, julio, agosto, y puerto Mahon
« Los mejores puertos del Mediteranneo son. »

Ce port peut contenir l'armée la plus nombreuse (1). Il renferme quatre petites îles placées plus près de la côte à droite en entrant. La première s'appelle l'île du roi. Suivant une tradition

---

(1) La cour d'Espagne entretient à Mahon un pilote cottier, pour introduire les bâtimens qui se trouvent à l'embouchure, et qui avertissent par un coup de canon.

du pays, ce nom lui fut donné, parce que le roi dom Alphonse III y débarqua lorsqu'il vint faire la conquête de Minorque en 1287. Elle peut avoir environ 12 acres de superficie. En 1711, le chevalier Yenmings, commandant en chef les forces navales angloises dans la Méditerranée, construisit sur cette île un hôpital pour la marine. En 1773, on commença celui qui existe aujourd'hui; il fut achevé en 1776, et coûta quatre cent mille réaux. Il est destiné aux troupes de terre et de mer. Cet édifice, dans une situation très-favorable, est vaste, bien aéré; il se compose de trois bâtimens environnant une assez belle cour. Les deux ailes latérales de l'hôpital sont terminées par deux petits pavillons divisés en diverses chambres, et ayant un petit jardin. L'un de ces pavillons est le logement de l'administrateur de l'hôpital, qui y a ses bureaux. Dans l'autre est la pharmacie et le logement des officiers de santé. Vis-à-vis de l'hôpital sont deux petits magasins pour la lingerie, les matelas, couvertes, etc. Derrière, un autre magasin, partagé en deux salles longues, sert pour le dépôt des bois de lit et autres meubles et ustensiles (1). Cet endroit est

(1) Lors de l'arrivée de l'escadre espagnole, comman-

un peu humide. Trois puits creusés dans la cour fournissent l'eau nécessaire. Les malades sont distribués dans trente-six petites salles, contenant chacune treize ou quatorze lits; mais on peut aisément y en placer le double. Chaque malade occupe un lit, et tous sont distribués suivant la nature de leurs infirmités. Autour règne une galerie couverte, soutenue par des colonnes. Au centre de la façade s'élève une horloge. La pharmacie, quoique petite, est suffisante. Les cuisines me parurent, ainsi que les pièces qui en dépendent, beaucoup trop rétrécies relativement à la grandeur de l'hôpital. Elles manquent en outre de bien des commodités. Il n'y a pas de boulangerie. Je goûtai la soupe, le pain, le vin, etc., et je les trouvai beaucoup meilleurs que je ne l'espérois. Cet hôpital, au moment où je le visitai, étoit dépouillé à-peu-près de tout. Les Anglois, en évacuant Minorque, n'y avoient laissé que les portraits du commodore Harrison et du contre-amiral Peter, placés dans une des salles de l'hôpital. Les Espagnols ne jugèrent pas à propos de conserver ces deux

dée par M. de Langara, venant de Toulon, après son évacuation par les Anglois, ce général plaça dans ce magasin près de 300 malades.

morceaux de peinture. L'intendant des îles Baléares, en arrivant à Mahon, s'occupa de remonter cet hôpital. Il se trouvoit sans fonds ; il proposa l'entretien de l'hôpital et la fourniture des vivres pour la troupe à un particulier qui, avant la dernière invasion de l'île par les Anglois, et successivement sous ceux-ci, avoit déjà eu cette entreprise. On m'assura que l'intendant ayant proposé un marché, le fournisseur s'y refusa, offrant de pourvoir à tout de sa propre bourse, sans nul intérêt, pendant trois mois consécutifs. La proposition fut acceptée. Cette générosité me parut une adroite spéculation. C'eût été en effet un exemple rare d'une vertu singulière dans un homme qui, parvenu à la fortune avec une rapidité vraiment surprenante, se croiroit tenu à une espèce de restitution. L'espérance d'un dédommagement, quel qu'il pût être, me parut bien plutôt le motif du zèle de l'entrepreneur. Il en résultoit toujours la preuve que les Espagnols étoient arrivés sans fonds, et avoient trouvé les caisses vides.

Presque vis-à-vis, l'île de l'Hôpital, et sur le côté du port ou est située la ville, on voit une cavité à laquelle on donne le nom de caverne aux huîtres, à cause de la quantité de ces coquillages qui s'y rencontre. Elle est taillée

dans le roc, exposée au N. E. à l'abri du soleil. La fraîcheur du lieu pendant l'été, engage à y faire des promenades et des parties. On y jouit du plaisir de la pêche des huîtres, elle est faite ordinairement par des matelots espagnols. Il faut être deux; l'un se déshabille, attache un marteau à sa main droite, fait le signe de la croix, se recommande à son patron, et se jette à la mer. Il plonge quelquefois jusqu'à dix ou douze brasses pour trouver les huîtres; à l'aide de son marteau, il en détache du rocher, autant qu'il peut en rapporter sur son bras gauche, frappant alors du pied, il remonte sur l'eau. Son compagnon prend sa place et fait la même manœuvre. On se sert aussi d'un autre moyen pour pêcher les huîtres; dans les endroits les moins profonds le pêcheur est armé d'une longue perche au bout de laquelle est fixée une espèce de pince, dont la partie inférieure est fixe, et la supérieure mobile est mise en action par une corde attachée à son extrémité. Le pêcheur tire cette corde pour serrer l'huître sur laquelle il a appuyé la partie inférieure de la pince. Cette manière est plus commode que la première, et rapporte plus. Les huîtres que l'on pêche, sont de deux qualités, rouges, et blanches, les premières sont mauvaises, les secondes excellentes. On pêche aussi dans le même endroit,

une espèce de coquillages, appelés dâtes, je suppose du mot grec *dactylos*, doigt, à cause de sa forme. On les détache à coups de marteau des roches qui paroissent presqu'à fleur d'eau.

Sur le second ilot, est bâtie la quarantaine, édifice peu considérable, il est divisé en deux étages. Le premier est composé de magasins fermés de grilles en bois pour éventer les marchandises qu'on y dépose. Le second est partagé en diverses chambres pour le logement des passagers. Une mauvaise cabane sert pour celui des gardiens. Cette quarantaine ne peut recevoir que peu de marchandises et un petit nombre de personnes. On n'y admet que ceux qui ont patente nette. Les bâtimens en quarantaine vont mouiller près de l'ilot.

Le lazaret occupe la troisième île qui tient à la terre de Minorque par une petite langue de sable, presque toujours couvertes de flots. on n'y admet que les passagers et les marchandises arrivant de pays suspectés d'être attaqués de la peste, ou de maladies contagieuses. Cet établissement fut commencé, il y a environ vingt ans, sur un plan vaste, et qui annonçoit des vues de tirer tout le parti possible des avantages qu'offroit le port de Mahon. En 1804 il n'y avoit encore que la quatrième partie de bâtie,

et cependant on pouvoit déja déposer dans les magasins qui existoient, une quantité considérable de marchandises ; et un grand nombre de passagers y auroit trouvé, en même temps, toutes les commodités possibles dans des logemens très-bien entendus. Le manque de fonds, en interrompant les travaux à diverses reprises, a empêché d'achever ce lazaret, qui, entièrement terminé, d'après le plan adopté, sera sans contredit un des plus beaux de la Méditerranée (1). Il n'est pas douteux que cet établissement contribuera essentiellement à tirer l'île de Minorque de l'état de langueur où elle est plongée. Ses relations commerciales ne peuvent être bien étendues n'ayant point de produits à donner en échange des articles qu'elle tire de l'étranger. La nature semble avoir voulu dédommager les Minorquins du manque de richesses locales, par des ports ou l'abord de toutes les nations commerçantes dans la Méditérannée, doit nécessairement devenir, pour eux, une source d'aisance.

---

(1) Les Anglois ayant réuni, à Minorque, les troupes destinées pour leur dernière expédition d'Egypte, logèrent dans ce lazaret imparfait, à-peu-près trois mille hommes. Ils n'ont ajouté qu'une prison à la partie déjà bâtie par les Espagnols.

L'Espagne, dans toutes ses possessions maritimes, n'a pas un seul lazaret. Ses bâtimens venant des échelles du levant, ou de l'Amérique, lorsque la fièvre jaune ou la peste y exerce ses ravages, sont obligés d'aller faire leur quarantaine à Marseille, Livourne ou Malte. Le lazaret de Mahon épargnera au commerce et à la navigation espagnols des frais considérables : au moins sera-t-il plus naturel que ces fonds restent dans un port de la même domination. L'établissement de ce Lazaret, sembleroit devoir être accompagné, en même temps, de la franchise du port. Ce seroit le moyen le plus sûr dans les circonstances critiques, de prévenir les dangers auxquels on continuera d'être exposé, par l'introduction clandestine des marchandises, pour s'affranchir des droits (1). Cette liberté attireroit en même temps à Mahon les navigateurs étrangers qui se trouveroient dans ces parages. Insensiblement il pourroit s'établir un commerce de réexportation dont ce port seroit l'entrepôt. En bonne politique, l'aisance et le bonheur des peuples sont la vraie

(1) On frémit en se rappelant que c'est par des marchandises entrées en contrebande, que la fièvre jaune a été introduite à Malaga et à Alicante.

richesse des gouvernemens je ne crois pas que celui d'Espagne eût à regretter le sacrifice qu'il feroit des droits qu'il prélève sur le commerce d'une île dont les relations et les ressources sont si bornées. Les Minorquins soupirent après ce bienfait. Leurs vœux sont contrariés par la rivalité des ports d'Espagne qui les avoisinent, et particulièrement par celle des Majorquins. Ces voisins ne consultant que leur intérêt individuel, oubliant le bien général des navigateurs de toutes nations qui est le but principal de l'érection du lazaret de Mahon, ne voient dans cet établissement qu'une cause prochaine de la décadence de leur commerce. Mahon devenu port franc offriroit en effet aux navigateurs des avantages qui pourroient les détourner des places où ils portent directement leurs marchandises. Ces places ne les recevroient plus que de seconde main. La crainte fit naître le désir de voir combler l'entrée du port de Mahon. On s'appuyoit de la raison spécieuse que cette mesure pouvoit seule assurer la possession paisible d'une île que convoitent toujours les puissances du nord, jalouses d'étendre leur domination dans la Méditerranée. On faisoit valoir la facilité avec laquelle Minorque étoit devenue successivement la proie des Anglois, et des François, et

surtout des premiers pour lesquels on taxa particulièrement les Mahonois d'un attachement tenant du fanatisme. Croiroit-on que des inculpations si fatales au bien général de l'île de Minorque, étoient accréditées même par une partie de ses habitans ? Croiroit-on que les citoyens de Ciutadella ont eu la sottise de s'opposer aux sollicitations des Mahonois pour une faveur dont ils eussent partagé les avantages ? Croiroit-on que des démarches aussi peu patriotiques qu'absurdes, étoient motivées par une jalousie digne de pitié ? L'antique Ciutadella, nulle par sa position, s'alarmoit de la prospérité future d'une rivale devenue par le fait, la capitale de l'île, prérogative qu'elle réclamoit. De vaines et ridicules déclamations pouvoient-elles empêcher le résultat des dispositions de la nature ? Sa situation, l'excellence de son port, ne devoient-elles pas appeler à Mahon les négocians, les marins et les étrangers ? Cette ville ne devenoit-elle pas, par une conséquence inévitable, la résidence des chefs du gouvernement, et le siége des différens tribunaux ? Cette rivalité m'a paru long-temps une chimère, un conte fait à plaisir ; je n'y eusse, je l'avoue, jamais cru, si je n'avois eu des occasions répétées de m'en convaincre sur les lieux par moi-même. L'évidence finit

toujours par dessiller les yeux des aveugles les plus obstinés. Les magistrats de Citadella se sont enfin réunis à ceux de Mahon et des autres municipalités. Ils ont en commun renouvelé en 1804, leurs sollicitations pour accélérer la confection du lazaret de Mahon. L'arrivée dans ce port de divers bâtimens de S. M., attaqués de la fièvre jaune, et obligés de faire quarantaine, leur fournit une occasion favorable dont ils ont sagement profité.

Les ravages de la contagion qui a affligé l'Espagne, ont déterminé le gouvernement à destiner enfin les fonds nécessaires pour la confection de ce lazaret, d'une utilité, d'une indispensabilité si prouvées. On peut déjà utiliser cet établissement ; mais on ne devroit pas différer plus long-temps d'y attacher des officiers de santé (1).

Vis-à-vis de l'île du Lazaret, sur la rive gauche

(1) Faute de secours, j'ai vu mourir dans ce lazaret, à une époque où l'on avoit à craindre la communication de la fièvre jaune, deux personnes, dont l'une étoit un officier général. Ces morts répandirent l'alarme dans la ville, et ce ne fut qu'avec peine qu'on calma les inquiétudes, et qu'on détruisit le soupçon que ces morts étoient causées par la fièvre jaune. On avoit négligé d'envoyer des médecins.

du port, est bâti le bourg Saint-Charles, ou la Ravalle neuve : il est entièrement habité par des marins qui s'adonnent à la pêche sur les côtes de l'île. On n'y voit de remarquable que des casernes bâties en pierres de taille, composées de trois corps-de-logis, formant avec la maison commune une place carrée, où l'on peut exercer un bataillon. Ces casernes sont mieux entendues, et d'une meilleure construction que celles de la ville. Les officiers sont logés dans deux pavillons. Ces casernes peuvent contenir jusqu'à 3000 hommes d'infanterie. Les Anglois firent bâtir derrière la maison commune, au-dessus du rivage du port, un quartier d'un seul étage, d'environ deux cents pieds de longueur ; on y peut loger près de 100 hommes.

La Ravalle se trouve située à moitié chemin de Mahon, au château Saint-Charles. Il ne reste aujourd'hui que l'emplacement de cette forteresse, si fameuse autrefois sous le nom de Saint-Philippe. Lorsque je visitai ce château, dans le mois de messidor an 10, je ne vis plus que les décombres des anciennes fortifications qui couvroient les casemates, et les mines creusées sous toute l'étendue de l'emplacement du fort. En 1805, on a achevé de faire sauter tous ces souterrains. J'en avois parcouru plusieurs, et ils me don-

nèrent une idée de la force et de l'étendue des ouvrages qui composoient le fort Saint-Philippe. Toutes ces mines communiquoient entre elles; plusieurs issues ménagées du côté de la mer, facilitoient l'introduction des renforts de troupes et des secours en munitions. Les Anglois, lors de leur dernière invasion de l'île de Minorque, élevèrent quelques ouvrages du côté de la mer : mais ce n'étoit qu'une ligne fortifiée propre, au plus, à défendre ou à retarder l'entrée dans le port, et incapable de soutenir un siége. Je ne vis que 24 pièces de canon de 24; montées sur leurs affûts. Elles formoient, du côté de la mer, deux batteries dont le feu se croisoit avec celui d'une tour, bâtie sur la rive droite du port, appelée Phillipet, ayant au haut un canon tournant, de gros calibre, et au bas une batterie, à fleur d'eau, de 4 à 5 pièces. Je rencontrai éparses, çà et là, entre quelques tas de boulets et de bombes de différens calibres, plusieurs pièces d'artillerie en fer, hors de service. Je trouvai les différens magasins entièrement dépouillés, et même fort endommagés. Les Anglois aussitôt qu'ils reçurent l'ordre de remettre l'île de Minorque aux Espagnols, avoient tout vendu, jusqu'à une petite provision de bois à brûler et de charbon, dont les habitans de la Ravalle firent l'acquisition à un très-bas prix. L'em-

placement de l'ancien fort de Saint-Philippe avoit au moins une lieue de circonférence. Le plan de la cour d'Espagne paroît être de ne laisser que de simples batteries pour défendre l'entrée du port. Elles sont composées de 23 pièces de 18, et 24 dont le feu se croise avec celui de la tour et de la batterie de Phillipet, placées sur la rive opposée. De tous les édifices que renfermoit le fort Saint-Philippe, il n'existe plus que quelques petits magasins en mauvais état, et servant de corps-de-garde à la garnison. On trouve aussi un très-beau quartier, inhabité, près la cale Saint-Étienne, par laquelle s'introduisoient les secours de mer.

Des batteries de Saint-Charles, commence un très-beau chemin roulant, qui traverse l'île dans toute sa longueur, et se termine à la ville de Ciutadella. Ce chemin, le seul qui existe dans Minorque, est un ouvrage du brigadier Kane: la mémoire de ce gouverneur Anglois, est consacrée par une inscription, gravée sur le piédestal d'une obélisque, que l'on voit sur le même chemin, au sortir de Mahon.

Lorsque les Anglois se présentèrent en 1798, pour s'emparer de Minorque, ils comptoient bien sur le peu de résistance des Espagnols; en effet, ils effectuèrent leur débarquement dans

l'endroit de la côte le plus incommode, et d'où ils ne purent s'interner dans l'île, qu'en passant par une gorge étroite, dont le chemin étoit très-difficile, surtout pour le transport de l'artillerie; deux cents hommes eussent suffi pour les écraser du sommet des hauteurs qui bordent ce passage. J'ai été moi-même sur les lieux : c'est là où j'ai appris que les Anglois, à peine au nombre de 3000, entrèrent sans la moindre opposition de la part d'une garnison de près de 6000 Espagnols; pas un coup de fusil ne fut tiré; le gouverneur fit de suite sa capitulation.

D'après la facilité avec laquelle Minorque tomba au pouvoir des Anglois, quelques personnes accoutumées à mal voir en politique, et toujours portées à attribuer, sans réflexion, tous les évènemens quelconques à des vices particuliers du gouvernement, parurent douter si la perte de Minorque étoit moins l'œuvre de la lâcheté du gouverneur et des chefs de la garnison, que la suite des combinaisons du ministère.

Ce qui n'est point douteux, c'est que la reprise de Minorque, n'étant à cette époque, qu'un coup de main; les Anglois eux-mêmes l'avouèrent, et ne dissimulèrent pas qu'ils furent forts inquiets sur la destination d'un corps de troupes que l'on avoit réuni dans l'île de Majorque. Le projet de

l'Espagne sembloit être effectivement de tenter alors de rentrer en possession d'une île si importante.

A l'époque de la restitution de Minorque aux Espagnols, statuée par le traité d'Amiens, M. de Vivès, capitaine-général des îles Baléares fut chargé de prendre possession de cette île; ce général pressé de remplir sa mission, crut devoir sacrifier aux intérêts de son souverain, toutes les considérations de decorum. Il se hâta de s'embarquer sur un bâtiment marchand, nolisé précipitamment, et prit avec lui environ 400 hommes de la garnison de Majorque, jetés dans quelques mauvais bateaux. Il eût peut-être été plus convenable que ce général ne se présentât qu'avec une division de la marine militaire, aux yeux Anglois, et surtout des insulaires.

On avoit aussi négligé, aussitôt la conclusion du traité de paix, d'envoyer sur les lieux des commissaires chargés de veiller à l'exacte observation de tout ce qui appartenoit à la place, et aux différens postes de l'île. De là, le dépouillement de l'arsenal, et de tous les magasins. L'amiral Anglois qui devoit remettre l'île, avoit même déjà embarqué toute l'artillerie. Ce ne fut pas sans difficulté que le général Espagnol en obtint

la restitution. Elle fut négociée, avant son départ de Majorque, par un officier possédant la langue angloise, qui fut envoyé de Palma pour arrêter en même temps le jour où l'on remettroit l'île. (1)

(1) On ne me saura pas mauvais gré de placer ici quelques détails sur la manière dont les Espagnols rentrèrent en possession de l'île de Minorque, et sur les premières opérations de l'administration civile. Suivant le traité d'Amiens, Minorque devoit être rendue un mois après la ratification. L'époque se trouvoit ainsi, au 25 mai 1802, et la reddition ne s'effectua que le 17 juin. Quelques jours avant l'époque fixée par le traité, le capitaine-général des îles Baléares expédia un de ses officiers pour prévenir le général Anglois qu'il se disposoit à venir prendre possession de l'île de Minorque; celui-ci répondit qu'il n'étoit pas prêt, et qu'il n'avoit pas encore reçu d'ordre à cet égard. L'officier fut réexpédié avec commission d'insister sur l'évacuation de l'île; dans cet intervalle, il circuloit des bruits que les Anglois avoient déjà embarqué toute l'artillerie, et jusqu'aux moindres munitions de guerre. L'officier espagnol ne fut pas plus heureux dans son second voyage, et n'en rapporta pas une réponse plus satisfaisante : il repartit de nouveau pour Minorque, et quelques jours après il revint sur un brick expédié par l'amiral anglois. Ce général annonçoit qu'il ne pouvoit encore remettre Mahon, mais qu'en attendant, M. le général espagnol étoit libre de se rendre

L'arsenal de Mahon est bâti sur la quatrième des petites îles renfermées dans le port. Elle est presque circulaire, située au fond du port,

---

à Ciutadella. Le brick repartit avec l'officier espagnol, qui avoit ordre précis de ne revenir, cette fois, que lorsqu'il auroit vu les Anglois prêts à évacuer l'île. Son retour fut prompt : le général espagnol s'embarqua aussitôt sur un schebeck marchand, qui faisoit le service de la correspondance de Majorque à Barcelone. On mit de suite à la voile : le convoi étoit composé de six petits bâtimens ou bateaux, portant environ 400 hommes d'infanterie et quelques provisions de bouche; il n'y avoit pas même une chaloupe de guerre d'escorte. On avoit des nouvelles que les Algériens armoient contre l'Espagne : un de leurs corsaires, un peu fort, se fut, sans peine, rendu maître de tout le convoi. Cette manière mesquine de se présenter, frappa les Minorquins, qui avoient encore sous les yeux, l'escadre angloise destinée à rembarquer les troupes. Elle étoit composée de deux vaisseaux de ligne, et de sept à huit frégates, de plusieurs bricks et de nombre de gros bâtimens de transport. Le 25 prairial an 10, jour de l'arrivée à Ciutadella, 250 grenadiers espagnols furent débarqués à 4 heures de l'après-midi; à 5, le général prit terre. Le brigadier-général, Mongrif, qui commandoit à Ciutadella, vint le recevoir à la tête de son état-major et des principaux habitans. En entrant dans la ville, le général espagnol fut salué de 18 coups de canon, tirés par deux pièces de campagne d'un bataillon de grenadiers anglois : cette troupe se forma en

en face de la ville, tenant par un pont de bois à la côte de l'île de Minorque. Cette petite île est environnée d'une enceinte de murailles,

---

laie, en face des Espagnols. M. de Montgrif, en présentant les clefs de la ville au général espagnol, lui dit, en mauvais françois : « qu'il espéroit que ce seroit la dernière fois, parce que l'Espagne seroit, sans doute, toujours amie de l'Angleterre. » Tel fut son compliment ; le capitaine-général y répondit par une inclination de tête. Le pavillon de S. M. C. fut aussitôt arboré, la troupe angloise se mit en marche pour Mahon, et les Espagnols occupèrent aussitôt les différens postes de Ciutadella. Le lendemain, le capitaine-général se rendit à Mahon ; et le 27 la place lui fut remise. Le major-général, Blasphen, fit un discours, dans lequel il recommanda les habitans au général espagnol, et nommément plusieurs, qui avoient servi très-fidèlement les Anglois. M. de Vivès répondit en assurant M. Blasphen qu'il auroit le plus grand égard à sa recommandation. Le 29, M. de Vivès reçut, dans l'église paroissiale, le serment de fidélité des différens corps.

A mon arrivée à Mahon, je sus que l'amiral anglois avoit effectivement embarqué toute l'artillerie et les munitions de guerre de la place. Ce ne fut qu'après des réclamations réitérées que M. de Vivès parvint à les faire restituer. Quelques personnes croyoient que le débarquement de ces effets, pour lequel l'amiral anglois attendoit peut-être de nouveaux ordres de sa cour, étoit l'unique motif de ses délations. Le fait est que ce général

avec quelques tours carrées de distance en distance. Cet arsenal renferme divers magasins pour les câbles, cordages, agrès, voiles,

---

étoit dans la confiance qu'il recevroit incessamment contre-ordre pour la remise de l'île de Minorque. Des officiers anglois restés à Mahon après le départ de l'escadre, ont dit publiquement, que si le général espagnol eût différé de quinze jours, l'île n'eût point été rendue. On ne peut que louer l'activité de M. de Vivès, qui passa, pour les intérêts de S. M., sur toutes les considérations de décorum, en partant de Palma. S'il eût attendu d'avoir à sa disposition quelques bâtimens de guerre, l'Espagne risquoit de ne point rentrer en possession de Minorque. Les événemens ont suffisamment prouvé que le ministère anglois, peu satisfait du traité d'Amiens, ne l'avoient signé que forcément, au moment où les succès des armées françoises venoient de leur enlever le secours de ses alliés. Le cabinet britannique comptoit ne tenir aucune des conditions du traité, et n'attendoit qu'une occasion favorable pour le rompre. Les Anglois, en se retirant, avoient même publié qu'ils seroient de retour à Mahon avant un an. L'activité des François dans leurs préparatifs contre l'Angleterre, en appelant toute l'attention des Anglois du côté du danger le plus imminent, a contribué essentiellement à les détourner d'une nouvelle invasion de l'île. Les triomphes de nos armées, l'activité de nos alliés, les échecs, les pertes essuyées par les Anglois, l'embarras de leur position actuelle et les précautions prises,

mâts, etc., en un mot, pour tout ce qui est nécessaire à l'armement des vaisseaux. Le commandant de la marine et les officiers de l'ad-

---

par l'Espagne, mettent présentement Minorque à l'abri de tout danger.

Si la manière dont les Espagnols se présentèrent, en rentrant en possession de Minorque, étoit peu faite pour inspirer aux insulaires, une haute idée de la puissance qui venoit de nouveau leur dicter des lois, Les premières opérations de l'administration civile étoient bien loin de gagner leur affection et leur confiance. Au moment où le gouvernement françois veilloit à ce que le traité d'Amiens fût complètement exécuté par les Anglois, un agent de S M. C. se permit de violer l'article qui étoit spécialement relatif aux Minorquins. L'esprit des insulaires étoit encore en suspens, partagé entre la crainte et l'espérance. Ce premier sentiment ne tarda pas à être déterminé par une proclamation que fit publier l'intendant des îles Baléares. Cet acte impolitique portoit défense formelle de vendre ou d'expédier, hors de l'île, toutes marchandises angloises, sans exception; ordonnoit de remettre dans un court délai les articles qui se vendent pour le compte du roi : tels que le tabac en poudre, la poudre à tirer, etc., au bureau où s'en faisoit la vente, en en payant la valeur aux propriétaires. Les peines contre les contrevenans, étoient énoncées d'une manière effrayante. Ce règlement arbitraire porta la méfiance et l'épouvante dans tous les cœurs. Les Mahonois se voyoient avec douleur lésés dans

ministration y ont des logemens. Les vaisseaux peuvent aisément être mis en carène, et abattent sur un petit môle où sont dressés les ca-

---

la jouissance et la disposition libre de leurs propriétés, accordées formellement pendant trois années, par le 13e. article du traité. Tous les négocians étrangers s'empressèrent de sortir d'une île, où la liberté, dans leurs spéculations, les avoit attirés, et où cette liberté seule pouvoit les retenir. Cette perte étoit un coup mortel pour un pays dont le commerce maritime est l'unique richesse. Les murmures et les plaintes s'élevèrent de toutes parts. Je m'étois empressé de demander au capitaine-général de me faire délivrer une expédition de cette proclamation. Le surlendemain elle fut révoquée en partie, par une autre qui n'étoit, dans le fait, qu'un palliatif non moins contraire au traité. J'appelai l'attention du capitaine-général sur une conduite aussi impolitique. L'intendant avoit fait publier à son insçu, la première proclamation, et ce général s'étoit laissé abuser sur l'esprit de la seconde, qui ne permettoit la libre disposition des propriétés que jusqu'aux ordres de la cour. Elle ne pouvoit tranquilliser les négocians sur leurs intérêts. L'article concernant les marchandises qui, dans les autres provinces d'Espagne, se vendent pour compte du roi, étoit strictement maintenu dans tout son entier. Que devenoit la liberté du commerce, et à quelle perte ne devoient pas s'attendre le négociant et le propriétaire obligés de souscrire à des prix fixés arbitrairement, et toujours à leur désavantage? Le traité d'Amiens n'en étoit pas moins

bestans nécessaires. Ceux du premier rang peuvent s'approcher à toucher de la machine à mâter, placée à la pointe du môle. Plusieurs

---

violé. Le capitaine-général sentit la justice et l'importance de mes représentations, et de celles que la municipalité et le commerce de Mahon s'étoient empressés de lui faire. Il avoit pu remarquer les regrets des insulaires, surtout de ceux qui composent la classe des marins et des commerçans, au moment où les Anglois se retirèrent. Les esprits étoient en suspens; et la politique prescrivoit des ménagemens, des douceurs propres à concilier au nouveau gouvernement la confiance et les cœurs des insulaires. M. de Vivès se conduisit d'après ce principe: il annula les proclamations de l'intendant de Majorque, en fit publier une qui remettoit les choses dans le premier état, et absolument en conformité au 13e. article du traité d'Amiens. Les insulaires rassurés firent éclater leur joie et leur reconnoissance. La ville fut illuminée, la municipalité donna des fêtes auxquelles je fus invité. Je ne négligeai rien dans les visites que me rendoient les magistrats et les principaux habitans, pour leur inspirer la confiance la plus entière dans le gouvernement espagnol, et la plus haute considération pour la nation françoise, avec laquelle seule l'île avoit des relations directes. J'en reçus les témoignages les plus francs de ces sentimens. Au moment de mon départ pour retourner à Majorque, résidence du commissariat des îles Baléares, je ne pus prendre, en personne, congé de la municipalité, dont

hangards bâtis sur pilotis servent à abriter les chaloupes canonnières ou autres petits bâtimens. A peu de distance de l'arsenal, et sur

---

les membres étoient alors absens j'y suppléai en leur adressant le 15 messidor la lettre suivante :

Messieurs,

« Je pars pénétré de la plus haute estime qu'inspirent « votre dévouement pour S. M. C. et votre zèle pour « le bien général. Vos concitoyens devront leur bonheur « à vos lumières et à votre empressement à seconder les « vues bienfaisantes d'un général aussi distingué par ses « vertus que par ses talens militaires et politiques. Plein « de la reconnoissance la plus vive des sentimens que « vous m'avez témoignés pour la nation dont je suis « membre, et que j'ai l'honneur de représenter dans « ces îles, je vous offre, messieurs, l'hommage des « vœux les plus ardens pour la prospérité des Minor« quins. J'emporte, en même temps, le désir le « plus vif des occasions de signaler mon zèle pour tout « ce qui regarde votre intéressante patrie, et de vous « convaincre de la considération et du respect avec les« quels j'ai l'honneur d'être, etc.

Je reçus la réponse suivante :

Muy senor nuestro,

« La carta que acabamos de recibir de V. M. con la « qual se despide de este ayuntamiento, contiene il mas « claro testimonio del aprecio que le ha merecido este « pueblo. En medio de la general satisfaccion que han « causado a estos islenos; la restitucion de la isla à S

la rive droite du port, est le chantier de construction. L'arsenal de Mahon est encore aujourd'hui dans le même état où l'ont laissé les

---

« M. y el singular afecio del ex[m]. sig[r]. cap[n]. general « en promover la publica felicidad han observado los « magistrados con particolar complacencia el interes y « zelo que V. M. ha manifestado por el bien y ventaja « de una posesion preciosa â S. M. y a la republica que « V. M. representa. Tan generosos y nobles sentimientos « son acreedores à la mas fina gratitud. V. M. elevara con « sigo senor comisario, el reconocimiento de estos na- « turales por su grande àficion con que les honrò, y los « mas vivos descos de bolber à poseer un sujeto tan ben « merito por su distinguido caracter, como recoman- « dable por sus amables prendas; el ayuntamiento tri- « buta â V. M. con la mayor satisfacion todo el obsequio « y veneracion de que se reconose deudor a su persona. « Autorizados à participar à V. M. les sentimientos de « todo el enerpo, nos felicitamos de este encargo a que « satisfacemos con el mayor gustò y complacencia.

« Dios gua à V. M. M. A.
Mahon 4 julio de 1802
B. L. M. de V. M.
Sus mas aff. S.

Signes, *Joseph* Alberti, *Juan* Segui y vidal, jurados de Mahon.

Dans cette réponse des magistrats de Mahon, on voit l'effet qu'avoient produit sur les esprits, les sages opérations du capitaine-général. Mais un mal auquel toute sa

Anglois, en remettant l'île aux Espagnols, c'est-à-dire dans le dépouillement le plus entier. Un vaisseau qui auroit essuyé une avarie, soit par un coup de vent, soit à la suite d'un combat, n'y trouveroit pas les moindres moyens de se réparer. Il faudroit attendre les secours de l'arsenal de Carthagène, le plus à portée. Celui de Mahon devroit être pourvu au moins de voiles, mâts de rechange, câbles, ancres, agrès, braie, goudron, etc., pour parer aux premiers besoins des vaisseaux. Il n'est pas douteux que l'on pourroit facilement tirer un bien plus grand parti des avantages que présente le port de Mahon, et par sa situation, son étendue et sa sûreté. Mahon étoit autrefois un département de marine militaire. Les Mahonois passent pour bons constructeurs : plusieurs des

---

bonne volonté n'a pu parer, c'est l'inactivité de la marine marchande, causée par le manque de nouvelles expéditions du gouvernement pour les capitaines. Cet oubli du ministère, ou plutôt cette négligence des agens chargés de ses ordres, a été nuisible, non-seulement aux intérêts des Minorquins, mais encore à ceux de la France. Ces insulaires ne furent point à temps de se rendre à la foire de Beaucaire, d'où les négocians tirent, en temps de paix, la plus grande partie de leurs marchandises.

meilleures frégates de l'armée navale d'Espagne sont sorties des chantiers de Mahon. Les travaux de l'arsenal occupoient une infinité d'excellens ouvriers, et alimentoient un grand nombre de familles plongées aujourd'hui dans la misère, et dont une partie forcée par le besoin, a porté ailleurs son industrie. Tout prouve qu'il est aussi urgent que facile de rendre à Mahon son ancienne activité. Cet arsenal a été consacré au logement d'une partie de la garnison de l'île. Seroit-ce se tromper que de croire que l'intérêt et le voisinage de Carthagène, font négliger Mahon, qui en offrant des avantages peut-être égaux, a particulièrement celui du climat le plus sain.

Le rivage du port de Mahon est bordé jusqu'à la cale-figuière d'un môle, ouvrage de la nature seule. Avec combien de facilité ne pourroit-on pas le perfectionner ? Tout le long de ce môle sont bâtis des magasins à deux étages, dans lesquels sont déposés les câbles, agrès, cordages, voiles, etc., des bâtimens du commerce.

Là aussi se trouvent le bureau de la santé et la douane, qui n'offrent aucune particularité.

Il n'y a pas bien des années que les plus gros vaisseaux de guerre pouvoient s'accoster du

môle, de manière à y placer l'échelle; insensiblement ses bords se comblent des terres entraînées par les pluies. On peut facilement remédier à cet inconvénient par des machines à curer.

On monte à la ville par deux chemins différens. Le plus court est d'une rapidité extrêmement fatigante; dans l'un et l'autre on ne peut se servir de voitures, et le transport des marchandises se fait à dos de mulets. On pourroit difficilement remédier à cet inconvénient. Les derrières des boucheries donnent sur la plus rapide de ces deux montées. Le sang et les ordures qu'on y laisse couler ajoutent encore, au désagrément de ce chemin, une infection insupportable qu'il seroit bien aisé d'éviter.

Sur le haut des collines qui bordent la rive droite du port, à peu de distance du cap la Mola, s'élève la tour des signaux. Elle découvre au large et indique le nombre et la qualité des bâtimens qui se montrent à la côte, par un certain nombre de boules placées en dehors, aux quatre angles de la tour, et par des pavillons convenus. Cette tour correspond avec le mont Toro, situé à-peu-près au centre de l'île. La nuit, les signaux se font avec des feux. Ces signaux sont fort imparfaits et faciles à être

découverts. Ils ne peuvent donner des renseignemens bien précis, et sont loin de l'activité et de l'utilité des télégraphes. Ceux-ci avoient été établis par les Anglois sur différens points de l'île. Les Espagnols, en rentrant en possession de Minorque, les trouvèrent encore dressés et en activité : mais, sous prétexte de n'en point connoître la manœuvre, ils démontèrent ces machines, dont les diverses pièces achèvent de se pourrir dans des magasins. Dans les circonstances présentes, où la célérité, la précision, et le secret des signaux étoient si essentiels, je proposai le rétablissement des télégraphes. On m'objecta moins la difficulté de trouver des personnes intelligentes et sûres pour le service de ses signaux si utiles, que la dépense, quoiqu'assurément bien peu considérable, qu'exigeroit le rétablissement et l'entretien de ces télégraphes.

Le cap la Mola est une terre très-haute qui ne tient à l'île que par une langue de sable qu'il seroit facile de couper, si on vouloit l'isoler. Au nord de ce cap il y a une petite baie. Il est entouré de tous côtés de précipices affreux et inaccessibles, à l'exception de la partie qui regarde le port Mahon. Le cap la Mola est fort élevé de ce côté. Les Anglois, maîtres de l'île

avoient eu le projet de profiter des avantages qu'offre le cap la Mola pour le fortifier ; mais la guerre avec l'Espagne ne leur en laissa pas le temps.

En lisant les Mémoires du cardinal de Retz (1), on est étonné de la brillante description qu'il donne du port de Mahon. « Port Mahon, dit « ce prélat, est le plus beau de la Méditerranée. « Son embouchure est fort étroite, et je ne « crois pas que deux galères à la fois y pussent « passer en voguant. Il s'élargit tout à coup, « et fait un grand bassin oblong, qui a une « demi-lieue de long. Une grande montagne « qui l'environne de tous côtés, fait un théâtre « qui, par la multitude et la hauteur des arbres, « dont elle est couverte, et par les ruisseaux « qu'elle jette avec une abondance prodigieuse ; « ouvre mille et mille scènes qui sont, sans « exagération, plus belles que celles de l'Opéra. « Cette montagne, ces arbres, ces rochers cou- « vrent le port de tous vents, et dans les plus « grandes tempêtes, il est toujours aussi calme « qu'un bassin de fontaine, et aussi uni qu'une « glace. Minorque donne encore plus de chair

(1) Édition d'Amsterdam, 1718, tom. I, page 301.

« et de toutes sortes de vituailles nécessaires à
« la navigation, que Majorque ne produit de
« grenades, de limons et d'oranges. Dans ce
« beau lieu la chasse étoit la plus belle du
« monde en toutes sortes de gibier, et la pêche
« en profusion ». Il est à regretter que le cardinal de Retz, continuant à donner carrière à son imagination, ne nous ait pas conservé le tableau des palais, des édifices, des arsenaux, des temples de la ville de Mahon. L'heureuse Minorque l'eût emporté sans doute de beaucoup sur ces îles fameuses, séjour enchanté des Circé et des Calypso. On ne peut que gémir de l'abus que tant d'écrivains ont fait de la crédulité du public. Sur le nombre immense de descriptions de voyages imprimés, et qu'on lit journellement, les deux tiers sont du cru du génie des auteurs qui nous ont peint effrontément les richesses, les mœurs, la religion, les coutumes et le gouvernement des peuples qu'ils n'ont jamais vus. On punit, et avec raison, un misérable brocanteur, qui se jouant de l'ignorance des acheteurs, vend du clinquant pour de l'or. Les mensonges des écrivains sont-ils moins dignes de repréhension?

Les villages de Biniatap et de Saint-Louis, dépendans du district de Mahon, n'offrent au-

cune particularité intéressante pour les voyageurs. Le jour de saint Louis il y a dans le village de ce nom une petite foire. Une grande partie des habitans de Mahon et des environs vont y faire des parties de plaisir.

CHAPITRE VIII.

District d'Alayor.

A HUIT ou neuf milles de Mahon à l'E. on rencontre Alayor chef-lieu du second district de l'île. Ce territoire est borné à l'O. S. O. par la mer, à l'E. par celui de Mahon; dans les autres parties, il confine avec les districts de Mercadal et Ferérias qui l'environnent. On lui donne huit milles de long sur sept de large. Sa population que l'on fait monter à plus de 4000 ames, est répartie dans la petite ville ou bourg d'Alayor, et dans environ 112 fermes ou habitations de campagne. Alayor est situé sur la gauche du grand chemin qui traverse l'île de Minorque dans toute sa longueur, à à-peu-près un mille de distance. Ce bourg le plus considérable après Mahon et Ciutadella, est assis sur une colline. Les maisons sont assez bien bâties; mais les rues étroites, tortueuses et très-mal pavées, fatiguent beaucoup les piétons. La paroisse d'Alayor est d'une architecture

gothique, et passe pour fort ancienne. Les puits sont peu communs dans Alayor, mais on n'y manque pas de citernes dont l'eau est très-saine et fort fraîche, avantage dont jouit particulièrement tout ce district. Je visitai la maison commune, qui ne m'offrit rien de remarquable. J'y vis les portraits des comtes de Cifuentes et de Lannion. Ce dernier, lieutenant-général des armées de France, mourut dans l'île de Minorque dont il avoit le gouvernement en 1762. Il fut enterré dans une chapelle de la paroisse de Mahon; une épitaphe en langue latine, gravée sur une table de marbre noir, est enchassée dans le mur au-dessus de la sépulture de ce général. Cette table fut posée d'ordre de Louis XV, en mémoire de ses services.

Le premier édifice que l'on remarque en entrant à Alayor, est une église bâtie en pierres de taille. Elle est d'une architecture fort simple en dehors; l'intérieur, comme dans les autres églises de l'île, est orné de peintures et de sculptures. Parmi les ornemens de ce dernier genre, on distingue les ouvrages d'un sculpteur, qui, sans autre maître que son goût naturel, sans autres modèles que les ouvrages imparfaits de ses compatriotes, a sculpté plusieurs autels qui ne sont pas sans mérite. On voit de lui des statues en

bois de grandeur naturelle, dont les proportions sont exactes, et les attitudes fort agréables. Il connoissoit assez les dimensions et la distribution des différens ordres d'architecture, et excelloit dans la manière d'en sculpter les chapitaux. Ses ornemens, ses fruits, ses feuillages sont d'un goût fin et délicat.

Il y a à Alayor une petite caserne assez bien bâtie, pouvant contenir de 200 à 225 hommes, c'est assurément une des meilleures garnisons de l'île.

Les infirmes, les malades sont accueillis dans un hôpital qui, quoique peu considérable, suffit pour la population d'Alayor. En général les habitans de Minorque, et surtout ceux de Mahon regardent comme un malheur, comme un déshonneur, même dans la plus grande indigence, de se réfugier dans un hôpital qui leur offre des secours, des soulagemens dont ils sont privés au sein de leurs familles. Il en coûte beaucoup moins à leur délicatesse, pour entrer dans une prison, et y être confondus, quoique coupables de fautes très-légères, avec des scélérats couverts de crimes. J'eus l'occasion de faire moi-même l'expérience de cette singularité dans le caractère des Minorquins. Un de ces insulaires avoit motivé de ma part des plaintes

très-graves au gouvernement. Jeté dans un cachot, il y tomba malade, et je m'empressai de le faire sortir d'un lieu malsain, pour lui faciliter tous les moyens de se guérir. Il étoit question de le transférer à l'hôpital de la ville, où il eût reçu tous les soulagemens que nécessitoit son état. Cette décision que je croyois devoir le consoler, le fit tomber dans un accès de tristesse qui auroit certainement aggravé sa maladie, si je ne lui eusse laissé la liberté de rentrer dans sa pauvre habitation, au risque d'y manquer de tout par son indigence, ou de ne recevoir que les secours de la charité. Pour décider un Minorquin à entrer dans un hôpital, il faut qu'il soit absolument réduit à n'avoir où se retirer. Il est difficile d'expliquer à quoi tient une délicatesse si ridicule et en même temps si fatale, car ces malheureux s'exposent souvent à périr faute de moyens, victimes de leur préjugé. Je conçois plus aisément leur aversion pour le service domestique, surtout chez un étranger. Mis à part l'amour-propre qui est en général dominant dans le caractère des insulaires, ils ne considèrent point le service domestique comme un état assuré pour l'avenir, et en cela ils ont raison. Un jeune homme ne peut espérer de se marier, s'il n'a une profession indépen-

dante. Tant que son sort dépend des caprices d'un maître, il ne peut qu'être précaire; aussi trouveroit-on à peine un enfant qui vous servît volontiers. Cette branche d'industrie est réservée aux femmes seules. Ce sont en général d'assez mauvais domestiques pour des étrangers peu faits aux usages du pays.

L'habitant de la campagne ne se décide guère à appeler le médecin qu'à la dernière extrémité, et souvent lorsqu'il n'est plus temps. Je n'oserois le blâmer, s'il n'étoit décidé que par la crainte, malheureusement trop fondée dans ce pays, de tomber entre les mains d'un charlatan qui le conduiroit au tombeau, et non par l'appréhension d'une dépense modique dont l'épargne peut lui coûter la vie. En réfléchissant sur le sort des habitans de la campagne, pour ce qui concerne leur santé, il m'est venu une idée à laquelle je me suis toujours arrêté avec satifaction. Pourquoi me disois-je, abandonner entièrement à la nature la partie la plus précieuse d'un peuple? pourquoi les ministres chargés de veiller au salut de l'ame, ne s'occuperoient-ils pas de celui du corps? leurs fonctions leur laissent bien des momens qu'ils pourroient employer utilement à s'instruire au moins des premières connoissances d'une science

qui les mettroit à même d'arrêter dans le principe des maux qui ne sont devenus incurables que pour avoir été d'abord négligés. Ces pasteurs rougiroient-ils de ressembler à ces héros de la Grèce, qui, au milieu du tumulte des armes, cultivoient, exerçoient l'art sublime des Esculapes, des Machaon, etc. Un pasteur vertueux, versant le baume du lévite sur la plaie de son frère, seroit-il moins intéressant qu'un Achille pansant de ses mains triomphantes la blessure du guerrier tombé à ses côtés? Philoctète, guéri par la main divine de Machaon, présente-t-il une image plus touchante qu'un père de famille environné de ses enfans, recevant la vie du pasteur qu'il bénit? des auteurs aussi recommandables par leur zèle pour le bien public, que par leurs lumières, ont donné dans les ouvrages marqués du sceau de l'humanité, les premiers élémens de la médecine. Elle y est mise à la portée des personnes les plus simples. Ces ouvrages précieux devroient être pour ainsi dire accolés au breviaire des curés des campagnes.

Outre la paroisse, il y a un couvent de cordeliers fondé en 1623. L'église est grande, et dans de belles proportions. Le monastère environne une cour carrée ; tout autour règne un

cloître couvert d'une galerie. La bibliothéque ne renferme que des ouvrages de théologie. C'est un amas de rêveries scholastiques et de légendes. C'est cependant ce que les moines s'empressent d'abord de faire voir aux étrangers.

Les voyageurs qui s'arrêtent à Alayor, sans y avoir quelqu'ami, ou au moins quelque connoissance qui leur offre l'hospitalité, se logent, comme dans les autres villes ou villages de l'île, dans un hôtellerie dite *casa del rey*, on y est très-mal, on ne trouve que de mauvais grabats fort sales : toutes les provisions se réduisent à des œufs; du mauvais fromage, des ognons, un vin détestable et du pain bis. Le mieux est de ne se mettre en route qu'avec des provisions. Ces espèces d'auberges, sous l'inspection du bayle ou baillif, sont ordinairement tenues par un Espagnol. Le pauvre aubergiste, dans un pays chaud, où les viandes se corrompent aisément, et où l'abord des étrangers est très-rare, ne se décide point à faire des provisions de vivres qu'il seroit presque assuré de perdre. C'est une fortune, lorsque l'on rencontre quelque pièce de boucherie, de gibier, ou de volaille, que l'aubergiste destinoit à sa famille. Il en fait volontiers le sacrifice que l'on

paie fort cher. Au surplus ici, comme dans toute l'Espagne, les auberges sont d'une cherté dont on doit moins se plaindre que dans les pays où le gouvernement veille à la commodité des voyageurs qui y sont en même temps plus fréquens. Dans une auberge espagnole, à peine entre-t-il en un an un nombre de voyageurs dont la dépense puisse suffire pour payer le loyer de l'auberge et l'entretien de l'aubergiste et de sa famille. Il faut que tout cela se trouve, malheur sur qui tombe le sort. Je me rappelle de l'aventure d'un officier espagnol. Il voyageoit dans une province, et passant dans un village, il fut à l'auberge. Au moment de partir, l'hôte lui présente le compte de sa dépense. Un mauvais ragoût de viandes de boucherie, seul mets qui lui eût été servi, fut porté à seize piastres fortes. Le voyageur eut beau se récrier, il fallut payer. Cette somme étoit à peu près tout ce qu'il possédoit. Le pauvre officier se remit en route, aussi pénétré du désir d'avoir sa revanche, que mortifié du tour qu'on lui avoit joué. Deux ans après, le hasard le fit repasser par le même village, avec un fort détachement de son régiment. Il se rappela parfaitement le lieu où il avoit été traité si indignement. Il s'y rendit avec sa compagnie, ordonna

un ample repas pour tout son monde. L'aubergiste, qui avoit oublié l'aventure, servit avec autant de profusion que d'empressement. Le repas fini, l'officier demande le compte, et sans le regarder, présente à l'aubergiste environ vingt sous de monnoie. Celui-ci se récrie, refuse, mais il fallut accepter, la partie n'étoit pas égale. Prends, lui dit l'officier, je t'ai payé il y a deux ans le repas d'aujourd'hui, je te paie aujourd'hui celui que tu me servis il y a deux ans. L'aubergiste reconnut son homme, fit de mauvaise grace une profonde révérence, et se retira en marmottant mille et mille malédictions contre l'officier et ses gens.

Dans le voisinage d'Alayor, il y a quelques bouquets de bois; mais le sol est si rempli de pierres raboteuses et triangulaires, que la promenade y est vraiment pénible. On trouve cependant un endroit où l'on va respirer l'air avec plaisir. Il étoit aussi incommode, et conséquemment aussi peu fréquenté que le reste de ce petit canton. Un officier anglois, fort aimé des soldats, profita de leur bonne volonté, pour faire unir ce terrein et en enlever les pierres. Insensiblement il se couvrit de gazon sans cesse ombragé par des chênes toujours

verts. Cet endroit offre un site agréable, où, à l'abri des rayons du soleil on n'est point incommodé de l'humidité dont on se plaint dans d'autres pays.

CHAPITRE IX.

District de Mercadal et Férérias.

A environ deux milles d'Alayor, sur le chemin de Mahon, à Ciutadella, on trouve Mercadal, chef-lieu d'un district de onze à douze milles de longueur sur huit à neuf de largeur, borné au nord par la mer, confinant à l'est avec le territoire de Mahon, et terminé à l'ouest par le village de Férérias qui en dépend. La population entière de ce canton monte au plus à deux milles ames. Mercadal tire peu d'avantages d'être le chef-lieu d'un district, et de se trouver, par sa situation, au centre de l'ile, et sur la route la plus fréquentée. Ce village sert de halte aux troupes qui vont de Mahon à Ciutadella, ou reviennent de cette dernière ville. Les voyageurs trouvent ici moins de commodités que dans les autres villages de l'île. L'auberge, ou casa del rey, est misérable : on prend ordinairement le parti de porter avec soi ses vivres, et moyennant une petite rétri-

bution, on obtient l'hospitalité dans quelque maison particulière. Mercadal est mal bâti, ses maisons sont fort basses et ressemblent à des chaumières : elles annoncent la misère de ceux qui les habitent. Ce village est situé dans la partie la moins saine de l'île. On y est sujet, surtout pendant les chaleurs de l'été, à des fièvres très-opiniâtres. Sur le visage des habitans on remarque l'impression de l'insalubrité de l'air. On ne voit pas les habitans de Mercadal, sans être frappé de la différence qui les distingue des autres insulaires. Ils ont quelque chose de dur, et même de rebutant dans la physionomie. Cette espèce de difformité se remarque particulièrement dans les femmes. On pourroit aussi attribuer, au moins en partie, leur mauvaise santé à l'usage de l'eau de puits pour leur boisson. Il y a cependant au bas du village une citerne publique qui se remplit des eaux pluviales. Pour se procurer une quantité d'eau suffisante, on a élevé au-dessus de la citerne un grand bâtiment dont les toits ayant leur pente dans l'intérieur, présentent la forme d'un entonnoir. Cette précaution ne peut empêcher ce réservoir d'être souvent à sec en été, saison pendant laquelle les pluies sont fort rares. Les rues de Mercadal sont étroites;

montueuses, tortueuses, et extrêmement mal pavées. Pour séjourner dans ce village, il faut y être surpris et retenu par le mauvais temps.

La paroisse est le seul édifice public. Elle tomboit en ruines, et la dévotion avoit porté les habitans à bâtir un nouveau temple; mais l'ouvrage commencé a été suspendu par le manque de moyens.

A environ neuf milles à l'est de Mercadal, on rencontre le village de Férérias. Il n'a rien qui mérite d'en faire la description. Ce village n'est éloigné que d'une portée de fusil du grand chemin qui partage l'ile dans toute sa longueur. Il est si mal bâti, et si pauvre, qu'en vérité on regrette de s'être détourné de la route pour le visiter. On y trouve cependant un quartier pouvant contenir deux cents hommes, et un petit pavillon pour les officiers. Les Anglois qui les bâtirent y avoient toujours un détachement; les Espagnols n'y tiennent aucunes troupes. Le territoire de Férérias peut avoir dix milles de longueur sur quatre dans sa plus grande largeur. C'est le plus pauvre et le moins cultivé de l'île. On doit attribuer à cette dernière circonstance l'abondance de la chasse dans ce canton. On y trouve cependant de grands espaces de terrein qui invitent le laboureur au travail. Le

peuple, naturellement indolent, est encore journellement appauvri par les moines dont il entretient à ses dépens la fainéantise dans l'abondance. Si le pauvre habitant de cette partie de Minorque étoit encouragé par des secours, il sortiroit bientôt de l'inaction où il languit, et un terrein comme perdu seroit mis en valeur au grand avantage de l'île.

Au sortir de Mercadal on se trouve à très-peu de distance et presqu'au pied du mont Toro. Cette montagne, la plus haute de Minorque, s'élève au milieu de l'île qu'elle domine de tous côtés. Elle a la figure d'un pain de sucre assis sur une base de plusieurs milles de circonférence. On monte au sommet par un chemin tortueux, rude et rempli de pierres. Ce chemin est garni, du côté de la pente la plus rapide, d'une muraille en pierres sèches, que l'on a laissé ébouler en plusieurs endroits, et surtout dans la partie la plus élevée et la plus escarpée. J'avoue que je ne pus me défendre d'un mouvement de frayeur, lorsque ma vue se porta sur des précipices creusés à pic, et d'une profondeur affreuse, dont je n'étois éloigné que d'un pied. Arrivé au plateau du mont Toro, on jouit du spectacle varié de toute l'île et de la vue la plus étendue. Cette montagne

sert de reconnoissance aux navigateurs qui se trouvent à l'attérage de Minorque, et veulent entrer dans ses ports. On respire au haut du mont Toro l'air le plus pur et le plus sain. Tout le plateau de cette montagne est occupé par un couvent d'Augustins. Ce monastère est assez grand et ne manque pas de commodités. Je le visitai et je n'y trouvai rien de remarquable. Le moine qui m'accompagnoit ne manqua pas, en entrant dans l'église, d'attirer mon attention sur une espèce de grotte creusée dans un bloc de roche enchassé dans le mur d'une des chapelles. J'y vis grossièrement sculpté un taureau, découvrant à coups de corne une image de la vierge. Mon conducteur me fit la longue et ennuyeuse histoire de ce miracle, et m'assura, de la meilleure foi du monde, que de là venoit le nom que portoit la montagne. Je me donnai bien de garde d'attribuer, en sa présence, l'origine du mot Toro à celui de *tor*, qui, en langue arabe, signifie élévation, étymologie plus naturelle et certainement la plus probable. Je ne pus me défendre en même temps de la triste réflexion de l'abus que font quelquefois les ministres de notre religion de la crédulité, de la simplicité des peuples. Je promenai ensuite mes regards sur une infinité d'*ex-voto*, dont

toute la chapelle étoit tapissée. Combien je plaignis les malheureux qui vont journellement attacher à ces murs sacrés les monumens de leur bonne foi et les trophées de l'astuce des moines. On fait au mont Toro des pèlerinages très-pénibles. J'ai vu des hommes, des femmes même faire le voyage à pieds nus : j'en ai vu pousser la dévotion jusqu'à ne monter le mont Toro qu'à genoux, en récitant lentement le rosaire. De pareilles pratiques auront-elles pour nous moins d'absurdité et de ridicule que les austérités et les délires des bonses et des dévots de Mahomet ? Ces derniers ne paient point pour se macérer, et les premiers ne manquent pas de déposer entre les mains des moines le tribut de leur sottise. Voilà toute la différence.

Les Anglois avoient établi un télégraphe au haut du mont Toro ; il correspondoit avec tous ceux placés sur différens points de l'île. Je me suis quelquefois permis de désirer, d'après une position aussi avantageuse, de voir le couvent des Augustins transformé en casernes fortifiées, où l'on pourroit tenir réuni un corps de troupes assez fort. De ce poste, dominant toute l'île, et découvrant ses côtes de tous côtés, elles seroient à même de se porter rapidement, en cas d'at-

taque, sur tous les points où l'ennemi menaceroit de tenter un débarquement.

A six milles du mont Toro, vers le nord, on trouve le port Fornels; il décrit un grand cercle dont l'embouchure, fort étroite, présente au nord. Ce port est bien abrité, et peut recevoir de gros bâtimens dans quelques parties; mais il faut en avoir une connoissance parfaite. Il y a des bas-fonds même au milieu. La difficulté de l'entrée est encore augmentée par les raffales qui tombent des montagnes ou collines qui forment la passe. L'entrée est défendue par un petit fort bâti sur une pointe à droite en entrant. Il est carré, construit en pierres de taille, flanqué de quatre bastions et d'autant de courtines, avec un mauvais fossé, sans ouvrages extérieurs. Les logemens et les magasins entourent l'intérieur du carré. Ces bâtimens sont voûtés, et au-dessus on a formé le rempart. Les Anglois, lorsqu'ils s'emparèrent de Minorque, trouvèrent aussi une chapelle dans ce fort. Les commandans étant ordinairement les vivandiers du détachement, la changèrent en taverne. Le feu de ce fort est soutenu par celui d'un autre construit en bois de pièces numérotées venues de Londres, il est bâti sur un îlot au fond du port et

vis-à-vis de l'embouchure. Ce fort a deux étages ; le premier sert au logement de la garnison ; le second est percé d'embrasures, ou plutôt de sabords pour une batterie de quatre pièces de gros calibre. Sous ce château portatif, on a creusé un souterrain servant de magasin à poudre. Il y a aussi une citerne. Outre ces deux petits forts, dont les batteries sont de neuf pièces, il y a sur la pointe à gauche de l'embouchure une tour montée d'un canon de dix-huit sur un affût tournant ; elle bat au large. Lorsque je visitai ces deux forts, je les trouvai absolument nus, et je ne vis que huit pièces d'artillerie en fer démontées. Les Anglois avoient bâti, sur le rivage du port Fornels, un petit hôpital pour trente à quarante lits ; un quartier pouvant contenir soixante hommes, et un logement pour le commandant et les officiers. Ces édifices fort détériorés au moment où l'île fut remise aux Espagnols, sont aujourd'hui comme abandonnés. La garnison n'est composée que de huit hommes d'infanterie et de deux canonniers commandés par un sergent. Sur la rive droite du port, est un petit village, ou à mieux dire, un hameau habité par quelques pêcheurs. On pourroit aisément rendre le port de Fornels très avantageux au commerce et à

la navigation. Les cabanes des pêcheurs seroient bientôt remplacées par des habitations commodes, et des magasins où le négociant déposeroit ses marchandises, l'insulaire ses denrées, le marin ses agrès et tout ce qui tient à la marine. Le port de Forniels seroit utilisé sans faire de tort à celui de Mahon, qui présentera toujours des avantages bien supérieurs.

Au N. O. de Mercadal, on découvre le mont Sainte-Agathe, il domine une quantité d'autres petites montagnes qui l'environnent. Leur ensemble présente une vaste scène de roches nues, escarpées et désertes. Le voyageur éprouve à la fois un sentiment d'admiration et de terreur. Ses réflexions s'arrêtent sur les causes qui ont amené cet état sauvage dans cette partie de l'île. En considérant toutes ces montagnes, n'offrant plus qu'un roc pelé, son imagination se transporte au temps où elles étoient encore couvertes d'une terre fertile, chargée de plantes et d'arbres. Ce terroir aura été emporté à la suite des siècles par la force des pluies, et porté dans la plaine d'où s'élèvent ces montagnes. Peut-être de violentes secousses de tremblemens de terre ont elles aussi contribué à accélérer l'éboulement du terrein. Les entrailles de ces montagnes sont en effet toutes entr'ouvertes, et ne présentent qu'un

monceau de débris et de roches brisées. Si la nature semble étaler ici ses ruines, elle se montre avec tous ses agrémens du côté opposé. Avec quelle douce émotion le voyageur porte sa vue fatiguée du premier spectacle, sur celui que lui présentent des vallées fertiles, des plantations de vignes, des collines verdoyantes, dont la pente douce est sillonnée par la charrue du paisible laboureur, et où bondissent des troupeaux bêlans. Un naturaliste en parcourant les montagnes qui environnent celle de Sainte-Agathe, pourra observer une particularité dans la construction d'un de ces petits monts. Il est formé entièrement d'un roc nu, divisé en plusieurs lits, entassés les uns sur les autres, et qui ne sont point parallèles à la surface de la terre, mais forment un angle de plus de trente degrés à l'horizon. Cette singularité paroîtroit démentir l'opinion des physiciens qui prétendent que les différentes parties de la matière dont la terre est composée, se sont précipitées à mesure de l'évaporation des eaux, selon leur degré respectif de pesanteur, et qu'elles ont formé par tout le globe des lits réguliers et horizontaux. La direction inclinée des pierres qui composent le petit mont voisin de celui Sainte-Agathe, ne

pourroit-elle pas aussi être attribuée à quelque changement survenu depuis le déluge ?

Il n'est pas aisé d'arriver sur le sommet du mont Sainte-Agathe. On n'y monte que par un escalier taillé dans les rochers, et dont les marches sont gigantesques. Les mulets le gravissent cependant tout chargés. Si l'on se sert de ces animaux pour monter, quelque sûrs qu'ils soient, il est prudent de descendre à pied. Cet escalier est mouillé de l'eau de diverses sources, ce qui le rend très-glissant et dangereux dans bien des endroits. Le sommet de la montagne présente une petite plaine d'environ six âcres. C'est le séjour d'un berger et de sa famille. Il garde un troupeau de moutons qui se nourrit du peu d'herbes qu'il trouve sur la montagne et aux environs. Au haut du mont Sainte-Agathe est bâtie une petite chapelle dédiée à cette Sainte, c'est un pèlerinage où les femmes sont fort empresées d'aller. Les murs de cette chapelle sont tapissés de figures en cire, en bois et en argent, monumens des guérisons miraculeuses. Sainte-Agathe guérit les maladies qui surviennent au sein. Chaque saint, chaque sainte sont ici, comme partout ailleurs, spécialement chargés par la crédulité du peuple, et l'adresse des prêtres, de la guéri-

rison de telle ou telle maladie. Le mont Sainte-Agathe a été très-anciennement un des postes militaires les plus anciens de l'île. Il n'est pas douteux que les Romains profitèrent d'une position aussi avantageuse. Les Maures, maîtres de Minorque, fortifièrent le mont Sainte-Agathe, et s'y défendirent long-temps, après que leurs compatriotes vaincus dans différens combats, eurent été obligés d'abandonner toutes les autres forteresses de l'île. Les ruines qui existent encore des anciennes fortifications n'annoncent pas une époque plus reculée que celle de la domination des Maures. Ces fortifications étoient irrégulières comme le terrein sur lequel elles s'élevoient. Au sommet étoit un fort qui pouvoit tenir bon après la prise des premiers ouvrages, composés d'une enceinte de murs fort épais, flanquée de tours de distance en distance. Dans la partie basse du sommet, on avoit creusé deux vastes citernes. Elles sont encore dans leur entier. Ces réservoirs sont construits avec une espèce de ciment, moulé dans des chassis, et enduits intérieurement d'un second ciment beaucoup plus fin. J. Amstrong, dans son histoire de l'île de Minorque, dit que ces réservoirs contenoient deux millions cent quatre-vingt-dix mille

trois cent quatre-vingt-quatre pintes de Paris. Le calcul m'a paru un peu exagéré.

Du mont Sainte-Agathe, on n'est point éloigné d'Adaia, ferme qui mérite qu'on s'y arrête. Elle est située presque sur le bord d'un petit port à l'E. du mont Toro. Elle présente de ce côté un amphithéâtre agréable, tandis qu'à l'opposé, elle est environnée de montagnes qui s'élèvent à une certaine hauteur. Le sommet de ces montagnes, est continuellement dépouillé des terres qu'entraînent les pluies; ce limon déposé au pied de ces montagnes, rend la vallée qu'elles forment d'une fertilité prodigieuse. Les montagnes défendent la ferme contre les vents du nord. Cependant cet endroit de l'île passe pour malsain, et on en attribue, avec raison, la cause aux exhalaisons que donnent de petits marécages formés par les eaux des pluies qui séjournent et se corrompent dans des terreins creux. Il seroit bien facile de remédier à cet inconvénient. Il ne seroit pas moins aisé, ni moins utile, de réparer, ou à mieux dire, de faire le chemin qui conduit de Mahon à cette campagne. Elle n'en est éloignée que de neuf milles. Quelque courte que soit cette route, elle est très-pénible, et même dan-

gereuse en quelques endroits, surtout dans les mauvais temps de l'hiver. Les jardins dépendans de la ferme d'Adaia sont fertiles, cultivés avec soin, et donnent tous les fruits et les légumes dont la culture a été introduite dans l'île. Les vignes, les orangers et les grenadiers y réussissent mieux qu'en toute autre partie de l'île. Les Minorquins font un cas particulier des melons d'eau d'Adaia. Un des grands avantages de cette ferme, est d'avoir, dans son voisinage, une source très-abondante, et dont on distribue à volonté les eaux pour l'arrosage, ce qui ne contribue pas peu à donner aux fruits et aux végétaux de la ferme d'Adaia une supériorité très-sensible sur ceux du reste de l'île. Partout ailleurs on est obligé de se servir de puits à roue que l'on appelle ici *sinia*. L'arrosage, de cette manière, n'est ni aussi facile ni aussi complet.

On trouve à Adaia des promenades assez bien ombragées, et où, pendant les chaleurs de l'été, on respire avec plaisir un air rafraîchi par de petits vents que donne la mer. Adaia jouit aussi de l'avantage d'un petit port qui réunit l'utilité de la pêche aux agrémens d'une perspective très-variée. L'entrée est cachée par des terres intermédiaires vers le nord. Ce port ressemble

assez à une rivière : ses bords sont couverts d'arbrisseaux toujours verts, penchés au-dessus de l'eau qui réfléchit leurs feuillages. Malheureusement la quantité de roches et de bas-fonds rend ce mouillage inutile pour la marine. On n'y voit guère que de petits bateaux pêcheurs. Les agrémens et l'utilité réels qu'offre la ferme d'Adaia, font regretter que le propriétaire, homme de goût, ne jouisse pas d'une fortune qui lui donne les moyens de mettre à profit la beauté des sites; l'excellente qualité du terrein, et l'avantage de sources abondantes, changeroit bientôt entre ses mains l'humble ferme en un séjour délicieux. Un voyageur pourroit alors employer avec vérité les expressions du cardinal de Retz, dans sa description du port de Mahon. L'étranger qui reçoit l'hospitalité à Adaia est bien dédommagé par l'aménité et la douceur du caractère du propriétaire. A ces précieuses qualités, cet insulaire joint une érudition profonde, des lumières, des connoissances rares, et qui, aux yeux du voyageur instruit doivent lui assigner le premier rang parmi ses concitoyens. En nommant M. le docteur Jean Ramis, je fais connoître à mes compatriotes un homme dont la morale et l'instruction méritent leur estime. Occcupé de l'ouvrage que je présente

aujourd'hui au public, j'ai souvent consulté les lumières de ce savant. Lui-même travailloit à transmettre à la postérité l'histoire de sa patrie; si je l'ai devancé, je n'en fais pas moins des vœux pour que M. Jean-Ramis, triomphant des dégoûts, des contrariétés de gens jaloux de ses talens, et incapables à tous égards de les imiter, se décide enfin à mettre au jour des recherches profondes et précieuses sur l'île de Minorque.

Une langue de terre sépare le port d'Adaia, d'un autre petit mouillage, nommé cale Molin; c'est là que les Anglois firent leur débarquement en 1798.

CHAPITRE X.

District de Ciutadella.

A l'extrémité occidentale de l'île de Minorque est située la ville de Ciutadella. Elle est bâtie à peu de distance du rivage de la mer. Son port est petit, et terminé par des bas-fonds marécageux. C'est une espèce de canal étroit, bordé des deux côtés de rochers, et dont l'entrée est assez difficile. Il ne peut recevoir que des petits bâtimens, et ils y sont souvent fort incommodés lorsque les vents traversiers soufflent. En entrant on voit à la droite une grosse tour ronde bâtie par les Anglois qui y avoient placé un télégraphe. Cette tour est couverte d'une plate-forme, sur laquelle il y a deux canons de gros calibre, montés sur des affûts tournans. Cette espèce de fort pourroit au plus arrêter un corsaire.

A peu de distance est une église dédiée à saint Nicolas. Elle est fort en vénération parmi les gens de mer qui y vont en pèlerinage. Ils

suspendent aux murs de mauvais tableaux représentant les dangers qu'ils ont courus dans leurs voyages, et dont ils attribuent la délivrance, à l'intercession de saint Nicolas. Cet usage religieux remonte à une époque très-reculée. Chez les Grecs et les Romains, il étoit en pratique; mais souvent, non contens de suspendre ces tableaux dans les temples, ceux qui avoient fait le vœu les portoient suspendus à leur col, et offroient ainsi eux-mêmes à leurs concitoyens l'image des événemens malheureux dont ils étoient échappés (1).

Sur la rive gauche s'élève une autre tour qui sert à signaler les bâtimens que l'on découvre en mer.

La ville de Ciutadella est environnée de murailles, dont la partie du côté de terre est un ouvrage des Maures. Elle est fort élevée, et se maintient dans un bon état depuis environ six siècles. Le reste plus moderne consiste en

---

(1) Horace fait allusion à cet usage, dans la cinquième ode de son premier livre.

. . . . Me tabulâ sacer
Votivâ paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris deo.

un rempart, divers bastions et courtines bâtis en pierres de taille. Près des courtines le rempart est étroit. Les bastions sont assez spacieux. La partie du fossé que l'on avoit commencé à creuser dans le roc est profonde : on voit aussi le commencement du parapet d'un chemin couvert. Ces ouvrages, abandonnés par les Anglois, sont restés imparfaits. En cas d'alarmes, la garnison de Ciutadella, incapable de soutenir un siége, devoit nécessairement se replier dans le fort Saint-Philippe. Mais aujourd'hui que toutes les fortifications de ce château sont entièrement détruites, les troupes qui se trouveroient à Ciutadella seroient obligées de capituler, presque sans coup férir.

Les mauvaises fortifications de cette ville étoient encore dégarnies d'artillerie, au moment où les Anglois rompirent avec l'Espagne, et commencèrent brusquement les hostilités. Leurs escadres ayant établi leur croisière sur les côtes de Minorque, on étoit fondé à craindre l'invasion de l'île. Ces craintes furent fortifiées par la prise du régiment de Castille, envoyé de Barcelone pour augmenter les forces de Minorque (1). Il n'y avoit alors dans cette île que

(1) La voie de Barcelone en droiture à Minorque,

le régiment de Soria, infanterie de bataille, comptant au plus sept à huit cents hommes en état de prendre les armes, et un bataillon de mille à onze cents hommes de chasseurs de Catalogne, presqu'entièrement composé de recrues tirés des prisons, ou arrêtés comme vagabonds (1). Pressé par la crainte du danger, on s'occupa de mettre Ciutadella, sinon en état de soutenir un siége en

---

exposoit les transports chargés de troupes à être également pris : la route la plus sûre étoit, sans contredit celle de Denia, dans le royaume de Valence, ne se servant que de petits bateaux, qui de la côte découvrant entièrement tout le canal avec l'île d'Iviça, pouvoient profiter du premier moment favorable pour cette courte traversée. Ils passoient d'Iviça à Majorque, et de ce port les troupes se rendoient par terre à Alcudia, d'où elles pouvoient arriver sans danger à Ciutadella. On suivit cette route, et malgré plusieurs croiseurs anglois, les troupes arrivèrent successivement.

(1) L'importance de l'île de Minorque exigeoit qu'on en composât la garnison de troupes toutes formées, et non de soldats que leur inexpérience rendoit nuls, et dont en même temps la moralité n'étoit pas faite pour inspirer une grande confiance. Par les soins que prirent le chef et les officiers de ce corps pour son instruction, cette troupe est aujourd'hui assez exercée, et tenue dans une discipline fort exacte.

forme, au moins de résister à un coup de main, et de tenir assez pour que l'on pût y porter des secours des autres points de l'île. On répara, quoique très-imparfaitement, les fortifications, et on mit en batterie sur les bastions quatorze pièces de dix-huit et vingt-quatre, et deux mortiers à bombes. La garnison, qui étoit à peine de cinquante hommes, fut portée à quatre cents. On avoit proposé le projet de former sous les murs de Ciutadella un petit camp fortifié, que protégeroit le feu de la place. Ce camp devoit servir de retraite dans le cas où les troupes seroient obligées de sortir de la ville. Dans ce camp on devoit tenir réunis la la plus grande partie des munitions de bouche et de guerre, les bœufs, moutons, chevaux et mulets destinés au transport des bagages et munitions, et au service de l'artillerie de campagne. Heureusement ce projet extravagant ne fut point adopté. Il étoit facile de juger que ce camp seroit emporté sans peine, ou cerné et réduit à capituler par famine.

Depuis la démolition du fameux fort Saint-Philippe, on paroît avoir renoncé à se défendre dans l'île, derrière des murailles et des remparts. Les ouvrages élevés par les Anglois, à l'entrée du port de Mahon, n'étoient propre-

ment qu'une ligne fortifiée dont toutes les batteries ne pouvoient servir qu'à empêcher ou à retarder l'entrée dans le port. Ils avoient conservé les casemates, les Espagnols les ont détruites en même temps que le peu de fortifications qui existoit, et n'ont laissé que quelques batteries.

La défense de Minorque paroît ne permettre qu'une guerre de campagne et de positions. Cette île est presque partout chargée de petites montagnes ou collines formant entre elles des vallons, des ravins, qui vont aboutir au rivage de la mer. Le peu de plaines est coupé en tous sens, d'enclos fermés de petites murailles en pierres sèches. Au moment des hostilités, il n'y avoit dans l'île qu'un seul chemin praticable pour le transport de l'artillerie. Il traverse l'île de Minorque dans toute sa longueur, depuis les batteries du port de Mahon jusqu'à Ciutadella. Les Espagnols en ont pratiqué deux autres; l'un allant de la ville de Mahon jusqu'au delà du village de Saint-Louis, près le rivage de la mer à l'est de l'île; l'autre partant du même point et arrivant à la cale Mesquita, proche le cap la Mola.

Les côtes de l'île de Minorque forment un grand nombre de petites cales ou anses, où le

Il y a à Ciutadella quatre quartiers pour le logement des troupes. Le premier bâti près la porte de Majorque, est à l'épreuve de la bombe, et peut contenir trois cents hommes d'infanterie : le second sur la place d'armes, logeroit cent cinquante hommes : le troisième peu éloigné cent vingt, et le quatrième trente hommes de cavalerie.

Il n'y a point d'autre hôpital que celui de la ville. On peut y recevoir jusqu'à deux cents malades. Mais à Ciutadella, comme à Mahon, on trouve des maisons assez grandes, et surtout des couvens, dont, au besoin, on pourroit se servir pour le logement des troupes, et pour en faire des hôpitaux et des magasins. Les Anglois n'ont pas manqué de profiter de ces ressources, dans le temps où l'île de Minorque étoit le point de ralliement et de rafraîchissement de leurs escadres dans la Méditerranée.

---

teur de la poste aux lettres qui ne se prétende une autorité indépendante, et ne se croie en droit de se refuser formellement à une mesure que le gouverneur jugeroit à propos de prendre pour la plus grande sûreté de la correspondance publique. Cette variété de pouvoirs ne peut qu'entraîner une infinité d'abus, ou au moins de retards dans le service, qui ne sauroit jamais être trop actif.

L'hôtel du gouverneur de Ciutadella est bâti au pied d'un bastion qui regarde la ville. Il est assez grand, mais très-irrégulier. Les cuisines, les offices sont au rez-de-chaussée. Le premier étage communique de plain-pied avec le rempart qui forme une promenade assez agréable, d'où l'on découvre une partie de l'île, une grande étendue de mer, et l'île de Majorque, à environ dix lieues de distance. L'intérieur de cet hôtel est mal distribué, et lorsque je le visitai, je le trouvai à-peu-près nu. On y a ajouté un jardin environné de hautes murailles du côté de la place d'armes. Ce jardin est très-mal entrenu, surtout aujourd'hui que le gouvernement de Ciutadella est donné à un officier d'un grade subalterne, qui n'a assurement pas les moyens de faire la dépense d'une culture dont le profit ne le dédommageroit pas. Il y a aussi une chapelle dans cet hôtel; mais elle n'est d'aucun usage.

L'église principale de Ciutadella qui est en même temps la cathédrale de l'île, est bâtie au centre de la ville. Elle est assez grande, et a une tour carrée terminée par une flèche en [illegible] de taille. De loin ce clocher octogone [illegible]gréable effet dans la perspective de Ciu[illegible] On prétend que cette église fut bâtie à-

peu-près dans le temps qu'Alphonse, roi d'Arragon fit la conquête de l'île en 1287. Cependant, dès 418, sous l'empereur Honorius, Ciutadella, nommé alors Jamnon, du nom d'un général carthaginois, auquel on en attribue la fondation, étoit le siége de Saint-Sèvère évêque de Minorque. Il y avoit donc dès-lors une église cathédrale; celle qui existe aujourd'hui peut avoir été élevée sur les fondemens de la première. Il seroit difficile d'en fixer précisément l'époque; au-dessus de la porte du vestibule méridional. On lit l'inscription suivante qui date de 1360.

ACI. IHU. F.N. ET. DE. CORSA.
PREVERA. QUI FO. OFECIAL.
DE. MANORCA. LO. QUAL.
PASSA. DE. SOA. DIDA.
AYI. DE. JOLIOL. LAND.
MCCCLX. DOC. DEO. LAIA.

Cette épitaphe annonce qu'un officier employé à Minorque, nommé Jean, natif de Corse, fut enterré dans cette église le onze juillet 1360. Ce monument peu intéressant d'ailleurs sert au moins à constater une époque sur l'antiquité de la cathédrale de Ciutadella. Du côté méridional de l'église, on découvre aussi un grand nombre de sculptures taillées

dans le roc. On en trouve également beaucoup hors des murs de la ville. Ces tombeaux m'ont paru appartenir aux temps des Maures : depuis longtemps les chrétiens étoient dans l'usage de déposer les morts dans les églises. A cet égard, les infidèles ont sur nous l'avantage de la raison et de la prudence. Cette pratique dont on n'éprouve que trop souvent les funestes effets, est maintenue ici par l'incroyable aveuglement des fidèles. Comment en faire un reproche à ceux qui nous ont précédés, nous qui, au 19e. siècle, persistions encore dans ces mêmes absurdités ? Le temple ou l'insulaire va offrir ses hommages au Tout-puissant, et implorer ses graces, est converti en un lieu infecté d'exhalaisons cadavéreuses. On dit aux bons Minorquins, et ils le croient, que le dépôt de leurs corps au pied d'un autel, assure, ou au moins facilite l'entrée de leurs ames dans le séjour céleste. Les parens, les amis qui viennent arroser de leurs larmes la pierre qui les couvre, ne rapportent souvent de leur piété, que le germe d'une maladie qui bientôt les précipite dans le même tombeau. Combien d'exemples de morts subites n'a-t-on pas eu à l'ouverture de ces gouffres pestilentiels ? l'évidence, l'expérience d'un danger réel ne l'ont point encore emporté sur une confiance ridicule.

Le pauvre à qui la fortune a refusé les moyens de pouvoir déposer sa dépouille dans le sanctuaire, a-t-il moins de droit à la clémence de l'éternel, que le riche couvert d'un marbre qui souvent ne transmet à la postérité que son nom et l'époque à laquelle il cessa de vivre ? le grand qui a passé, sous des lambris dorés, des jours filés par la main des plaisirs, des jours souvent arrosés des larmes et des sueurs de ses concitoyens, paroîtroit-il devant son juge avec plus d'assurance que le malheureux qui a vécu du pain de l'amertume, sous l'humble chaume qui lui servoit d'abri ? Me pardonnera-t-on des réflexions étrangères à mon sujet, et qui seroient bien mieux placées dans d'autres bouches ? L'expérience a cependant dicté des ordonnances qui prohibent la sépulture dans les églises ; mais quelles lois n'éludent pas le fanatisme et l'intérêt ? j'en ai vu un exemple frappant. Dans un couvent de Mahon, les moines vendirent à la vanité, autant qu'à la dévotion de quelques particuliers, les caveaux qui leur étoient destinés dans leur cloître. Ces religieux ont ainsi éludé un loi sage, par une spéculation aussi honteuse que révoltante. Ils n'en continuèrent pas moins à entasser cadavres sur cadavres dans leur église. Les anciens donnoient la sépulture à leurs morts hors des villes, et

dans les campagnes. Ils brûloient même les corps et en conservoient les cendres. Ce n'est point parmi les ruines des temples que nous découvrons encore ces sépulcres, ces tombeaux élevés par la main de la piété et de la reconnoissance; que nous lisons ces inscriptions funèbres qui nous rappellent la mémoire des héros et des grands hommes qui emportèrent au tombeau les regrets de leurs concitoyens; mais c'étoient des payens: voilà toute la réponse que vous tirerez d'un fanatique ou d'un moine.

Les Augustins ont un couvent près la porte Mahon. L'édifice est grand et l'église est ornée d'un dôme, du reste je n'y ai rien vu de remarquable. Ces moines soutiennent de temps en temps des thèses en public. Le sujet est ordinairement aussi ridicule que le jargon est barbare. Par exemple, la matière a-t-elle existé avant la forme, ou la forme avant la matière? voilà une des importantes questions que l'on discute gravement. Les conclusions sont aussi savantes: *tua propositio non est vera, ergo est falsa*: quel pitoyable délire!

Au-dehors de la même porte Mahon, on trouve un autre monastère de l'ordre de Saint-Antoine. Ces religieux sont riches, leur église est petite, mais bien décorée. Le jardin est ce qu'il

y a de plus remarquable. Il est pratiqué dans la carrière d'où l'on a tiré les pierres qui ont servi à bâtir le couvent.

Les Franciscains ont aussi un monastère dans l'intérieur de la ville, près la place d'armes. Le bâtiment est grand, mais irrégulier. Ces moines s'occupent de l'utilité publique; Ils ont une pharmacie, où ils vendent au peuple les drogues dont il a besoin, et une école pour l'instruction des enfans.

Il y a aussi à Ciutadella un monastère de religieuses de Sainte-Claire. Elles passent leurs tristes jours à pleurer leurs péchés; et probablement celui d'avoir quitté le monde n'est pas le moins grave pour la plupart de ces vierges.

La ville de Ciutadella contient environ sept cents maisons. Il y en a d'assez belles, mais les rues sont en général étroites, mal percées, et plus mal pavées. Le long de la rue principale, règnent de chaque côté des arcades qui, avec les cloîtres des couvens, servent de promenades lorsque le temps ne permet pas de sortir de la ville. Le district de Ciutadella peut avoir onze milles en longueur sur cinq à six en largeur. Il contient à peu près cent quarante fermes, et la population totale ne va pas à huit mille ames. Ciutadella est la résidence de l'évêque de Minor-

que, et le séjour de la noblesse du pays. C'est tout ce qui lui reste de son ancienne prééminence.

Au nord et dans les environs de Ciutadella, on trouve des jardins assez bien cultivés, qui fournissent abondamment des fruits et des légumes. On ne manque pas en venant à Ciutadella, d'aller visiter dans son voisinage, une grotte très-curieuse. Bomare, dans son Dictionnaire d'Histoire naturelle, en fait mention. Elle est située à deux milles au midi de la ville. La nature a creusé cette grotte dans le roc. Son entrée est étroite et difficile, mais elle s'élargit tout à coup à mesure que l'on descend. On découvre, à la clarté des flambeaux, d'autres petites grottes qui toutes communiquent avec la grande. Il découle continuellement de la voûte de ces grottes, une eau qui est tellement imprégnée de matières vitrées, qu'elle forme un nombre infini de stalactites de la couleur du sucre candi, gris et peu transparens. La figure de ces pétrifications est extrêmement variée. On en voit qui ne sont pas plus grosses que des tuyaux de plumes, tandis que d'autres ont acquis une grosseur considérable. Elles forment un ensemble de colonnes qui semblent soutenir la voûte de la grotte. On peut observer la gradation des progrès de ces

pétrifications. Dans plusieurs endroits, on voit de petits chapiteaux qui descendent de la voûte, et tendent à se réunir à des bases proportionnées qui s'élèvent au-dessous, à mesure que l'eau qui découle de la voûte se pétrifie; dans d'autres endroits, l'intervalle qui sépare le chapiteau de la base, est rempli par le fût de la colonne. De ces colonnes, les unes sont assez régulières, les autres fort imparfaites semblent de l'ordre gothique. C'est un amas énorme de gros et de petits piliers adhérens les uns aux autres. L'aire de la caverne est tapissée de matières pétrifiées d'une épaisseur assez considérable. Cette grotte curieuse se nomme *la cava perella*.

Une caverne voisine offre une autre particularité. Elle contient une espèce de lac dont les eaux salées annoncent une communication avec la mer.

Chemin faisant pour aller voir ces cavernes, on trouve dans le sable du rivage de la mer, une quantité prodigieuse de petits fragmens de corail rouge. Il n'est pas rare que les pêcheurs amènent dans leurs filets des coraux entiers blancs, mais presque jamais de rouges. Ces fragmens que l'on remarque sur le rivage, y sont probablement portés par les vagues, lorsque la mer est agitée du couchant.

L'Hippocampus, que les Minorquins appellent cheval marin, se trouve alors fort communément. On rencontre aussi *la Stella marina arborescens*, mais fort endommagée par les rochers du rivage contre lesquels elle a été battue. Le terrein dans cette partie est stérile et dépourvu de toutes les productions ordinaires des terres cultivées; mais il est riche en écailles fossiles.

CHAPITRE XI.

Climat, qualités et productions des terres et côtes de l'île de Minorque.

Le climat de l'île de Minorque est moins doux et moins tempéré que celui des autres îles qui l'avoisinent. Placée à l'embouchure du golfe de Léon, Minorque n'est point, comme Majorque, abritée par la hauteur de ses montagnes, et éprouve conséquemment toute la rigueur des vents du nord, qui soufflent souvent avec une très-grande violence. On peut remarquer sur les côtes de l'île exposées au septentrion, toute l'influence de ces vents. La côte est rongée, et comme festonée dans toute cette partie. Les arbres et les plantes prennent peu d'accroissement, et demeurent couchés vers le sud. Quoiqu'il soit extrêmement rare de voir de la glace et de la neige pendant l'hiver, le froid est cependant assez piquant, pour nécessiter du feu dans les appartemens, et obliger à se tenir très-vêtu. L'automne est le temps des pluies : elles sont ici fort abondantes et suivies.

Pendant le printemps, l'air est toujours pur et tempéré, mais les chaleurs de l'été sont étouffantes et souvent insupportables.

Le sol ou la terre végétale de Minorque est de plusieurs espèces. Celle des montagnes et des collines tire sur le noir. Elle est légère, fine et très-fertile, quoique légèrement répandue sur la masse des rochers. Il s'y trouve mêlée une grande quantité de sable, ce qui la rend facile à travailler. Le sol des plaines est moins fertile que celui des montagnes. Froid et argileux, il est aussi peu propre pour l'agriculture que pour les pâturages. Cependant il produit une assez grande quantité de différentes herbes de bonne qualité qui seroient une excellente nourriture pour les bestiaux, si elles n'étoient mêlées de beaucoup d'herbages aigres et mauvais qu'ils refusent. Parmi ces plantes, il s'en trouve qui pourroient intéresser la curiosité et les recherches d'un botaniste. Les vallées sont fécondées par le dépôt des terres que les pluies détachent des montagnes qui les environnent; mais celles-ci sont appauvries en proportion. Sur quelques-unes de ces montagnes, on a élevé de petites murailles de pierres sèches qui retiennent les terres, en laissant à l'eau son écoulement. Ces montagnes ont conservé toute leur fertilité. En parcourant l'in-

térieur de l'île, on voit partout percer la roche : le terrein est semé d'une quantité prodigieuse de pierres et de cailloux. Les insulaires les ramassent et en font de petits murs qui forment une infinité d'enclos dont l'île est coupée en tous sens.

On rencontre dans les districts de Férérias et Alayor quelques petits bois de pins et de chênes verts, mais peu fournis, et dont les arbres sont en général mal venus.

Les oliviers, les orangers, les citroniers, et les grenadiers réussissent bien, et leur culture exige peu de travail et de soins.

Les Minorquins trouvent, dans leur terrein, une espèce d'argile grisâtre qui, à la cuisson, prend une couleur de brun pâle. Ils en font de la vaisselle de terre grossière, des tasses, des cruches et des tuiles. Il se rencontre aussi en quelques endroits, de l'argile bleue et jaune; mais on n'en fait point usage.

L'espèce de plâtre, dont j'ai déjà parlé et que l'on nomme guysoh, est commun dans plusieurs endroits de l'île; mais les Minorquins préfèrent celui de Majorque. Le plâtre qu'ils distinguent par le nom de perelle, est plus blanc, plus luisant et plus friable; ils l'emploient à clarifier leurs vins.

Le cristal de roche est rare à Minorque; mais dans le territoire d'Alayor, on rencontre assez communément de cette espèce de verre de Moscovie, qui incruste les plantes et les végétaux.

Dans le district d'Alayor, il y a un étang d'eau dormante de près d'un mille de longueur; il est éloigné de la mer d'environ trois cents pas. L'espace qui le sépare, forme une plage de sable que les flots couvrent entièrement dans les gros temps. Près du rivage, on voit une petite éminence, où la plupart des plantes sont incrustées de l'épaisseur de trois lignes, d'une substance sablonneuse, friable et grisâtre en dehors; elle est blanche en dedans et a la dureté du caillou. On voit par terre quantité de ces enveloppes creuses, les plantes qu'elles renfermoient en ayant été détachées, ou pourries et dissoutes par le temps.

En creusant la terre, pour en tirer la pierre de taille, les Minorquins rencontrent souvent des veines aussi dures que le caillou, qu'ils sont obligés de faire sauter avec de la poudre. Les couches de cette pierre dure, n'ont ordinairement qu'un pied d'épaisseur; plus on creuse, plus on la trouve dure et moins mêlée de coquillages, et d'autres corps étrangers que celle

qui est à la surface. Comme la pierre de taille est poreuse, et que l'eau la pénètre aisément, on ne l'emploie qu'après l'avoir laissée quelque temps exposée à l'air.

La pierre à chaux est commune à Minorque. Elle est d'un gris léger, extrêmement dure, et luisante dans les endroits où on l'a nouvellement cassée. Elle contient beaucoup d'échinites, et autres restes du déluge, surtout dans les couches supérieures. On la trouve plus communément par fragmens détachés et épars dans les champs, et lorsque ces fragmens ne sont ni trop gros, ni trop fréquens, loin de nuire à la végétation du blé, ils l'accélèrent par la chaleur qu'ils lui communiquent.

Il y a quantité d'ardoise à Minorque, surtout du côté du cap la Mola, ce qui en faciliteroit le transport, si les insulaires ne lui préféroient les tuiles. Cette ardoise est unie, luisante, d'un bleu foncé et parsemée de veines blanches. Elle a un grand nombre de fissures perpendiculaires qui la partagent en masses d'une grosseur qui en facilite le travail.

On trouve aussi à Minorque des marbres de différentes qualités; mais les insulaires n'en tirent aucun parti.

On ne rencontre point de pierre à feu, ni de

craie dans l'île. Les insulaires reçoivent les premières de l'étranger, et remplacent la craie par la pierre à marquer de Naples, dont les tailleurs se servent. Les maçons, les charpentiers emploient la pierre rouge et noire.

Dans la plupart des endroits de l'île de Minorque, on rencontre de la mine de fer à la surface de la terre, en masses plates de huit et dix pouces de diamètre. Les Minorquins n'en font aucun usage, ou parce qu'elle n'est pas propre à faire du fer toute seule, ou qu'ils ignorent l'art de l'employer, ou enfin que le manque de bois les oblige à renoncer à cette branche d'industrie.

On trouve aussi à Minorque des mines de plomb; mais dont l'exploitation ne paroît pas pouvoir dédommager des frais qu'elle exigeroit.

On rencontre souvent dans la terre, des coquillages de mer, et même des poissons pétrifiés. Les Minorquins donnent le nom de glossopètres à des dents de gros poissons, tels que les goulus. On en trouve assez communément dans les carrières.

Il n'est pas rare de rencontrer des pierres dites crapaudines. Les insulaires les estiment beaucoup et en font des bagues et des boutons.

On trouve également plusieurs espèces de

bivalves fossiles, et plus souvent des ostracites. Du côté de Ciutadella, on voit des pétoncles et des conchæ-anomiæ, tant unies que striées. Il ne manque pas de pierres figurées qui se sont formées dans des coquillages turbinés.

L'île de Minorque est riche en végétaux, tant pour la table que pour la médecine.

Le froment et l'orge sont les seuls grains que l'on sème dans l'île, mais les récoltes ne suffisent pas à la consommation des habitans; ils ont aussi quelque peu de blé de Turquie, qu'ils cultivent dans les environs des fermes. La moisson se fait ordinairement à la mi-juin. Lorsque le blé est sur le point de mûrir, on voit sur le bord des champs une quantité de jeunes garçons et de filles, qui, par des cris perçans ou par le bruit d'un roseau fendu, qu'ils frappent sur leurs mains, s'efforcent d'épouvanter les petits oiseaux, et de les empêcher de manger les épis. Cet usage existoit chez les Romains: Virgile, dans le premier livre de ses Géorgiques, en fait un précepte: *et sonitu terrebis aves*. Le produit ordinaire est de six pour un, et tout au plus de neuf; ce qui passe pour une récolte extraordinaire. On foule le blé, dans des places préparées à cet effet, avec des chevaux ou des mulets au nombre de deux ou quatre attelés de front.

On le vanne ensuite; on a grand soin de ramasser la paille : hachée très-menue, et mêlée avec un peu d'orge, elle sert à la nourriture des chevaux, mulets et ânes.

On emploie, pour fumer les terres, le fumier et la litière des bestiaux, mêlés avec les balayures des maisons.

Les Minorquins récoltent une quantité de vins rouges et blancs, plus que suffisante pour leur consommation; ils sont de très-bonne qualité. J'en ai bu de cinq et six ans qui égaloient nos bons vins de Bourgogne : aussi cultive-t-on la vigne avec un soin particulier.

L'olivier croît dans toute l'étendue de l'île, et le cultivateur l'abandonne presqu'entièrement aux soins de la nature. Les insulaires ne tirent point, ou au moins une très-petite quantité d'huile de leurs olives; ils prétendent qu'elles sont desséchées par les vents du nord : ils les font confire pour les manger; mais la préparation est si défectueuse, que l'étranger a de la peine à s'y faire.

On ne manque pas de fruits de différentes qualités : les limons, les oranges, les grenades, réussissent parfaitement; les fruits à noyau sont aussi assez savoureux, et parmi ceux à pépins, il y a d'excellentes poires d'été et d'hiver.

L'île produit beaucoup de figuiers dont le fruit est très-bon.

Le mûrier rouge est le seul que l'on cultive : le blanc réussiroit également bien.

Les noyers, les châtaigniers sont très-rares.

On voit quelques palmiers ; mais ces arbres ne servent que d'ornement, et jamais leur fruit ne vient à maturité.

Les légumes de toutes espèces sont abondans : les meilleurs sont les fèves, les pois, les haricots, les ognons, les citrouilles et les tomates ; les choux-fleurs, les brocolis sont aussi de bonne qualité, ainsi que l'endive et les melons. Les épinards, les carottes et les panais ont peu de goût ; les navets sont durs et ligneux ; on en mange peu. La laitue est fade, et on la mêle ordinairement avec du cresson. Le pissenlit est très-commun au printemps, mais il a une amertume désagréable. Les Majorquins consomment une grande quantité de poivron.

Les melons d'eau qui viennent à la fin de juin, dans le fort des chaleurs, sont succulens et très-raffraîchissans : quelque quantité qu'on en mange, il est bien rare qu'on en soit incommodé : on rencontre à chaque pas des enfans suçant une tranche de melon, dans l'accès de la

fièvre. Ces melons durent jusqu'à la mi-octobre.

Les poireaux de Minorque sont en réputation.

On trouve quantité de thym, d'hissope, de sariette, de marjolaine, de souci, de sauge, de persil, de chicorée, de menthe, de poirée et d'oseille. Les Minorquins ne paroissent pas faire grand cas de cette dernière plante.

Leurs concombres sont plus gros et meilleurs que les nôtres.

On ne mange guère que des asperges sauvages, d'un goût désagréable.

Le romarin et l'absinthe croissent naturellement parmi les rochers. On y trouve aussi quantité de fenouil marin et d'autres herbes médicinales.

Presque toutes les vieilles murailles sont tapissées de capriers; les capres assaisonnées de vinaigre et de sel, sont d'un grand usage dans la cuisine des Minorquins.

On ne doit point s'attendre à trouver ici de la régularité et du goût dans les jardins; tout y est donné à l'utilité, et rien à l'agrément.

Le miel de Minorque a une très-grande réputation, mais la quantité qu'on en recueille ne peut faire un article de commerce bien intéres-

On ne rencontre point de bêtes fauves dans l'île de Minorque. Les lièvres y sont extrêmement rares ; mais les lapins y abondent.

Il y a quantité de hérissons que les Espagnols mangent volontiers.

J'ai vu aussi quelques tortues de terre.

Les lézards fourmillent. Il n'y a point de murailles qui n'en soient remplies lorsque le temps est beau : ils s'introduisent souvent dans l'intérieur des appartemen.

Les deux seules espèces de serpens que l'on voit, sont la couleuvre et la vipère. On rencontre aussi des scorpions, dont la piqûre est dangereuse. Ils se tiennent ordinairement dans les bûchers.

Les centipèdes paroissent du moment qu'on allume les lumières, et font leur retraite au point du jour. On prétend que leur piqûre est, comme celle des scorpions, venimeuse. Les Minorquins ont grand soin d'avoir chez eux des fioles d'huile dans laquelle ils font infuser de ces animaux. Ils regardent cette huile comme un spécifique assuré.

Les araignées sont fort communes, et plusieurs espèces passent pour venimeuses.

La classe des volatiles n'offre aucune espèce particulière. On trouve dans les montagnes, mais rarement, des aigles qui font leurs nids

dans des endroits inaccessibles. On voit aussi quelques faucons et une grande quantité de hiboux.

Les hirondelles et les martinets sont assez communs dans l'été. Un peintre Italien suppléa au défaut de pinceau pour la miniature, en se servant des petites plumes pointues qui sont aux extrémités des ailes de ces oiseaux. Elles sont effectivement très-bonnes pour pointiller.

Les perdrix rouges ne sont point rares. Elles sont excellentes jusqu'après la moisson; mais alors elles mangent de l'ail sauvage et des baies de lentisque, ce qui donne à leur chair un goût désagréable.

Les cailles sont fort grasses dans la saison de la chasse. La grive est excellente. Le merle, l'étourneau, l'alouette, et surtout le moineau, sont très-communs. Les pigeons sauvages font leurs nids dans le creux des rochers. On ne mange ordinairement que les petits. On a aussi des pigeons ramiers noirs et blancs, des bécasses, des bécassines, des canards sauvages et des sarcelles pendant tout l'hiver.

Les côtes de l'île de Minorque fournissent en abondance aux insulaires du poisson de diverses qualités. Leurs marchés en sont bien approvisionnés pendant toute l'année. Le pois

son est un des principaux alimens des Minorquins qui, en général, mangent peu de viande de boucherie.

La dorade, la même que l'*aurata* de Rondelet, est excellente et très-commune.

Pendant l'été, les côtes fourmillent d'anchois. Cette abondance d'un poisson, dont on tire ailleurs un si grand profit, pourroit devenir pour les Minorquins un article d'exportation, s'ils connoissoient, ou plutôt s'ils vouloient connoître la manière si simple de le saler. Ils se bornent à le manger frais.

La donzelle ou le julis de Rondelet, d'un très-bon goût, se trouve pendant toute l'année.

Le molio, qui paroît être le physis du même auteur, est fort commun à Minorque, et passe pour le meilleur de la Méditerranée.

On prend plus rarement des plies, des soles, des barbus, des carrelets et des turbots.

Les lamproies, les congres et les anguilles abondent et sont estimés.

L'automne est la saison pendant laquelle la côte est la plus fréquentée par l'aous, ou loup marin. Ce poisson est fort recherché.

Pendant l'été on pêche une quantité considérable de sardines, que les insulaires mangent fraîches, et dont ils pourroient tirer un grand avantage en les salant.

Les étangs donnent d'excellens mulets, d'une grosseur remarquable. On sale les œufs de la femelle, on les laisse ensuite sécher : cette préparation, que l'on appelle botargo, leur donne un goût qui réveille l'appétit.

Le poisson de roche, celui que l'on trouve parmi les rochers de la côte, et surtout du port de Mahon, est d'un goût délicat. Ce poisson n'a guères que huit à neuf pouces de longueur. Son corps est strié de bleu, de rouge et de vert, qui forment des nuances fort agréables.

La sèche abonde sur les côtes de Minorque : son os est employé par les orfévres et les apothicaires. Son noir qui se délaie parfaitement dans l'eau, pourroit suppléer au bistre et même à l'encre de la Chine.

Parmi les crustacés, on distingue l'écrevisse de mer, pour sa grandeur et sa bonté. La chevrette et le cancre sont assez rares.

Le poisson dit Bernard l'Hermite, est un de ceux que l'on pêche le plus fréquemment.

L'hérisson de mer est de tous ceux à coquilles, celui qu'on rencontre le plus souvent. Il abonde sur les roches, et les Minorquins en font une grande consommation.

Les coquillages les plus communs sur les côtes de Minorque, sont les oreilles de mer, les telli-

nes, les carnes, les pétoncles, les nérites et les conchæ veneris. Le nautilus n'est pas rare, mais ce coquillage est si mince qu'on le casse souvent en le maniant.

La nacre de perle, ou pinna magna, est assez commune. Elle a en dedans le même éclat que la mère de perle, mais elle est rude et couverte de piquans en dehors.

On rencontre aussi la pinna parva, dont la surface est très-polie.

J'ai déjà parlé des étoiles de mer, des huitres et des dates.

CHAPITRE XII.

Situation, étendue, côtes et mouillages des îles Pithiuses.

L'ISLE d'Iviça, la plus considérable des Pithiuses, est en général assez haute, et chargée de montagnes et de collines d'un aspect agréable, et formant entre elles diverses vallées très-fertiles. Cette île s'étend du N. E. au S. O. Elle peut avoir sept lieues de longueur, sur trois et demie dans sa plus grande largeur. Sa latitude est de 38° 53′ 16″ N., et sa longitude de 7° 38′ 12″ E. de l'observatoire royal de marine de Cadix.

Les ports principaux sont ceux d'Iviça au S. E. de l'île, et de Porto Magno ou Saint-Antoine au N. O.

Les caps et pointes les plus remarquables sont à partir du point le plus à l'O. jusqu'à l'E. de l'île, les caps de Jueu, cale Llentrisca, Falcon, la pointe de Portas, les caps Ilbrell et Campaniche. De ce cap tournant au N. et puis à l'O. on rencontre les pointes Grossa, Denserra et Robira,

et les caps Aubarca et Nono, entre lesquels il y a d'autres pointes moins saillantes.

A un mille du cap Jueu à l'O. S. O. est la petite île de Bedra. Elle a environ trois quarts de mille d'étendue de l'E. N. E. à l'O. S. O. Son extrémité orientale est si élevée, qu'on la distingue de 10 et 12 lieues en mer. Elle forme deux pics séparés qui s'élèvent l'un au S. et l'autre au N.

Près de Bedra est un petit îlot nommé Bedranell. Il forme un canal fort étroit et ayant 20 brasses de fond. Le mieux est de passer entre Bedra et le cap Jueu. Le canal a trois fois plus de largeur, et le fond est également de 20 brasses.

Le cap Jueu le plus à l'O. de l'île, est élevé, escarpé, couvert d'arbres, mais peu saillant en mer.

Au S. 48° ¼ E. du cap Jueu, à un mille et quart de distance est le cap de la cale Llentrisca. Il est aussi assez élevé, et couvert d'arbres jusqu'à mi-côte seulement, ce qui le fait paroître blanc de loin. Entre ces deux caps, la côte est nette, mais il n'y a point de mouillages.

Environ un mille à l'E. N. E. du cap Llentrisca on trouve la cale de ce nom. Son embouchure a assez de profondeur, mais dans l'intérieur, la sonde ne donne que 4 et 5 brasses. Cette cale n'est propre que pour des bâtimens de

moyenne portée. Ils y sont abrités de tous vents, à l'exception du S. E. dont on n'a même pas à craindre avec de bons câbles.

Au N. 59° E. de la cale Llentrisca, à deux milles de distance, on rencontre le cap Negrète, moins élevé que les précédens, mais taillé à pic, et de couleur noirâtre. Ce cap, par son avancement à la mer, forme sur la côte deux petites anses de nulle utilité.

A deux milles et demi N. 82° E. du cap Llentrisca, est la pointe de port Roxa, ou Rouge, ainsi nommé de la couleur du terrein de la côte. Cette pointe est basse, et a une sèche au S. à deux tiers de câble de distance. Le port Roxa se trouve à un quart de mille N. O. de la pointe. Il est moins grand que la cale Llentrisca; il peut aussi recevoir des bâtimens de moyenne portée, mais ils n'y sont point abrités des vents du S. O. et du S.

Au S. 62° E. de la pointe de port Roxa, à ¾ de mille, est la pointe de Yundal. Elle est basse et descend d'une montagne élevée, escarpée et de couleur blanchâtre dans la partie de l'O.; à un câble et demi au S. il y a une sèche de roches.

La pointe de Yundal sépare deux petites an-

ses, l'une à l'O. et l'autre à l'E.; le fond y est bon, mais on n'est couvert d'aucun vent. On ne peut guère s'arrêter dans cet endroit que pendant la belle saison. L'anse de l'E. plus grande que celle de l'O., a l'avantage d'une source d'eau vive et de fort bonne qualité, peu éloignée du rivage de la mer.

A un mille et demi S. 62° E. de la pointe de Yundal, est le cap Falcon. Il est élevé, et taillé à pic jusqu'à deux tiers de sa hauteur; le reste va en baissant et diminuant jusqu'à l'extrémité qui forme une pointe avancée en mer.

Au S. S. O. du cap, à un câble de distance, il y a deux petits îlots bas, et à deux cables à l'E. un autre îlot ou roche, de la grosseur d'un tonneau.

A un mille et demi à l'E. 1° S. du cap Falcon, est la tour des Portes, bâtie près de la pointe du même nom. Cette pointe saillante en mer, est basse, et descend d'un terrein élevé que l'on appelle El Corvo Marino. Entre cette pointe et le cap Falcon, il y a une anse nommée Cueba Larga où se charge le sel que l'on tire des salines au N. du cap Falcon.

Au N. de la tour des Portes, à la distance d'un mille et quart, est la tour de Sal Roxa.

De ce point la côte est basse, et court au N. formant une grande anse à l'O. de la pointe de la Ratyada.

A un câble de distance de la côte s'élève le petit îlot de las Ratas. Au S. il est net, mais au N. il a une sèche.

Au N. 18° 15′ E. de la tour des Portes, à 3 milles de distance, est situé le château d'Iviça. De ce point, le terrein descend et va former la pointe de Ratyada au S. 23° E. A demi-câble de distance de cette pointe, il y a deux îlots, l'un à l'O. et l'autre à l'E. Ils se nomment les îlots noirs; ils forment, avec la pointe Ratyada, un canal où le fond est de 5 et 7 brasses.

Au N. 40′ E., à 3 milles et un quart de la tour des Portes, est la pointe la plus S. de l'île Grossa, qui a à l'O. un petit îlot nommé Botafuego; cette pointe et celle de Ratyada forment une des deux embouchures du port d'Iviça.

La passe de l'E. de ce port est formée par l'île Grossa, et l'île Plana plus au N. N. E. La Plana n'est pas précisément une île, puisqu'elle est réunie à la côte d'Iviça par une langue de terre couverte de joncs. L'île Grossa et la Plana sont assez élevées. Le canal qui les sépare n'a qu'une demi-brasse de fond. Celui de Botafuego et l'île Grossa ont deux brasses de profondeur.

câble de largeur. Elle s'enfonce environ un demi mille à l'O. N. O., le fond est de douze brasses à l'entrée de ce mouillage, il diminue progressivement vers le rivage. Très-près de la rive, il y a un puits de fort bonne eau.

Au N. ¼ N. E. de Cale-Longa et à peu près à demi mille de distance, est la pointe de la cale-Blanche, élevée et de couleur blanchâtre.

Au N. 26°. E. du cap Llbreell à trois milles de distance est la cale Poda qui est petite, ayant peu de fond et ne pouvant recevoir que des barques de pêcheurs.

Au N. 41°. 30′. E. du même cap, à la distance de quatre milles et un quart, on rencontre la pointe d'Arabi, basse, de couleur noirâtre et saillante en mer. A l'O. S. O de cette pointe à ¾ de mille on voit une roche de la grandeur de la chaloupe d'un vaisseau; entre cette roche et la côte, il n'y a pas de passage.

Non loin de la pointe d'Arabi, se trouvent les trois îles de Sainte-Eulalie. Une assez grande, l'autre de moyenne extenstion, et la troisième qui n'est qu'un petit îlot. La plus grande est au S. 44°. 30′. O. de l'île de Tayomago à trois milles et demi de distance. Le petit îlot n'est éloigné de l'île de Sainte-Eulalie, que de la longueur d'un câble au N. O.

A demi mille S. 41°. E. de la pointe S. de l'île grande de Sainte Eulalie, à trois milles et demi S. 38°. O. du point le plus méridional de Tayomago, et à quatre milles N. 55°. E. du cap Llbresl, et le banc de Sainte-Eulalie; il est assez étendu, et la mer brise ordinairement dessus. La situation de cette sèche la rend dangereuse, surtout pendant la nuit. Entre l'île et le banc de Sainte-Eulalie, il y a une passe de dix-huit brasses de fond. On peut aussi passer entre les îles de Sainte-Eulalie et la pointe d'Arabi; on pourroit également passer entre les îles de Sainte-Eulalie; mais il y a des sèches qui rendent ce passage peu sûr.

A trois quarts de milles N. 5°. O. de la pointe la plus orientale de la plus grande des îles de Sainte-Eulalie, est un petit îlot nommé la Galère, à l'est duquel il y en a un autre plus grand appelé la Cana; ces deux îlots sont si rapprochés de la côte, qu'à peine peut il y passer des canots.

A deux milles et un-quart N. 39°. E. de la pointe d'Arabi, est le cap Campaniche taillé à pic jusqu'aux deux tiers de son élévation; c'est la partie la plus orientale de l'île d'Iviça.

A l'E. 14°. N. du cap Campaniche à un mille et quart de distance, est l'île de Tayomago. Elle

peut avoir un demi mille de longueur N. O. ¼ N. et S. E. ¼ S. Cette île est assez élevée dans la partie du sud, et va en s'abaissant au nord; à sa pointe septentrionale est un petit îlot.

Le canal entre Tayomago et le cap Campaniche, peut avoir un mille de largeur et quinze brasses de fond. Ce passage est bon avec un vent frais.

Au N. 5°. O. du cap Campaniche, à demi mille de distance, est la pointe verte sur laquelle est bâtie une tour de signaux.

Au N. 3°. O. du cap Campaniche, à un mille et demi de distance, se trouve la sèche de Figueras, elle est presqu'à fleur d'eau, et brise beaucoup. Le canal entre cette sèche et la côte, est de douze à dix-huit brasses de fond.

Au N. 29°. O. de la pointe verte, à trois milles et demi de distance, et au N. 43°. O. de Tayomago à trois milles trois quarts on trouve la cale. On donne ce nom à une anse qui peut avoir, à son embouchure, deux câbles de largeur et trois de profondeur à l'O. N. O.; à l'entrée le fond est de douze brasses, et diminue graduellement vers la côte. A peu près au milieu de la côte, comprise entre la cale et la pointe verte, sont deux petits îlots très-près de terre.

Au N. 10°. O. à trois milles et demi de la

pointe verte, et au N. 30°. O. de Tayomago, à trois milles trois quarts, est la pointe Grossa; elle est à pic; à son extrémité il y a un îlot entre lequel et la côte, il ne peut passer que des canots.

Au N. 32°. O. de la pointe Grossa, à un mille de distance, est celle d'Yoc; elle est très-basse. Au N. 48°. O. de cette pointe, à trois quarts de mille, sont deux îlots nommés Hormigas, qui ne sont éloignés que d'un câble d'une autre pointe qui porte leur nom, et où la mer brise beaucoup.

Au N. 68°. O. de la pointe des Hormigas, à trois grands milles de distance, est la pointe Denserra de moyenne hauteur, de couleur rougeâtre, chargée d'arbres, et ayant au nord une sèche qui s'avance en mer de la longueur d'un câble.

La côte, entre ces deux pointes, forme diverses petites anses; au milieu est celle de la Caleta, où les bateaux vont charger quelque peu de laine.

Entre la Caleta et la pointe Denserra, on trouve la cale de ce nom; mais qui n'est pas plus utile que la première.

A l'O. 8° S. de la pointe Denserra, à un petit mille de distance, et le port Portinache, formé

par deux pointes basses séparées par un intervalle d'un câble. Le port de Portinache se prolonge d'abord environ un cinquième de mille au S. S. E. Il tourne ensuite à l'E. S. E. et s'étend également d'un cinquième de mille. C'est en cet endroit que l'on mouille sur 5 brasses, bonne tenue; la sonde est de 12 brasses à son embouchure. Ce port est abrité de N. E. par le S. jusqu'au N. O. Les pointes qui forment l'embouchure étant très-basses, ne couvrent point contre les vents traversiers, et sont souvent submergées avec la grosse mer. Le terrein qui avoisine la pointe de l'E. est élevé, et on y voit une tour de signaux.

A l'O. 16° S. à demi-mille de distance de la pointe occidentale du port Portinache, est la pointe de la Charraca, haute et escarpée. Entre ces deux pointes, la côte forme une grande anse qui a à-peu-près demi-mille de profondeur. Le fond y est net, mais elle est peu abritée du vent.

A l'O. S. O. de la pointe de la Charraca, est la cale de Charraco, petite, et de nulle sûreté.

Toujours à l'O. S. O. de la pointe de la Charraca, à un mille et quart de distance, est l'anse de Saint-Michel ou Balanzat : elle est formée par la pointe Cueva Orenga à l'E. et le cap de Saint-Michel à l'O. Ce cap est élevé et taillé à pic. L'intervalle entre ce cap et la pointe Cueva Orenga à $\frac{1}{4}$

de mille de largeur. L'anse de Saint-Michel se prolonge au S. environ un mille; on y trouve 14 à 15 brasses de fond. Le port de Saint-Michel est au fond de l'anse, il est abrité par une pointe basse qui part de la côte de l'O. Ce port est petit; on y mouille sur 6 brasses de fond; mais il n'est guère fréquenté que par de petits bâtimens, et encore ont-ils besoin de porter à terre de fortes amarres, en plaçant les ancres en dehors pour se soutenir contre les vents du N. au N. E. Deux ruisseaux qui prennent leur source à environ deux milles dans l'intérieur des terres, viennent se décharger dans ce petit port.

Entre la pointe de la Charraca et celle de Cueva Orenga, on trouve la petite île de Caldès si près de terre, qu'il n'y a pas de passage.

A moitié de la côte de l'O. de l'anse de Saint-Michel, il y a une tour de signaux; à un câble à l'E. du cap Saint-Michel, est l'île Morada peu étendue, mais élevée et nette, formant avec la côte un canal où l'on peut passer.

A un mille à l'O. S. O. du cap Saint-Michel, est celui de Rubio : il est d'une couleur noirâtre, taillé à pic, et moins élevé que le cap Saint-Michel.

Suivant la même direction, à un mille et demi du cap Rubio, est celui d'Eubarca, noirâtre

taillé à pic, et un peu plus élevé que les deux précédens.

A trois quarts de mille S. 53 O. du cap Eubarca, sont les îles Marguerite. La plus grande est assez haute, et forme, avec la côte, une passe pour les petites barques. Elles peuvent aussi passer entre la grande et la petite île, qui n'est qu'un îlot, à l'O. de la première.

Au S. 40° O. de la plus grande des Marguerites, à un mille trois quarts de distance, s'élève le pic de Nono : il a la forme d'un pain de sucre ; il est couvert d'arbres et s'avance en mer.

Au S. 5° E. du pic de Nono, à trois quarts de mille, est la pointe Toradada, haute et escarpée. A un quart de mille plus au S. on trouve l'île de la Salada : l'île est petite et touche presqu'à la côte, la cale n'est d'aucune utilité, n'étant point abritée.

Au S. 11° O. du cap de Nono, à deux milles et un quart, est le cap Negrète de moyenne élévation et couvert d'arbres. A ce cap, commence la côte N. E. du port Magno ou de Saint-Antoine, qui s'étend deux milles et demi au S. E.

Au S. 28 E. à un tiers de distance du cap Negrète, est le cap Blanc de moyenne élevation, et qui tire son nom de la couleur du terrein. Entre ces deux caps est la cale de Gracio.

Demi-mille au S. 41° E. du cap Blanc, est la pointe de Cuebas Blancas, un peu plus élevée que le cap Blanc. Entre cette pointe et le cap, il y a une cale dite des Maures, plus spacieuse que celle de Gracio. L'une et l'autre sont de bons mouillages dans la belle saison.

A demi-mille S. 43° E. de la pointe du Cuebas Blancas, est une autre pointe basse, d'où la côte court à l'E. environ demi-mille; elle plie ensuite au S. S. E. un mille et quart, et forme l'enfoncement du port Saint-Antoine.

La côte S. O. de ce port, commence à la cale de la Balsa, distante de deux petits milles S. O. 5° O. du cap Negrète. C'est de ces points que commence le port de Saint-Antoine.

Demi-mille plus à l'E., est la cale de la Aceyte, et à l'E. S. E. à un mille et quart, la pointe de la Fuente. La côte, depuis cette pointe, court E. S. E. un mille et quart, elle tourne ensuite au N. et forme l'enfoncement du port.

Le port de Saint-Antoine peut, dans la belle saison, servir pour toutes sortes de bâtimens. On y mouille à volonté, choisissant l'endroit qui convient le mieux. Mais en hiver les vents de N. et de N. O. et la grosse mer, rendent ce mouillage peu sûr. Il ne peut, dans cette saison, être propre que pour des petits bâtimens qui se pla-

tent au fond du port, où l'ancrage est de bonne tenue.

L'entrée du port Saint-Antoine est d'autant plus facile, qu'on n'a à se garder que de ce que l'on voit. Si l'on vient du N. ou de l'O. il faut mettre le cap sur le milieu de l'embouchure; entre les deux caps Negrète et de Nono, on a 20 brasses de fond. Ces caps doublés, on s'avancera jusqu'à ce que la sonde donne 6 et 8 brasses. On peut alors jeter l'ancre, on s'affourche N. E. et S. O. Les petits bâtimens qui pénètrent plus avant, portent des amarres à terre, ayant les ancres en-dehors.

La pointe Chincho est de moyenne élevation, coupée à pic et de couleur rougeâtre. Elle ferme à l'O. la cale de la Balsa.

A l'O. 1° S. à un petit mille de la pointe de Chincho, est celle de Robira qui est basse et saillante. Près de cette pointe, sur une éminence, est bâtie une tour de ce nom. Entre ces deux pointes, la côte forme une anse assez grande.

Au N. 13° E. de la pointe Robira, à la distance de deux câbles, est un petit îlot que l'on nomme le Pajar; il est net.

Trois quarts de mille de la pointe de Robira, au S. 39° O., est la pointe de Piedras, assez élevée, et dont la partie basse est très-saillante.

Deux milles au S. de la pointe de Piedras, est la cale Moli : elle est petite, ouverte à tous vents, et ne sert que pour les bateaux qui y chargent du bois dans la belle saison.

Au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de la même pointe à 3 milles et demi, est la cale Padella. Son embouchure est étroite; cette cale commence à s'enfoncer à l'E. elle se prolonge ensuite au S. E. Le fond est de 10 jusqu'à 6 brasses, bonne tenue. On y est à couvert de tous vents, et c'est un bon mouillage pour les bâtimens d'une portée ordinaire.

Au S. 3° E. de la cale de Padella à trois milles $\frac{1}{2}$ de distance, est le cap de Jueu dont il a déjà été fait mention.

Dans cette partie de la côte, à demi-mille au N. $\frac{1}{4}$ N. O. du cap Jueu, est situé le banc de Mataret auquel on doit faire attention en passant en entre le cap et l'île de Bedernell. Ce banc est couvert de de douze pieds d'eau, et ne brise qu'avec la grosse mer.

On trouve au N. $\frac{1}{4}$ N. O. de Bédra, à un mille et demi de distance, un autre banc assez étendu, que l'on nomme la Bota. Il brise beaucoup et se découvre au loin.

Les Conejeras sont trois îles, appelées la grande, le Bosque et Esparto. La Conejera grande est de moyenne élévation, s'étendant

N. et S. environ un mille et quart. Elle a une anse dans sa partie méridionale, elle est abritée par la pointe S. E. Le point le plus nord de cette île est à quatre milles un tiers S. 61°. O. du cap de Nono, et la partie la plus occidentale à neuf milles N. 2°. E. de Bédra.

Entre la Conejera grande et la pointe de Piédras se trouve le Bosque. Cet îlot s'étend demi-mille N. O. et S. E. Il est élevé et a à son extrémité N. O. deux roches.

Au S. S. O. de la Conejera grande, à un bon mille de distance, est Esparto, dont l'extrémité occidentale est distante de six milles et demi du Pic supérieur de Bédra. Esparto court E. et O. Elle n'a que trois quarts de mille d'étendue, mais elle est plus élevée que les deux autres.

Les îles Conejera, quoiqu'assez grandes, ne sont point habitées. On y met quelquefois des troupeaux au pâturage : ils sont ordinairement enlevés par les équipages des corsaires.

A deux milles et demi à l'O. S. O. de Conejera la grande, sont cinq petits îlots nommés les Bledas. Les deux plus au nord, que l'on nomme Redondas, sont sur la même ligne que Conejera la grande. Ils ne sont séparés entre eux que de la longueur de trois encâblures.

Au S. S. O. de la plus méridionale des Redondas, est la Bleda plana, dont l'élévation est la même que celle des Redondas. A très peu de distance de la Bleda plana au S. O., il y a deux petits îlots d'où s'avance un récif d'un câble de longueur. Au S. S. E. Il y a deux sèches presqu'unies qui brisent beaucoup.

A un tiers de mille au S. 17°. E. de la Bleda plana est la Bleda major. Cette île est ronde et un peu plus élevée que la première. Sur la même ligne se trouve la plus méridionale des Bledas, qui a la forme d'un bonnet, ce qui lui fait donner le nom de Gorra.

Entre la pointe de Piédras et l'île de Bosque, il ne peut passer que des canots. Des bâtimens de petite portée peuvent passer entre l'île de Bosque et la Conejera grande. Mais ce passage exige de la pratique entre ces îles et celle d'Esparto, et entre Esparto, la Conejera et les Bledas, il y a passage pour des escadres. Les vaisseaux les plus grands peuvent aussi passer entre les deux îles Redondas, entre la Bleda major et la Plana, et entre la Plana et la Gorra.

ILE DE FORMENTERA.

L'ILE de Formentera est située au sud de celle d'Iviça, dont elle est séparée par un canal de

deux milles et demi de largeur. Cette île est de moyenne élévation ; elle a à peu près huit milles d'étendue de l'E. à l'O., et environ autant en largeur du N. au S. Sa latitude est de 38°. 40′ 30″, et sa longitude 7°. 35′ 27″ E. de l'observatoire royal de Cadix.

Les caps et pointes les plus remarquables de Formentera, sont les pointes d'Espalmador, Prima et la Mola, qui forment toute la côte orientale de l'île : la pointe de l'Anguila, celle de la Gavina et le cap Berberia.

La pointe d'Espalmador est de moyenne élévation, taillée à pic et de couleur rougeâtre. Près de cette pointe, il y a une tour qui porte son nom.

Au N. $\frac{1}{4}$ N. E. de la pointe et tour d'Espalmador, l'espace de trois quarts de mille, la côte est basse, formant divers enfoncemens dans l'un desquels on voit un petit îlot bas ; à l'extrémité de cette partie de la côte de l'île, il y a un autre petit îlot nommé de los Puercos. Ce point est le plus septentrional de l'île de Formentera, et forme avec la pointe des Portes le canal entre Iviça et Formentera.

De los Puercos la côte court E. S. E. environ demi-mille ; elle tourne ensuite au sud pendant un bon mille. Elle est basse jusqu'à

un canal que l'on appelle los Trocados, et dans lequel il ne peut passer que des barques de pêcheurs. A deux milles, au N. 67° E. de la pointe d'Espalmador, est l'île d'Espardell. Cette île est de moyenne élévation. A son extrémité S. E. une petite partie de la pointe est comme coupée par un récif. A l'extrémité nord elle a un petit îlot.

A la partie de l'ouest de l'île d'Espardell, il y a un bon mouillage que l'on nomme Estancia. On y est sur quinze brasses de fond, bonne tenue. Ce mouillage est bon dans toutes les saisons. Le meilleur site est de se placer de manière à avoir la pointe de la Mola de Formentera au sud de l'île d'Espardell, et au nord l'île de Tayomago.

A un mille à l'ouest du milieu de l'île d'Espardell, et à demi-mille de la côte orientale de la pointe d'Espalmador, il y a un banc avec trois brasses et demi de fond de roche. On doit y faire attention. Entre ce banc et Espardell, la sonde est de onze brasses, et de neuf entre la côte de Formentera.

Au S. 37° E., à deux milles de distance des Trocados, est la pointe Prima, saillante, basse, et de couleur noirâtre. A l'ouest de cette pointe,

il y a une grande anse, au fond de laquelle, entre plusieurs petites cales, se trouve celle de Puyols, abritée par quelques roches détachées de la côte. Cette cale ne sert que pour les bateaux. Deux câbles au N. O. de cette cale, il y a un banc où la mer brise continuellement.

De la pointe Prima, la côte s'élève et est escarpée, courant demi-mille au S. S. E. jusqu'à une autre pointe haute, taillée à pic, et peu saillante. Cette pointe se nomme la pointe Carnache. Au dessus il y a une tour de signaux.

Au S. 67° $\frac{1}{2}$ E. de cette tour, à trois milles et demi de distance, est la pointe N. O. de la mola. A l'ouest de cette pointe il y a une grande anse, au fond de laquelle, à trois quarts de milles S. S. O. de la pointe de la Mola, est une petite cale nommée Saint-Augustin. Cette cale ne peut servir que pour des bateaux. Le fond est assez grand et la tenue bonne, sur toute la côte comprise entre Punta prima et les Trocados, mais on ne prend guères le mouillage qu'avec un beau temps.

De la pointe nord de la Mola, la côte sous ce nom est élevée, elle court à l'est demi-mille au S. E. trois quarts de mille, et un mille et demi au sud. Elle tourne ensuite à l'ouest l'es-

pace de deux milles. A ce point la côte commence à s'abaisser, et forme une grande anse que l'on nomme la Plage du Midi.

A quatre milles et demi à l'O. ½ quart S. de l'extrémité occidentale de la Mola, est la pointe de l'Anguila, de moyenne élévation, et taillée à pic. De cette pointe, un grand mille au N. E., la côte est haute et escarpée jusqu'à la tour des Catalans; de ce point, elle continue en s'abaissant à l'E. N. E., et commence à former l'anse ou la plage du midi. Le fond, dans cette anse, est de six brasses, mais de mauvaise qualité.

De la tour des Catalans jusqu'à la pointe de l'Anguilla, le fond est net et profond. La sonde donne 10 brasses près de la côte.

De la pointe de l'Anguilla, la côte, toujours haute et escarpée, s'étend un mille et demi au N. O. ¼ N. jusqu'à la tour de Garovaret, et de cette tour, trois quarts de mille N. N. O. jusqu'au cap de Berberia.

De ce cap, la côte commence à s'abaisser, mais est taillée à pic. Elle s'étend un mille et quart au N. 1° O. jusqu'à la pointe de la cale Saona, qui est basse et saillante.

A trois quarts de mille de cette pointe, au N. 2° E. sont la tour et la pointe de la Gavina.

Cette pointe est basse et saillante; elle descend de la hauteur sur laquelle la tour est bâtie.

Les pointes de Saona et de la Gavina forment l'embouchure de la cale Saona qui s'enfonce à l'E. environ demi-mille. La sonde est de 5 et 6 brasses bon fond. On ne doit cependant y mouiller qu'en cas de nécessité. Cette cale est ouverte aux vents du S. O. jusqu'au N. O. qui y lèvent presque toujours une très-forte mer.

Demi-mille au N. 31° E. de la tour de la Gavina, est la pointe de la Pedrera. Elle est basse et saillante. La côte en cet endroit forme une espèce d'anse à l'O.

A égale distance à l'E. de la pointe de la Pedrera se trouvent la cale de l'île de Sabine.

La cale de Sabine ne peut servir que pour des chaloupes qui y sont abritées par l'île.

De la cale de Sabine, la côte basse s'étend à l'E. N. E. environ un petit mille jusqu'à l'endroit où se charge le sel des salines de S. Louis. Ces salines qui semblent n'avoir aucune communication avec la mer, occupent tout l'espace compris entre la cale de Sabine, et le point de la côte où se charge le sel.

De ce point, la partie occidentale de l'île, va en s'abaissant se réunir à la partie orientale, qui est séparée par un récif de celle du N. Ce

récif passé, la côte suit au N. jusqu'aux Trocados dont on a déjà parlé. En dehors de l'endroit de la côte où se charge le sel, il y a trois petits îlots bas, et courant entre eux, N. et S.

Des Trocados la côte continue à s'étendre au N. et forme une anse avec la pointe, sur laquelle est bâtie la tour d'Espalmador qui lui donne son nom. Ce mouillage est abrité par une petite île du même nom qui se trouve en travers des Trocados, et s'étend N. et S. Elle a un brisant dans la partie du N., un autre à l'E., et un troisième à l'O. S. O.

Le mouillage d'Espalmador n'ayant que 4 brasses de fond, ne peut recevoir que de petits bâtimens. La pointe S. d'Espalmador a un récif au S. et à l'O. à la distance d'un câble et demi, il y a une petite île nommée Gastavi, qui a un récif à l'E. Dans ce canal où l'on passe pour gagner le mouillage d'Espalmador, la sonde donne 4 brasses. On doit se placer de manière à porter des amarres sur la côte orientale de l'île, et se tenir affourché à l'E.

A l'E. de la tour d'Espalmador, à une portée de fusil, il y a un marais d'eaux salées, dont on ne voit pas la communication avec la mer.

Canaux que forment entre elles les îles Pithiuses.

Les divers canaux des îles Pithiuses, se trouvent compris entre la pointe et la tour des Portes, qui est la partie la plus méridionale de l'île d'Iviça, et depuis la petite île de los Puercos, point le plus septentrional de Formentera.

On donne le nom de Freos à trois canaux que forment avec la côte d'Iviça, les îles Ahorcados et Redonda.

Outre ces deux îles, il y en a deux autres nommées Negras, et distinguées par la dénomination de petite et grande. Celle-ci est à l'O. 7° S. des Ahorcados, à la distance d'un quart de mille. La petite est éloignée de la première de la longueur d'un câble au N. N. O. Ces deux îles sont moins élevées que celles des Ahorcados.

On appelle petit canal celui qui est formé par la pointe des Portes et l'île Redonda. Il ne peut y passer que des barques de pêcheurs, à cause des bas-fonds.

L'île Redonda forme avec la partie septentrionale des Ahorcados, un canal où peuvent passer des bâtimens d'une moyenne portée. C'est ce qu'on appelle le Freo del Medio; il a un demi-mille de largeur. A peu près au milieu, la sonde

est de 4 brasses. Il faut éviter de ranger de près l'île Redonda qui a à l'E. une sèche qui s'avance d'une encâblure et demie, et sur laquelle il n'y a qu'une brasse et demie, fond de roches.

En venant de l'O. pour entrer dans ce canal, il faut faire attention à un banc que l'on nomme la Barquette. A l'O. S. O. de l'île Redonda, à un quart de mille de distance, il brise beaucoup pour peu qu'il y ait de mer.

Le grand canal est formé par les extrémités méridionales de l'île des Ahorcados et de l'île Noire-la-Grande, et les terres qui de la pointe et tour d'Espalmador s'étendent au N. jusqu'à la pointe et île de los Puerços. Ce canal court S. S. E. ½ quart S., et N. N. O. ½ quart N. l'espace d'un mille. Au milieu la sonde est de 9 brasses, et diminue graduellement du côté de Formentera jusqu'à 6 brasses à une encâblure de la côte et jusqu'à 4 brasses; à la même distance de l'île des Ahorcados, le fond augmente jusqu'à 13 brasses à demi-encâblure de l'île Noire. Entre les deux îles de ce nom, et entre elles et l'île des Ahorcados, dans plusieurs endroits, on ne trouve que 2 ½ brasses de fond.

A deux tiers de cable à l'O. N. O. de la pointe la plus N. E. de la petite île Noire, est un banc de roches sur lequel il n'y a qu'une brasse de

fond. Entre ce banc et la petite île Noire, la sonde est de 4 brasses.

Malgré la profondeur de l'eau dans le grand canal, on distingue clairement les pierres qui tapissent le fond.

Route pour entrer dans le port d'Iviça.

Se trouvant à l'ouest du port d'Iviça avec un bâtiment d'une grande portée, on doit tâcher dès-lors de bien prendre le grand canal. Soit que l'on dérive de la Breda, ou à la partie ouest de Formentera, il faut tenir le cap sur la tour d'Espalmador, faisant l'est environ un mille et demi. On suivra la même route jusqu'à mi-canal, l'on fera ensuite la route que l'on croira plus convènable pour sortir du canal. On ne doit pas trop ranger la pointe S. S. E. des Ahorcados à un câble de distance de cette pointe, on ne trouve plus que quatre brasses.

Ayant passé le canal, on mettra le cap sur le château d'Iviça, on découvrira bientôt les îles Esponja, Malvines et Dados, que l'on ne voit pas d'abord, parce qu'elles se trouvent sous des terres beaucoup plus élevées.

Si le vent le permet, on peut passer, laissant les Dados à stribord, et la Esponja et les Malvines à bâbord. Si le vent étoit variable, on

pourroit passer à l'ouest de la Esponja et des Malvines, en faisant attention au banc qui est à deux tiers de câble au N. O. $\frac{1}{4}$ O. de ces îles.

Etant entre les Malvines et les Dados, on gouvernera sur la moitié de l'embouchure du port, laissant à stribord les îles Grosses et Botafuego, et à bâbord la pointe Retayada et l'île Noire qui lui reste à l'est. On mouillera sur sept à huit brasses de fond, tenant le meilleur câble au S. O. et se plaçant plus près de l'île Plane, que de la ville, pour pouvoir y porter un grelin, lorsque les vents sont à l'est.

En hiver, saison pendant laquelle règnent les vents de N. et de N. O., on se placera au N. E.

Avec de petits bâtimens, les vents étant au N. O., se trouvant sur la Breda, on peut prendre le canal del Medio, gouvernant sur l'île des Ahorcados jusqu'à ce qu'on reconnoisse bien le milieu du canal; on fait ensuite le vent le plus convenable pour doubler le canal.

Avec toute sorte de vaisseaux, étant à l'est de l'île d'Iviça, on gouvernera de manière à passer entre la pointe sud de l'île Grosse, et la plus grande des Dados. Ce canal a trois quarts de mille de largeur, et est profond.

On évitera de passer entre les deux Dados, à cause du banc qui se trouve au milieu, et auquel on doit bien faire attention, si l'on est obligé de tirer des bordées pour entrer dans le port.

Il est prudent de ne point tenter d'entrer dans le port d'Iviça de nuit, à moins d'être très-pratique des canaux.

Bien des navigateurs, faute de connoissance, ont pris la tour d'Esplamador, pour celle des Portes, et se sont perdus dans les Trocados ou dans leur voisinage.

CHAPITRE XIII.

Description des îles Pithiuses.

La plus grande et la plus peuplée des Pithiuses, est Iviça, appelée par les anciens Ebusus (1). Cette île court N. E. et S. O., ayant la figure d'un pentagone. Sa plus grande extension est de sept lieues, sur trois et demie de largeur. Iviça est au nord de Formentera, à deux grands milles de distance : au S. O. $\frac{1}{4}$ O. à seize lieues du promontoire de Denia, qui est le plus immédiat de la côte du continent d'Espagne. Du cap Ténès en Afrique, on compte quarante-six lieues N. $\frac{1}{4}$ N. O. La latitude d'Iviça est de 38°. 53′ 16″. N. de 7°. 38′ 12″. E. de l'observatoire royal de marine de Cadix.

L'île est divisée en cinq parties, que les

(1) *Silius italicus*, *lib.* 3,

« *Jamque Ebusus phœnissa*
Movet, jamque artabris arma. »

habitans appellent quartons; savoir : la Plaine de la Ville, Sainte-Eulalie, Balanzat, Pormany et les Salines.

La Plaine de la Ville est le quarton principal, et a Iviça pour capitale, qui est en même temps le siége d'un évêque. Les autres quartons environnent celui-ci, dont le territoire occupe une lieue et demie. Iviça est placée au sud sous le canon d'une petite forteresse bâtie sur une colline, du temps de Charles-Quint, et reparée sous le règne de Ferdinand VI. Cette petite forteresse, de peu d'importance, bat en mer du côté du nord, de l'est et du sud. Tous les ouvrages qui la composent se réduisent à quelques bastions et des chemins couverts, mais sans fossés. L'intérieur renferme environ deux cents maisons habitées par à peu près neuf cents insulaires, la cathédrale, six églises, un couvent et des casernes pour deux bataillons. Au sortir de la forteresse à l'est est le bourg ou l'aravalle de quatre cent vingt feux, et dix-sept à dix-huit cents habitans.

Les auteurs anciens les plus accrédités attribuent la fondation d'Iviça, les uns aux Phéniciens, mais le plus grand nombre aux Carthaginois, et en placent l'époque environ 170 ans après la fondation de Carthage. La stérilité du

lieu lui avoit fait donner le nom d'Ebusus qui, en langue punique, signifie infructueux.

Le port d'Iviça est le principal de toute l'île; il est grand, commode et abrité de tous côtés. La petite île de Formentera qui en est peu éloignée, le défend contre les vents du S. et du S. O. L'île Plane, très-voisine de la côte, le couvre à l'E. et au S. E.; l'élévation des collines qui l'environnent, l'abritent de tous les autres vents. Le mouillage est de très-bonne tenue, mais il seroit nécessaire de nettoyer le fond qui se comble insensiblement, et est très-gâté, par le dépôt des lests qu'y jettent les bâtimens qui viennent charger du sel. Cet abus peut avec le temps rendre le mouillage d'Iviça inutile. Le fond est de sable, et avec la plus grande facilité, on pourroit faire de ce port, un des meilleurs de la Méditerranée.

Outre la capitale, ce quarton contient environ 200 habitations, formant différens petits hameaux, dont la population peut être de 900 ames. Iviça fournit pour sa défense une compagnie de 120 hommes, commandés par un capitaine. Jusqu'à deux milles de distance, le chemin est bordé des deux côtés de vignes et de jardins.

Les côtes de ce quarton commencent au cap Andreus et se terminent à la cale Quifeu.

Le district de Sainte-Eulalie confine avec ceux d'Iviça et de Balanzat, et a quatre lieues d'étendue. Le nombre des maisons est au moins de 700, séparées entre elles et ne forment point un bourg ou village : il y a deux églises. La population se monte à près de quatre mille ames, et la milice se compose de 700 hommes, commandés par différens capitaines.

La côte de ce quarton s'étend depuis le Saut den Serra jusqu'à la cale de Benirraix.

Le territoire de Balanzat a à peu près 5 lieues d'étendue, et confine avec ceux de Pormany, Sainte-Eulalie et Iviça. Il y a une église; le nombre des habitans peut être de 2,300 occupant 400 maisons. La force militaire de Balanzat se compose d'une compagnie de 300 hommes. L'intervalle entre le port de Balanzat et Ping de Nono renferme la côte de ce quarton.

Le district de Pormany confine avec ceux de Balanzat, des Salines et d'Iviça. Son territoire a environ quatre lieues d'étendue : il est en général montueux, mais renferme une plaine très-fertile. Quatre cent cinquante habitations contiennent deux mille cent insulaires dont trois

cent cinquante sont enrôlés pour la défense du pays.

De Ping de Nono, la côte de Pormany s'étend jusqu'au cap Cabells.

Le quarton des Salines qui doit son nom à la quantité de sel qu'on y récolte, confine avec ceux de Pormany et d'Iviça. Son territoire n'a que 2 lieues d'étendue. Sa population se monte à environ 900 âmes, et le nombre des habitations est de deux cents. Une compagnie de 200 hommes est chargée de sa défense. Au S. des Salines, il y a une assez belle plaine où se trouve la paroisse. A partir du port Purroig, la côte de ce quarton s'étend jusqu'à celui d'Iviça.

Un canal de deux milles sépare l'île de Formentera de celle d'Iviça. Les anciens la distinguoient par le nom de Pithiuse-Minor. Le nom de Formentera qu'elle porte aujourd'hui paroît dériver de la quantité considérable de blé que l'on récolte sur cette petite île ; elle court E. et O. Sa plus grande longueur est de trois lieues. Sa largeur est fort irrégulière, variant de deux lieues, à une, et n'ayant que trois portées de fusil dans l'endroit le plus étroit. Sa population se monte à douze cents insulaires,

dont les habitations sont éparses dans la campagne.

L'auteur anonyme d'un manuscrit de 1620 sur l'histoire des îles Pithiuses, en parlant du port Salé, observe que cet endroit seroit très-propre pour y bâtir une ville. On y a à la main la pierre et le bois. Il paroît que, dans ce même lieu, à en juger par les ruines que l'on voit encore, et par nombre de puits, il existoit une ville du temps des Romains. Le même auteur observant que dans les jours de marée basse, on passe le canal à pied sec, prétend qu'il seroit facile, en le comblant, de réunir les deux îles. Le fond considérable de ce canal présenteroit toujours bien des difficultés qui, surmontées, n'auroient d'autre effet que de boucher, sans nul bénéfice, une des passes du port d'Iviça.

Le climat des îles Pithiuses est doux et salutaire; pendant l'été les vents de mer tempèrent la chaleur, et l'hiver le froid est toujours très-modéré. On pourroit regarder comme une preuve de l'excellence du climat de ces îles, l'avantage de n'avoir aucun animal venimeux; on a même remarqué que ceux qu'on y a transportés, ont vécu fort peu de temps. Cette propriété seroit, ce me semble, plus justement attribuée à

la qualité du terroir; de-là la célébrité des vases que fabriquoient les anciens habitans des Pithiuses. Cette opinion se fortifie en observant que sur la côte de Valence, c'est-à-dire, dans le même climat, une autre île est peuplée de serpens et d'animaux venimeux, d'où les anciens la nommoient Ophinsa; et les modernes lui conservent le nom de Moncalobrer.

Le terrein est en général montueux, et bien boisé, il se prête à toute sorte de culture, mais particulièrement à celle des oliviers. La pente des montagnes offre une exposition très-favorable pour la vigne.

Ces îles produisent une quantité de blé, de vins et d'huiles bien supérieurs à la consommation de leurs habitans. La récolte de ces denrés pourroit cependant être portée beaucoup plus loin. L'insulaire peu actif est mauvais cultivateur; la richesse naturelle de son terroir satisfait son ambition.

Les troupeaux de gros et petits bétails sont assez nombreux pour fournir au besoin des insulaires, mais le nombre et la qualité des chevaux, mulets, et autres bêtes de charge, ne répond pas à l'abondance et à l'excellence des pâturages.

La chasse est abondante dans les îles Pithiuses; on trouve dans un étang de l'île de For-

mentera, une espèce de faisan remarquable par la beauté et la variété de son plumage.

Les côtes sont poissonneuses, et le poisson de très-bon goût.

Les insulaires tirent de leurs jardins une grande quantité de fruits et de légumes. Parmi les premiers on distingue les amandes et les figues pour la qualité; parmi les seconds, les melons d'eau sont fort en réputation.

La récolte du lin et du chanvre suffit aux besoins des habitans.

Le sel est l'article principal des richesses des Pithiuses. La récolte se fait dans le mois d'août, et donne, année commune, de 20 à 25000 modines qui, à 15 livres le modine, font une somme de cent soixante et quinze mille livres. On transporte le sel à dos de mulets sur trois points de la côte où les bâtimens étrangers viennent le charger.

Les habitans des Pithiuses sont en général de moyenne taille et assez agiles, leur teint est basané. Ils ont beaucoup de douceur dans le caractère, sont bons marins, et font de la navigation leur principal occupation. On compte dans le port d'Iviça jusqu'à 60 schebecks de différentes grandeurs. Ces insulaires ont la réputation d'être braves, et plus d'une fois ils ont éprouvé avec

succès leur valeur contre les corsaires barbaresques. La langue et le costume sont à très-peu de différence, près les mêmes que dans les îles Baléares.

Avec les moyens d'aisance que leur offre la bonté de leur terroir, on est étonné de l'état de pauvreté des Iviçins. A des qualités estimables, ils joignent, une indolence, une aversion pour le travail inconcevables. Ils poussent l'insouciance pour l'agriculture, au point de ne cultiver que la quantité de terrein qu'exigent leurs besoins. Très-peu avancés pour toutes les opérations de la culture des terres, ils tiennent opiniâtrement à leurs vieilles habitudes, et s'opposeroient à tout procédé qui leur seroit inconnu quelle qu'en fût l'utilité. On m'a assuré qu'un Valentien étant venu s'établir à Iviça, avoit commencé de défricher un petit terrein, où il cultivoit diverses plantes à la manière de son pays. Ses voisins lui signifièrent de cesser ses travaux, et menacèrent même d'attenter à sa vie, comme voulant introduire de nouveaux usages dans l'île. La nature fait presque seule tous les frais de l'approvisionnement des Iviçins. On voit des morceaux de terrein d'excellente qualité abandonnés en friche; les oliviers croissent, et donnent leurs fruits sans aucun travail de la part de l'habitant

de la campagne. La vigne n'est guère mieux cultivée, l'huile et les vins se font avec si peu de soins et des moyens si imparfaits, que l'insulaire retire à peine la moitié de sa récolte. Un gouverneur d'Iviça essaya de planter des mûriers dans l'île d'Iviça, et d'y introduire l'usage des vers à soie. L'essai réussit, on recueillit des échantillons de soie très-belle et très-fine; cette nouvelle branche de richesses fut bientôt perdue par l'extrême apathie des insulaires.

Les Iviçins ne connoissent que les arts de première nécessité, dont le but se borne pour ainsi dire à les mettre à l'abri des injures de l'air. Leurs habitations sont sans ornemens, et leur costume grossier. Ceux de ces insulaires qui jouissent d'une fortune plus aisée, tirent du continent de l'Espagne et des îles Baléares tout ce qui peut leur procurer le plus d'agrément ou de commodités. Les bons Iviçins sont certes bien à l'abri du poison du luxe. En parcourant l'île, l'étranger se croiroit transporté dans ces pays où la civilisation n'a point encore pénétré. On ne rencontre presqu'aucun chemin praticable, à l'exception de ceux qui avoisinent les diverses peuplades, ou qui conduisent aux différens points de la côte où se font les chargemens de sel.

CHAPITRE XIV.

Caractère et mœurs des habitans des îles Baléares et Pithiuses.

La plupart des voyageurs, à peine arrivés chez un peuple, établissent leur opinion et prononcent affirmativement sur son génie, son caractère et ses mœurs, d'après ce qui les a le plus frappés dans les usages extérieurs, en parcourant les villes où ils ont passé. Souvent aussi la manière dont ils ont été traités dans quelques maisons particulières, influe beaucoup sur leur jugement. Dans le premier cas, on ne peut s'en rapporter à des observations trop légères; et dans le second, on reconnoît toujours, ou le sentiment de la reconnoissance, ou l'impression de quelque désagrément. Ce n'est point, au surplus, dans les villes où les relations plus fréquentes et plus faciles avec les étrangers, font, pour ainsi dire, disparoître le caractère national, que l'observateur, dégagé de préjugés, peut arriver à la vérité. En se rapprochant de

de l'habitant simple de la campagne, en le suivant au sein de sa famille, dans ses travaux, dans ses fêtes civiles et religieuses, le voyageur parviendra bien plus sûrement à connoître le caractère et l'esprit national, que les vices et les habitudes de la ville n'ont pu altérer.

On se trompe également, si l'on se flatte de réussir à connoître le génie et le caractère d'un peuple, en se réglant d'après les systèmes des différens philosophes. Les Platoniciens en attribuent la diversité à l'influence des astres et du climat, ne considérant la nature du gouvernement et de l'éducation que comme cause secondaire. Les astres influent plus ou moins sur l'homme, mais sans le gouverner, sans déterminer ses actions : il ne leur doit point les lumières de la raison, et sa volonté est toujours libre. Autrement, quel mérite auroit la pratique des vertus, et sur quoi condamneroit-on les vices, en admettant l'influence irrésistible des astres? S'en rapportera-t-on aussi au système des destinées de la fable, ou se réglera-t-on d'après les extravagances de l'astrologie judiciaire des charlatans de tous les temps? On peut bien accorder au climat une certaine influence sur les opérations de l'ame, puisqu'il participe aux divers mouvemens des organes

du corps, aux vibrations des fibres, à la circulation plus ou moins vive du sang; mais en faire la cause première et absolue du génie et du caractère d'un peuple, me semble un paradoxe. Ne voit-on pas, en effet, des nations vivant sous le même climat, d'un esprit et d'un caractère très-différens; et ne rencontre-t-on pas en même temps la plus parfaite uniformité pour d'autres peuples placés sous un climat tout opposé. Dans le même point topographique du globe, les bords de l'Orénoque sont couverts de petites nations dont la diversité dans le caractère et le génie est frappante. Ici le voyageur se trouve au milieu d'un peuple joyeux, humain, plein de loyauté : il se nourrit avec lui de dattes et du fruit si doux du platane : là une autre nation dure, belliqueuse, féroce, indomptable, lui présente pour alimens la chair, et pour boisson le sang de son semblable. Plus loin, des femmes martiales et loquaces, donnent des lois à des hommes lâches et taciturnes. Une autre nation offre ensuite le spectacle de la nature ravalée presqu'à l'état de la brute; elle se nourrit de terre, ou d'une espèce de pâte où il y en entre beaucoup. Plus loin, on est étonné de la stupide crédulité d'un autre peuple tellement voué à ses médecins, qu'il leur abandonne les biens des malades qu'il

les ayent guéris ou tués ; on le voit pousser l'indifférence et l'insensibilité pour son semblable souffrant, au point de se contenter de déposer sous le filet où il est étendu, la portion de vivres qui lui revient, sans s'inquiéter s'il l'a prise ou non. Telles sont les observations que l'on trouve dans l'histoire de l'Orénoque, par Gumilla. En prenant pour exemple des peuples sauvages, j'ai voulu ne rien laisser qui pût balancer l'influence du climat. Que l'on porte ses regards sur l'Europe civilisée, on y remarquera souvent une uniformité de génie et de caractère, entre des nations placées sous un climat très-différent. Que l'on s'arrête aux Flamands ou Brabançons, on retrouve chez eux, les goûts, les inclinations, les usages civils et religieux des Espagnols, et cependant quelle différence de climat! En vain Masden a-t-il dans son premier volume de l'histoire critique d'Espagne, épuisé l'érudition pour prouver l'influence prépondérante du climat. On se refuse à croire que les mouvemens de l'ame soient dirigés par l'air, comme un voile léger, et suivent les impressions du froid et du chaud, comme un baromètre. La religion et le gouvernement politique, voilà les grands mobiles qui donnent au génie national son impulsion, sa forme et son

essor. Pour peu que l'on soit versé dans l'histoire, on reconnoîtra cette vérité : sous le paganisme, on a vu les peuples barbares, superstitieux, s'abandonnant sans frein à leurs passions. L'évangile, en se propageant, ramena l'homme à l'amour de la vérité et des vertus sociales; les peuples furent modérés, justes et humains. Après la religion, les lois, le gouvernement et l'exemple des chefs, ont l'influence la plus décisive. On voit les Romains invincibles sous Auguste; lâches et vaincus sous Claude; cruels avec Néron; vicieux avec Vitellius; justes clémens et bienfaisans à l'exemple des Vespasiens et des Titus. Sans remonter si haut, jetons les yeux sur nous mêmes : est-ce l'influence du climat qui, du peuple le plus généreux, le plus humain, le plus courageux, le plus civilisé, en a fait tout-à-coup une nation dont les excès, les crimes et les foiblesses ont étonné et effrayé l'Europe entière? Est-ce encore à cette même influence, que cette même nation doit le retour de ses vertus, de ses lumières, de sa force et de sa félicité, ou au génie de l'homme extraordinaire qui est venu l'arracher du fond de l'abîme de ses malheurs, et à la sagesse des nouvelles lois qui la gouvernent?

Chez les peuples sauvages, vivans sous le

même climat, on peut attribuer ces variétés de caractère et d'inclination, au manque d'une religion uniforme, qu'ils remplacent par les délires de leur imagination, et aux défauts des lois, ne connoissant que celles de la force, et n'ayant d'autre but dans leurs actions que leur intérêt personnel.

Le génie national suit les changemens de la religion et du gouvernement. Les Grecs d'aujourd'hui, sous la domination Ottomane, ne forment plus qu'un peuple ignorant, superstitieux et avili, tandis que leurs ancêtres s'illustrèrent dans les arts et les sciences, au sein de la paix et au milieu des combats, par des prodiges qui étonnent encore leur postérité et les nations les plus éclairées.

La religion et le gouvernement se soutenant dans le même état, le génie national se soutient également sans altération.

Les insulaires Baléares professant la même religion, obéissant aux mêmes lois que le reste de l'Espagne, ont nécessairement le même caractère, à quelques nuances près, résultat d'une domination des Maures qui dura plus de cinq cents ans, nuances qui disparurent dans le continent par les relations plus faciles et plus fréquentes avec les étrangers.

Strabon, Diodore de Sicile, et tous les historiens qui nous ont conservé la mémoire des anciens habitans des îles Baléares, s'accordent à nous les peindre comme très-courageux, belliqueux, et d'une adressse particulière à se servir de la fronde. On remarque cependant quelque différence entre ces deux auteurs; mais on doit observer que Diodore, en parlant des habitans de ces îles, remonte à une époque antérieure à leur civilisation. Strabon, au contraire, nous peint les insulaires Baléares de son temps. Ils vivoient, suivant cet écrivain (1), dans une paix continuelle, et jouissoient d'un bonheur parfait. Aussi les appelle-t-il Irenées ou Pacifiques, non que ces peuples fussent lâches et efféminés; ils prouvèrent toujours le contraire lorsque leurs ennemis les forcèrent de prendre les armes, et se signalèrent par leur valeur.

Diodore peint ces insulaires sous des couleurs si tristes, que l'on a de la peine à retracer le tableau qu'il en fait (2).

---

(1) *Strabon*, *lib.* 3.

(2) *Diodore*, *lib.* 6. *cap.* 5. « Il y a d'autres îles en « face de l'Ibérie, appelées par les Grecs gymnasies, « parce que leurs habitans dans l'été ne se couvrent « d'aucuns vêtemens. Ils sont fort adonnés au vin que

L'historien Dameto craignant que le récit de Diodore ne laisse une espèce de tache sur ses concitoyens, ne pouvant mieux les défendre, ou plutôt ne faisant pas attention à l'époque où remonte l'historien sicilien, l'accuse franchement d'imposture. Qu'importe, au surplus aux Baléares actuels que leurs ancêtres, dans les temps les plus reculés, s'abandonnassent à des vices qu'ils sont loin d'imiter, et qu'ils rejetassent toute espèce de vêtement lorsque la chaleur les incommodoit : en sont-ils moins bien vêtus ?

J'ai trouvé chez les Majorquins des qualités es-

« leur île ne produit point, et manquant, pour se oindre « d'huile d'olive, ils se servent de celui de lentisque, ou « de graisse de cochon. Ils sont tellement portés pour les « femmes, qu'en échange d'une seule, ils donnent trois « ou quatre hommes : ils vivent dans les cavernes des « rochers, et loin de se servir d'or et d'argent, ils s'op- « posent à ce que l'on tente d'en tirer de leur île, pré- « tendant que ces métaux furent la cause de la mort de « Geryon, fils de Chrisaure, tué par Hercule. Quand ils « alloient à la guerre avec les Carthaginois, dont ils « étoient alliés, ils troquoient leur solde pour du vin et « des femmes. Dans les noces, les parens et amis jouis- « soient de la femme, pendant que le mari s'occupoit à « s'enivrer. Ils coupoient par morceaux les corps des « morts, et les déposoient dans des urnes sur lesquelles « ils plaçoient de grosses pierres. »

timables et qu'on ne peut leur contester : ils respectent l'étranger ; on peut, sans crainte, parcourir de nuit comme de jour les campagnes ; s'aventurer dans l'intérieur des montagnes, dans les lieux les plus retirés, on recevra partout l'accueil le plus hospitalier ; en acceptant les offres du bon paysan, on sera en doute si c'est lui qui oblige ou qui est obligé.

Outre les divertissemens que peut offrir le théâtre, les Majorquins ont des fêtes particulières. Le carnaval se passe en mascarades et en bals qui se donnent dans la salle de la bourse.

Depuis la St.-Jean jusqu'au mois de septembre tous les soirs, les rues de la ville de Palma présentent successivement un spectacle fort agréable. Tous les habitans du quartier se piquent de décorer le devant de leurs maisons, de tableaux et de tapisseries, et d'en garnir les fenêtres et les portes de lampions de différentes couleurs. Des musiciens, tirés des différens corps de musique de la garnison, placés sur un amphithéâtre, jouent des contre-danses qui s'exécutent dans la rue avec infiniment d'ordre et de gaieté. Les deux côtés de la rue sont garnis de chaises pour les spectateurs. Des marchands circulent dans l'assemblée, et présentent des petits gâteaux et des

liqueurs rafraîchissantes. La fête se prolonge jusqu'au jour.

Le 20 d'août, il se tient une foire, pour les bestiaux, dans une vaste plaine, à environ deux lieues de Palma, près d'une abbaye de Bernardins. Le peuple s'y rend en foule; toutes les voitures sont employées, jusqu'aux chariots qui se louent fort cher. La plaine est couverte de petites boutiques. Là, au milieu des troupeaux bêlans, des groupes de jeunes gens assis sur l'herbe, à l'ombre d'un olivier, font un repas champêtre; ici d'autres se livrent à la danse au son d'une rustique musette; un étranger paroît-il, on s'empresse de l'inviter à prendre part au festin, ou à la danse: on se réjouit lorsqu'il accepte.

Dans les villages on fait, le jour de la fête du patron, des courses de chevaux, de mulets et d'ânes. Les jeunes garçons, les filles même disputent le prix de l'agilité. La fête se passe dans une plaine; un vieillard, un roseau à la main, maintient le bon ordre et décerne le prix au vainqueur. Les hommes reçoivent une paire de poules, ou des fers de chevaux, etc; les filles victorieuses rapportent, en sautant, à leurs mères, un rebozillo d'indienne. Quelle franchise dans la joie de ces paisibles habitans de la cam-

pagne! quelle pureté! quelle délicieuse simplicité de mœurs! ..

Dans toutes ces fêtes, où le peuple accourt et se réunit en foule, jamais de rixes; une joie pure, une tranquillité parfaite en font les délices et l'objet de l'admiration de l'étranger. Pendant tout le temps que j'ai vécu parmi ces insulaires, je n'en ai jamais vu aucun se porter à des crimes dignes du dernier supplice. Les vols, les violences ont toujours été commis par des étrangers. Dans la ville, on retrouve la même douceur de caractère, mais malheureusement mélangée avec une espèce d'intérêt et d'avarice très-prononcés. On y observe aussi une forte teinte de vanité dans les hommes d'un rang distingué, qui ne connoissent rien au-dessus d'eux, et dans les artisans qui s'imaginent être parvenus à la dernière perfection. Interrogez un ouvrier: avant de répondre à vos questions, il vous demande si à Paris, à Londres, on travaille aussi bien qu'à Majorque. Si vous lui dites que la supériorité est du côté de l'étranger, il part d'un éclat de rire, et semble prendre pitié de votre ignorance. On ne peut cependant refuser aux Majorquins du génie, une conception facile et de l'aptitude pour les sciences et les arts.

Les Minorquins ont toujours partagé, dans

les temps anciens, la réputation de courage et d'adresse à se servir de la fronde, dont jouissoient les Majorquins. On reproche aujourd'hui à ces insulaires une espèce d'indolence et d'apathie qu'ils ont contractées par la variation successive des différens gouvernemens qui leur ont dicté des lois. La crainte de changer de maîtres ne fait sur eux aucune impression. Ils reçoivent avec docilité, je puis même dire avec indifférence, les nouvelles lois qui leur sont présentées. Contens de vivre dans la médiocrité, leurs vœux se bornent à n'être point troublés dans leur tranquillité. Ils prennent peu d'intérêt aux événemens politiques, et ils ne quittent qu'avec une répugnance bien marquée, le lieu natal, pour s'enrôler sous les drapeaux du souverain. Si du temps des Anglois on leur voyoit montrer une certaine activité, tout se bornoit à un petit nombre de spéculateurs et de marins qui s'enrichissoient sans peine par des courses qui ne s'étendoient pas au-delà des côtes des îles et du continent d'Espagne. Le reste des habitans n'en persévéroit pas moins dans son indolence naturelle. Sous les Espagnols, je n'ai pas vu un armement minorquin : la facilité de la course n'étoit plus la même, elle présentoit des dangers à courir, et le sentiment de la gloire ne sauroit

seul dédommager un peuple qui paroît en connoître si peu le prix. Le Minorquin est facilement ébloui par le moindre succès. La prospérité lui donne non de l'émulation, mais de l'orgueil et de la jactance. Ces insulaires sont, en même temps, très-jaloux entre eux, irascibles, portés à la haine et à la vengeance, enclins à toutes les petites tracasseries; ils ont, en un mot, tous les défauts des caractères foibles et sans énergie. On est frappé de l'espèce de distance dans laquelle se tiennent entre elles les différentes classes des habitans. Le noble se regarde comme fort au-dessus du négociant et du marin, ceux-ci, à leur tour, affectent une certaine supériorité envers l'artisan et l'habitant de la campagne.

Les Minorquins vivent fort retirés. Ils accueillent cependant l'étranger, et semblent le voir avec plaisir; mais dans la réalité, tout se borne à quelques politesses du moment; ils ne se lient point. On trouve chez eux la tranquillité de la solitude. Leurs fêtes ont la teinte de leur caractère. Au carnaval, on se déguise le soir, et l'on va, dans quelques maisons de parens ou d'amis, se montrer et danser un moment au son d'un mauvais violon ou d'une guitare. Dans les soirées de la belle saison, on voit quelquefois dans les rues des groupes d'hommes et de femmes, au milieu

desquels un danseur et une danseuse imitent grossièrement le fandango espagnol. L'orchestre ne se compose ordinairement que d'une guitare, dont le premier venu peut jouer; il ne s'agit que de faire rouler les doigts sur toutes les cordes. Une lampe suspendue au-dessus de la porte de la maison devant laquelle s'établit le bal, éclaire la joyeuse assemblée. Chacun danse à son tour et paye une légère rétribution. Le bal se termine toujours par de bruyantes acclamations.

Le jour de la St.-Jean est célébré par des courses de chevaux, de mulets et d'ânes : elles se font dans une des principales rues de la ville. Les champions sont des gens du peuple, fort jaloux de gagner une petite cuillère d'argent ou autre bagatelle, prix de ces jeux.

Les marins fêtent la St.-Pierre par des courses de bateaux dans le port. Les premiers arrivés au but, reçoivent pour prix, un chapeau orné d'un ruban de couleur. Ces spectacles, attirent une foule d'habitans qui y prennent un grand intérêt.

Les Minorquins sont en général superstitieux et fort attachés aux cérémonies religieuses. Ils sont jaloux de jouer un rôle dans les processions. Le jour de celle de la Fête-Dieu, c'est à qui pourra y figurer sous le costume des guerriers

romains : c'est à qui pourra y envoyer son enfant habillé en ange. Ils achètent le droit d'être vêtus d'un habit religieux à leur mort.

Les Iviçins ont à-peu-près les mêmes habitudes que les habitans des îles Baléares; ils ne diffèrent que par leur extrême ignorance et la grossièreté de leurs mœurs. Ils ont la réputation d'être braves et bons marins.

CHAPITRE XV.

Industrie et commerce des habitans des îles Baléares et Pithiuses.

Dans un pays où l'agriculture, le premier des arts, est encore arriérée, on ne doit pas s'attendre à une industrie fort avancée, ni à voir de nombreuses fabriques de divers genres en activité. Cette partie dc l'état moral des habitans des îles Baléares et Pithiuses, est nécessairement bornée.

Ces insulaires ont chez eux les arts et les métiers, que j'appellerai de première nécessité, parce qu'ils sont plus spécialement employés aux premiers besoins de l'homme, tels que le logement, le vêtement, etc. Les articles qui sortent de leurs ateliers, et passent à l'étranger, se réduisent à bien peu de chose.

Les Majorquins fabriquent des couvertures, des tapis et des ceintures de laine dont une partie s'expédie à Malte et à Valence, en Sardaigne et même en Amérique. Ni les quantités,

ni les qualités de ces ouvrages, ne peuvent en faire un article d'exportation bien intéressant.

Le peuple s'habille d'un gros drap manufacturé dans l'île, mais qui n'a point d'extraction. On consomme aussi une assez grande quantité d'une étoffe en laine rayée, également grossière. Il en passe quelque petite partie en Catalogne et à Valence.

Les toiles sont entièrement employées dans l'île, et n'entrent pour rien dans les articles d'exportation, à l'exception de celles à l'usage de la marine, dont on fait des envois dans les ports d'Espagne. Elles sont assez estimées, mais fort chères.

Les Majorquins convertissent leurs soies en taffetas, damas, et autres étoffes qui ne sortent point de l'île.

Ces insulaires sont renommés en Espagne pour la marqueterie. Cette réputation ne m'a pas paru sans quelque fondement. Les ouvrages majorquins sont travaillés avec solidité : on y remarque des détails de dessins dont l'exécution exige autant de patience que d'adresse ; mais on regrette de retrouver, dans tous, le goût au moins du quinzième siècle. Les dessins ne représentent, en général, que des arabesques travaillées, il est vrai, assez délicatement,

mais dont la profusion et la monotonie donnent aux ouvrages un ton d'antiquité qui ne peut plaire aux étrangers accoutumés aux formes si belles, quoique simples, de nos meubles. Dans les pièces de marqueterie majorquine de quelque prix, toute la fermente est en argent. C'est toujours la partie la moins agréable et la moins bien travaillée. Les majorquins sont encore arriérés pour l'orfévrerie. Ils n'emploient point nos garnitures en bronze et cuivre doré qui décorent d'une manière aussi riche qu'élégante.

On entretient à Palma une école de dessin gratuite, où les jeunes ouvriers en marqueterie vont prendre des leçons. Cet établissement est sous la protection de la société *des Amis du Pays.*

Il y a aussi deux imprimeries; mais on n'y imprime que les arrêtés ou proclamations du gouvernement; les avis au public, et un journal dans lequel on annonce l'arrivée et le départ des bâtimens; l'état des cargaisons, les biens et autres objets qui doivent se vendre aux encans. Ces deux imprimeries sont si mal montées que, même réunies, elles ne suffiroient pas à l'édition du moindre ouvrage de littérature.

Des feuilles du palmier, les Majorquins font

une grande quantité de balais et de paniers. Quoique cet article soit de peu de considération, il ne laisse pas de s'en exporter une certaine somme pour les ports d'Espagne, et même pour Marseille, en temps de paix. Les patrons et les matelots majorquins en composent ordinairement leurs pacotilles.

Il y a à Palma une verrerie : on n'y fabrique que du verre très-commun. On ne connoît même pas la manière de faire le verre noir. Cette manufacture n'exporte aucuns de ses ouvrages.

En faisant leur huile, les Majorquins se contentent, après l'avoir extraite de l'olive, de repasser une seule fois le marc ou les grignons. Cette seconde huile est ajoutée à la première; on abandonne ensuite les grignons dont on pourroit tirer encore une bonne quantité d'huile de recense.

On ne se sert que du savon mou : on ne connoît pas les procédés pour la fabrique du savon en brique.

Les Majorquins ne tiroient aucun parti de la fleur d'orange, de l'angélique, du céleri sauvage, du capillaire, d'une quantité immense de fleurs, et surtout de roses. Il y a environ quatre ans qu'un distillateur françois, associé

d'un Génois, vint s'établir à Majorque. La société *des Amis du Pays*, les accueillit, les soutint, et obtint en leur faveur un privilége exclusif pour la distillation de la fleur d'orange, pendant six années. J'ai laissé cet établissement dans une activité qui annonçoit les plus heureux succès.

On ne peut refuser aux Majorquins de l'aptitude, du goût même pour les sciences et les arts de tous genres. Leur île est encore un pays neuf, où les qualités morales des habitans, et les productions du sol sont susceptibles du plus heureux développement.

Les Minorquins et les Iviçins n'ont absolument aucune fabrique dont les ouvrages puissent entrer dans les exportations. Les productions physiques de leurs îles sont les seuls articles dont ils expédient une foible partie chez l'étranger.

Les îles Baléares furent long-temps le centre du commerce le plus florissant. Cette prospérité qu'elles devoient non à leurs richesses locales, mais à leur position si heureuse, entre les côtes d'Afrique et celles d'Espagne, remonte presqu'au temps de la civilisation de leurs habitans. Parmi les premiers peuples qui vinrent s'établir dans les îles Baléares, on compte les

Phéniciens et les Grecs. Ces peuples étoient commerçans et navigateurs. Ils portèrent dans leurs nouveaux établissemens l'esprit du commerce et le goût de la navigation. Les Romains plus jaloux de la gloire des conquêtes, que de la possession de trésors acquis par des spéculations obcures et sans faste, durent cependant, pour leur propre intérêt, protéger le commerce et la navigation marchande chez les nations qu'ils soumirent à leurs lois. Les insulaires Baléares participèrent à ces encouragemens. Ils passèrent ensuite sous le joug des Maures, descendans des Carthaginois, si renommés par leur puissance maritime, et par les richesses qu'attiroient dans leurs ports, les relations de commerce les plus étendues, et suivies avec une activité étonnante. Si l'on ne peut comparer les Africains, maîtres de Majorque, avec les vainqueurs des Romains, et les conquérans de l'Espagne, on ne peut au moins douter qu'ils n'aient toujours conservé en partie, ce génie mercantile qui distinguoit et enrichissoit leurs ancêtres. On ne peut aussi disconvenir qu'ils n'aient communiqué leurs goûts, leurs inclinations, et leurs besoins aux insulaires Baléares, en même temps que le désir d'y satisfaire. Je m'arrête à l'époque de la conquête de Major-

que par le roi dom Jayme Ier. On conserve encore, dans les archives de Palma, des actes qui sont des monumens authentiques de la prospérité passée des insulaires. Dom Jayme Ier, possesseur paisible de l'île de Majorque, s'occupa du partage des terres. Il en conserva la moitié, et divisa l'autre entre les seigneurs qui l'avoient accompagné et secondé dans sa conquête. Les propriétaires furent long-temps eux-mêmes les régisseurs de leurs possessions, s'adonnant à la culture des terres, et à les mettre en valeur. Bornés d'abord à la jouissance de leurs productions locales, ils ouvrirent ensuite les yeux sur les moyens que leur offroit la situation de leur île, pour se procurer plus facilement et plus abondamment leurs besoins et de nouvelles richesses. L'habitant de la campagne fut bientôt seul chargé des soins et des travaux de l'agriculture. Le propriétaire se retira dans la ville, devint spéculateur, négociant et navigateur. Ses progrès furent rapides, et les succès les plus heureux encouragèrent et récompensèrent ses premiers efforts. Des établissemens de commerce se formèrent à Palma; son port se remplit de nombreux vaisseaux. On en comptoit déjà plus de trois cents à voiles carrées, au commencement du treizième siècle.

De nouveaux habitans vinrent aussi augmenter la population des campagnes, et un grand nombre de villages qui existent aujourd'hui, furent bâtis presqu'à la même époque.

Les ruines des vieux édifices sont des témoins irrévocables des révolutions anciennes. On ne voit point à Majorque des vestiges de temples, d'édifices publics, on ne rencontre point de ces inscriptions, de ces monumens qui, comme dans la Grèce, aident à faire connoître la religion, les lois, les mœurs, en un mot, l'histoire de ses premiers habitans : mais le voyageur retrouve les traces de l'état florissant des îles Baléares dans des temps postérieurs. Il ne peut considérer, sans intérêt, la bourse de Palma, la grandeur de cet édifice, la beauté, la hardiesse de son architecture attestent la richesse du commerce, et les progrès des arts dès le treizième siècle. L'enceinte des murs de la ville du côté de la mer, est tout à fait moderne : elle sépare du rivage du port la place de la terrasana, qui en faisoit autrefois partie : on voit encore l'ancienne porte qui communiquoit à ce port. Au sortir de la ville, du côté de la mer, on trouve le faubourg de Sainte-Catherine, habité par des marins. Ce faubourg s'étendoit jusques près de la colline où est bâti le

château de Belver. On en voit des vestiges. Sa population étoit donc bien plus considérable, et le nombre des marins est, sans contredit, la preuve la plus évidente des progrès, et de l'activité de la navigation. On retrouve encore quelques restes de ruines de chantiers de constructions, d'arsenaux, et de magasins sur les bords du demi-cercle que décrit la rade de Palma.

Dès le 15°. siècle les établissemens de commerce des Génois à Majorque étoient assez considérables, pour avoir une bourse particulière. Ils occupoient le quartier de la ville où sont aujourd'hui les descendans des Juifs, flétris du nom ridicule de chouettes.

On conserve dans les archives de l'université de Palma, des règlemens somptuaires fort anciens, qui prouvant les progrès du luxe, attestent en même temps l'état d'opulence des habitans. Ces règlemens fixoient le poids des chaînes d'or, qui, comme aujourd'hui, faisoient partie du costume des femmes.

Majorque, par sa situation, fut un des principaux entrepôts des richesses de l'Inde. Elles y étoient apportées par mer de Damiette, où les portoient les caravanes à travers les déserts. Les productions de l'Afrique et de l'Asie s'accumu-

loient dans les magasins de Palma, d'où elles passoient ensuite en Espagne, en France et en Italie. Majorque étoit un des grands marchés de l'Europe. La navigation et les arts, surtout en Espagne, étoient encore au berceau. L'indolence de leurs voisins payoit tribut à l'activité des Majorquins. Les lumières se propagèrent enfin dans le continent : des découvertes heureuses, des encouragemens des souverains excitèrent l'émulation. Des hommes de génie, des marins intrépides conçurent le projet et l'espoir de parvenir, par une nouvelle route, dans les Indes, et d'en rapporter directement les productions dont ils s'approvisionnoient de seconde main dans les comptoirs de Majorque. Cette île, devenue successivement simple province de l'Espagne, perdit naturellement presque entièrement l'influence dont elle jouissoit, lorsqu'elle composoit seule un état séparé et indépendant. Ses lois maritimes et commerciales, ses impôts, ses douanes, tout étoit calculé entièrement pour son intérêt. Tout changea, et Majorque fut assujetti aux mêmes règlemens que les autres provinces qui composoient le royaume dont elle étoit devenue partie. Palma, en même temps, ne fut plus le séjour d'un monarque dont la présence et la cour, attirant nombre d'étrangers, en aug-

mentoient les richesses, et favorisoient l'émulation des insulaires, non-seulement pour la culture de leurs terres, mais encore pour les arts, le commerce et la navigation. La population plus nombreuse fournissoit des bras à l'agriculture, donnoit des marins au commerce, et des défenseurs à la patrie. La noblesse s'adonnoit au métier des armes et à la navigation. Dans les archives de Palma, on trouve les preuves qu'il n'y avoit pas de famille de cette classe qui n'armât au moins une galère à ses frais. La marine militaire étoit assez forte pour protéger utilement l'activité de la navigation marchande. Les Barbaresques qui peuplent les côtes de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar, exigent aujourd'hui impérieusement de l'Espagne, un tribut humiliant. Plusieurs de ces mêmes cantons le payoient alors aux Majorquins. L'île ne faisant plus qu'une petite partie des états qui composent la monarchie espagnole, sa prospérité languit insensiblement. Les guerres des rois d'Arragon y portèrent les premiers coups, par l'épuisement d'hommes et d'argent qui en résulta pour Majorque, obligée, comme les autres provinces, de fournir son contingent. L'expulsion des Maures des états d'Espagne fut fatale à la prospérité de ce royaume. Cette mesure, dictée par un zèle

outré et peut-être mal entendu pour la religion, en diminuant considérablement la population, enleva à l'agriculture, aux arts, au commerce, et à la navigation, une foule d'hommes qui portèrent leur industrie chez les peuples qui surent les apprécier, et leur offrirent les douceurs d'une hospitalité sans troubles. Majorque perdit peut-être plus qu'aucune autre partie de l'Espagne, par cette émigration. Combien n'a-t-on pas eu à gémir en France de la révocation de l'édit, qui, en proscrivant les protestans, enrichit de notre industrie des peuples qui surent si bien en profiter ?

La découverte du cap de Bonne-Espérance fit changer de route aux produits de l'Inde : Majorque cessa d'en être l'entrepôt, et fut bientôt réduite à les recevoir elle-même de seconde et troisième main. Les progrès de ses voisins dans la navigation, achevèrent de lui enlever le bénéfice qu'elle eût pu retirer de l'activité de sa marine. Telles ont été les causes de la décadence du commerce de l'île de Majorque.

Les relations commerciales des insulaires Baléares ne s'étendent pas aujourd'hui au-delà des côtes d'Espagne, d'Afrique et de la France dans la Méditerranée. Les articles d'exportation de l'île de Majorque, sont les huiles, les vins, les

eaux-de-vie, les amandes, les oranges et citrons, les fèves, les câpres, et quelque peu de fromages.

La somme des huiles qui s'exportent est évaluée à environ 11 millions, monnoie de France. Ces huiles sont expédiées presqu'entièrement en Espagne et à Marseille, et sont portées par les bâtimens Majorquins. Il en passe aussi quelque petite partie dans le nord, en Angleterre, en Hollande, etc.; mais alors les Anglois, les Hollandois, etc., viennent eux-mêmes les chercher.

L'extraction des vins s'élève à près de six cent quatre-vingt-cinq mille cinq cent quatre-vingt-dix livres. La plus grande partie est exportée par les bâtimens qui en font leur provision; quelque peu est expédié dans le continent d'Espagne: on fait aussi quelques envois, mais peu considérables en Amérique.

Les eaux-de-vie sont expédiées sous pavillon Majorquin à Barcelone, Malaga et Cadix, d'où elles passent en Amérique. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, etc., viennent aussi quelquefois prendre de ces eaux-de-vie à Majorque. La somme des exportations de cette denrée est d'environ cent soixante-dix-sept mille livres.

14,000 milliers composent la somme d'oranges et de limons qui sortent de l'île, et passent, sous pavillon Majorquin, dans les provinces méri-

dionales de la France. La somme passe deux cent mille livres.

Les amandes sont embarquées, presqu'en totalité, pour Marseille; cet article peut se monter à soixante mille livres.

L'exportation des fromages envoyés à Barcelone, et dans quelques autres ports d'Espagne, donne au plus de trente-cinq à quarante mille livres.

La plus grande partie des câpres est portée à Marseille, et la somme peut se monter de six à sept mille livres.

La somme des fèves, seul légume dont on fait des expéditions en Espagne, peut être évaluée à à environ quarante mille livres.

Douze millions deux cent deux mille cinq cent quatre-vingt-dix livres, forment la somme des productions physiques de l'île de Majorque qui entrent dans les exportations. L'industrie des insulaires n'y ajoute presque rien.

Les Majorquins reçoivent en échange de leurs productions physiques, des grains, du riz, des salaisons, du tabac, du sucre, du café, des draps et des toiles de différentes qualités, des étoffes de soie, des merceries de tous genres, des drogues, de la poudre à canon, des planches,

des bois de construction, du fer, tous les articles pour la marine.

Les grains importés de l'Afrique, forment seuls une somme de sept cent mille livres.

Le riz, les salaisons, le sucre, le café que l'on tire presqu'entièrement de France, montent à environ six cent mille francs.

Les, draps, les toiles, les étoffes en soie, et la mercerie, que les villes méridionales de France fournissent en grande partie, sont évalués à neuf cent soixante-dix-sept mille neuf cent quatorze livres.

On porte au moins à sept cent dix-sept mille cinq cent soixante dix huit livres, la somme des drogues, de la poudre à canon, du tabac, du bois de construction, du fer, des armes, des matériaux pour la marine, etc., que l'on reçoit presqu'en totalité des villes d'Espagne.

La somme totale des importations dans l'île de Majorque, est à-peu-près de deux millions neuf cent quatre-vingt-quinze mille quatre cent quatre-vingt-douze livres.

La balance en faveur des Majorquins est, d'après ces calculs, de neuf millions deux cent sept mille quatre-vingt-dix-huit livres.

Personne n'ignore que la richesse d'un peuple

commerçant dépend de la valeur de ses productions locales, et de celles de son industrie chez les autres nations, en proportion des marchandises qu'il en reçoit; c'est ainsi que s'établit la balance, et que l'on peut juger jusqu'à quel point une nation doit étendre ses relations commerciales, en importations comme en exportations. Si le commerce est la source des richesses, il est aussi prouvé qu'il contribue à la décadence d'une nation, lorsqu'en lui donnant trop d'étendue, elle reçoit beaucoup plus qu'elle ne peut donner de ses productions en échange.

Cette vérité n'est que trop sensible pour les Minorquins. Pauvres en productions locales, ils n'ont point de fabriques ni de manufactures dont les ouvrages puissent y suppléer. Ils exportent très-peu de denrées de leur cru chez l'étranger dont ils retirent non-seulement tout ce qui tient aux commodités et aux agrémens de la vie, mais encore la plupart des articles de première nécessité.

Les Minorquins exportent une petite quantité de fromages qui se vendent en Italie. La somme ne passe pas vingt mille francs de notre monnoie. Ils tirent, des toisons de leurs troupeaux, un surplus en laine dont la valeur peut au plus être estimée à trente mille livres. Le miel, la

cire et le sel produisent environ dix mille livres au-delà de la consommation des insulaires. L'exportation du vin, jointe à ce qui se consomme dans l'île par les troupes et les étrangers, et qui se paie argent comptant, est un article d'environ trois cent cinquante mille livres. Les insulaires ne retirent donc de leurs envois chez l'étranger qu'une somme de quatre cent dix mille livres.

Ils en reçoivent du blé, des bœufs, des moutons, de l'huile, de l'eau-de-vie, du tabac, du riz, du sucre, du café des épiceries; des draps, des toiles, le fer, les planches, les cordages, le goudron, la poudre à canon, etc. Le montant des importations est évidemment bien supérieur à celui des exportations. La balance ne peut donc être en faveur des Minorquins.

La consommation des Anglois, lorsqu'ils possédoient Minorque, avoit donné aux denrées de cette île une valeur extraordinaire qui mettoit en circulation une somme assez considérable, à laquelle se joignoit le bénéfice que faisoient les insulaires sur la vente des objets qu'ils tiroient du dehors. L'économie des Espagnols dans leur manière de vivre a fait cesser ces bénéfices.

Les Minorquins peuvent cependant amélio-

rer leur situation par le travail et l'industrie.
Quelque peu de fertilité qu'ait l'île de Minorque, il est divers articles qui pourroient être développés avec avantage par le cultivateur.

Le coton réussit très-bien, et il seroit facile de multiplier cette plante assez pour en faire un article d'exportation de quelque considération. Les Maltois en exportent de leur île jusqu'à quinze mille quintaux outre la consommation qui se fait dans le pays. Le terrein de l'île de Malte n'est assurément pas plus fécond que celui de Minorque, mais les Maltois ont une activité qui manque aux Minorquins.

Pourquoi ne donneroit-on pas des soins à la culture d'une quantité d'oliviers dont les fruits récompenseroient si bien les peines et les travaux de l'habitant de la campagne? Les Minorquins tirent leur huile de Majorque; ils pourroient peut-être s'affranchir de cette dette, et avoir même du superflu de leur récolte.

Les capriers abondent partout, et les insulaires n'en retirent que ce qu'il faut pour leur usage. Facilement ils pourroient en faire un article d'exportation.

Le lin, le chanvre réussissent parfaitement: seroit-il impossible de multiplier ces plantes utiles? Pourquoi les Minorquins ne fabrique-

roient-ils pas eux-mêmes les toiles qu'ils tirent de l'étranger? Ils pourroient peut-être porter encore plus loin cette branche d'industrie.

Les cannes, les roseaux si communs dans l'île de Minorque, sont d'une qualité recherchée par les drapiers; et les Minorquins négligent de profiter de cet avantage.

L'ardoise qu'ils trouvent en abondance dans divers endroits de l'île et dont le travail est si facile, ne leur offre-t-elle pas aussi un article de spéculation?

Les pierres de taille que l'on tire avec tant de facilité, pourroient être employées au lest des vaisseaux, et se vendroient ensuite à l'étranger.

L'exploitation des marbres de Minorque ne présenteroit peut-être pas des obstacles invincibles : il est à croire qu'elle réussiroit, et donneroit du bénéfice.

Le mastic, l'aloès et beaucoup d'autres drogues croissent en pure perte, pour les Minorquins, et ils pourroient en retirer du profit.

Dans une île aussi abondante en plantes aromatiques; les abeilles réussissent à merveille. Celles de Minorque donnent une cire excellente; leur miel a une grande réputation : il seroit de l'intérêt des Minorquins de donner

plus d'étendue à cette branche de richesse, en multipliant leurs ruches.

En donnant plus de soin à la culture du tabac qui est d'une très-bonne qualité dans l'île, on éviteroit d'en tirer de l'étranger, et cet article est de quelqu'importance.

Les Minorquins pourroient, à l'exemple des Majorquins, mettre en valeur le safran que produit l'île, et dont ils ne font pas assez de cas.

Outre leur consommation, ces insulaires pourroient exporter une quantité assez considérable de leurs fruits. Les oranges, les limons, les figues, les amandes, les grenades, sont d'une qualité qui ne le cède point à celle des mêmes fruits de l'île de Majorque. Il seroit facile de multiplier ces arbres utiles.

Le sel deviendroit sans peine un article d'exportation intéressant ; les Minorquins ont un moyen si facile de s'en procurer. Dans plusieurs endroits, sur la côte de l'île, le rocher est plat et un peu plus élevé que la surface de la mer ; lorsque le vent est fort, les vagues le couvrent d'un bout à l'autre, de manière qu'avec le temps, les sels ont rongé peu-à-peu la partie la plus tendre, et formé une infinité de petites cavités séparées entr'elles par les veines qui ont résisté à leur impression. On emplit ces cavités d'eau

de la mer, et un jour de soleil suffit pour faire évaporer l'eau et former le sel. Les femmes et les enfans sont employés à le ramasser le soir, et à remplir de nouveau ces cavités.

J'ai déjà parlé de la richesse des côtes de Minorque en poissons de diverses espèces, dont la salaison pourroit faire un article important d'exportation.

La navigation, surtout, offre aux Minorquins les moyens non-seulement de solder leurs dettes avec les étrangers, mais encore une source de bénéfices assurés. C'est par les profits de la navigation, que la Hollande s'est élevée à un degré de puissance qui l'a mise en état de rivaliser avec les nations dont le commerce étoit le plus étendu. La navigation seule a soutenu la petite république de Raguse, dont le territoire si borné, est presque partout chargé de roches arides. Les Ragusois étoient comme les portefaix du commerce dans la Méditerranée. Ils avoient mérité la confiance du négociant de toutes les nations, et leurs vaisseaux ne demeuroient point inactifs dans le port. Plus qu'aucun autre peuple, les Minorquins ont la facilité d'imiter avec succès l'exemple de ces navigateurs; presque tous sont marins. Le port de Mahon leur présente toutes les commodités pour la

construction et le radoub des bâtimens. Habitués à une vie frugale, les équipages n'exigent pas de grands frais d'entretien : ils pourroient donc se noliser à des prix qui leur feroient donner la préférence.

Lorsque l'île étoit sous la domination des Anglois, les Minorquins négocians et marins s'enrichirent des prises faites par leurs armemens. Le gouvernement favorisoit singulièrement la course : les magasins de Minorque regorgeoient de marchandises, que l'on exportoit avec bénéfice dans les pays neutres, et dont on introduisoit une grande partie en contrebande dans les ports des puissances armées contre l'Angleterre. Le commerce et la navigation des Minorquins souffrent nécessairement des circonstances actuelles. Lorsqu'ils naviguoient sous le pavillon Britannique, leurs armemens étoient à portée d'intercepter le commerce des côtes d'Espagne et de celles de France, dans la Méditerranée ; aussi rapportoient-ils dans leur patrie des richesses considérables. Pour s'enrichir aux dépens du commerce des Anglois, il faudroit aujourd'hui aller établir des croisières dans des parages éloignés, et où la marine marchande est ordinairement bien protégée par les forces navales. D'un autre côté, leurs bâtimens de

commerce peuvent difficilement échapper aux corsaires Anglois qui, continuellement croisent sur les côtes de ces îles. Il n'est pas étonnant de voir les ports de Minorque garnis de vaisseaux désarmés qui achèvent de se pourrir dans l'inaction.

La confection du lazaret ramènera, ou pour mieux dire, fixera la prospérité et l'abondance dans l'île de Minorque. L'affluence des bâtimens espagnols, obligés d'y venir faire leur quarantaine, l'arrivée journalière de navires étrangers, attirés par le même motif, répandront dans l'île des sommes considérables. Les travaux de la marine seront encore une source assurée de richesses pour les Minorquins. Lorsque la paix ramenant la liberté et la sûreté de la navigation, le commerce des diverses nations couvrira de ses vaisseaux la Méditerranée, le port de Mahon leur offrira un refuge sûr contre les tempêtes : ils pourront y trouver tous les matériaux nécessaires à la réparation des avaries qu'ils auront essuyées. Les Minorquins profiteront de l'heureuse situation et de l'excellence de leurs ports. Leur industrie, leur activité, prendront un nouvel essort. Si les travaux de la marine militaire, sous les Anglois, entretenoient chez eux l'abondance, que n'auront-ils pas à espérer de la concurrence d'une

foule d'étrangers ? Peut-être, je répète ce que j'ai déjà dit, que pour donner, en quelque façon, le premier élan à cette prospérité, seroit-il nécessaire que la cour d'Espagne accordât pendant quelques années la franchise du port de Mahon. L'île de Minorque, pauvre en productions locales ne peut y suppléer par des fabriques pour lesquelles elle n'est nullement propre. La marine peut seule l'enrichir : c'est de ce côté que doit se tourner toute l'activité de ses habitans. En l'encourageant, en la favorisant, l'Espagne retirera bientôt le dédommagement d'une exemption de droits accordée momentanément. La conservation de l'île de Minorque ne sera plus une charge pour le trésor public. Tout languit présentement, et il est bien prouvé que les droits perçus sur le commerce et la navigation, sont loin de suffire à la solde des employés par le gouvernement.

Les habitans des îles Pithiuses, contens de trouver chez eux à satisfaire leurs besoins de première nécessité, n'entretiennent presqu'aucunes relations de commerce avec les étrangers, et même avec leurs voisins. A peine exportent-ils une très-petite quantité de laines, que consomme presqu'entièrement l'armée navale d'Espagne, et d'huile qui passe à Majorque ; encore ces ex-

péditions ne sont-elles que des spéculations particulières de quelques patrons de barque. Les lois du pays ne favorisent que trop l'indolence des Iviçins, et leur peu de goût pour le commerce extérieur. La sortie du blé, de l'huile et des fruits est prohibée. Ces insulaires habitués à ne semer qu'une quantité de grains calculée d'après leurs besoins, sont exposés dans les années peu abondantes, à manquer de blé, et dans celles où la récolte est heureuse, ils perdent le surplus de leur consommation, qu'ils voyent avec indifférence pourrir dans leurs magasins. Ne seroit-il pas plus sage de permettre la sortie de ces blés pour Majorque, qui en manque, et en tire de l'Afrique ? En réfléchissant sur l'heureuse situation des îles Pithiuses entre les deux continens d'Europe et d'Afrique, en considérant la bonté du terrein, arrosé par une infinité de sources excellentes, la douceur du climat, la distribution des habitations éparses dans les campagnes, et ne formant point de villes ni de bourgs trop populeux, distribution si favorable aux travaux de l'agriculture, peut-on concevoir l'état d'indigence des Iviçins? La nature en fournissant seule à leurs besoins, ne semble-t-elle pas leur reprocher leur indolence ?

CHAPITRE XVI.

Idiome des habitans des îles Baléares et Pithiuses.

La langue de ces insulaires est à peu près la même que la catalane, dont elle ne diffère que par quelques mots particuliers, et par la prononciation de beaucoup d'autres. Un Catalan s'entend parfaitement avec un Majorquin, un Minorquin et un Iviçin. A l'époque de la conquête de cette île par le roi dom Jayme I[er], un grand nombre de familles catalanes vinrent s'y établir, et y introduisirent l'usage de la langue de leur pays. Muntaner, historien contemporain de l'expédition du roi dom Jayme, affirme cette vérité, et ajoute qu'il ne resta, à Majorque, des Maures qui la possédoient, qu'un certain nombre d'esclaves que l'on destina à la culture des terres, et quelques familles aisées qui embrassèrent le christianisme. Benimelis et Dameto, écrivains Majorquins, font dériver du limousin, l'idiome de leur patrie, et certes on

quent dans tous les pays, où à une distance de moins de dix lieues, la prononciation n'est plus la même, et le langage varie également assez sensiblement. Un étranger se trouveroit fort embarassé en arrivant à Minorque, si les insulaires d'une certaine classe ne possédoient la langue espagnole, et si le peuple n'en savoit assez, sinon pour la parler, au moins pour l'entendre. A Minorque, on rencontre beaucoup de personnes, surtout dans la classe des négocians et de marins, qui parlent et écrivent assez bien l'anglois et le françois. La longue domination de ces deux nations dans cette île, a rendu l'usage de leurs langues familier aux habitans.

Quant aux Iviçins, ils diffèrent dans leur jargon par une prononciation beaucoup plus gutturale. Il est rare de trouver des gens du peuple qui sachent quelque peu d'espagnol.

J'ai observé, avec autant de peine que de surprise, dans ces îles, que tandis que les hommes s'étudient et se piquent de parler l'espagnol, les femmes s'obstinent à ne se servir que de leur bruyant jargon; même sachant la langue espagnole. On ne peut attribuer ce ridicule qu'à l'extrême vanité du sexe et non à la modestie qui sied si bien à la beauté.



CHAPITRE XVII.

Costumes des habitans des îles Baléares et Pithiuses.

En considérant avec réflexion la variété des costumes que conservent encore les insulaires baléares, j'ai cru reconnoître, comme dans leur idiome, des vestiges intéressans des différentes révolutions qu'ils éprouvèrent. Sans s'arrêter, à ce que dit Diodore, de l'usage des premiers habitans, d'aller nus, prenons-les au principe de leur civilisation. Leurs vêtemens étoient composés de peaux d'animaux : de là l'épithète de *Sisirnodites* que leur donne le poëte Licophron. Aujourd'hui on retrouve encore ce même costume chez les bergers majorquins. Le laboureur, peu jaloux de suivre les modes de ses contemporains, conserve l'habit de ses ancêtres. Son costume est une espèce de monument dont l'antiquité remonte fort loin. Sa calotte, ses cheveux courts, sa casaque, ses larges culottes et ses souliers sans boucles, rappellent la mémoire des Grecs, les

premiers alliés des insulaires baléares. L'espèce de petite jupe qu'ils portent sur leur culotte, semble le *sagum* des Romains, en temps de paix (1).

Ces insulaires n'ont point adopté l'usage du *red*, filet dans lequel les Goths rassembloient leurs cheveux. On est étonné que cette coiffure, si générale en Espagne, n'ait point été admise dans les îles, qui lors de la conquête du roi dom Jayme, se repeuplèrent en grande partie de Catalans chez qui le *red* est encore une partie distinctive du costume. Les insulaires baléares n'ont retenu du vêtement des Goths que la tunique, que les anciens appeloient *stringe* et qu'ils mettoient par-dessus les autres vêtemens, dans les travaux de la campagne. Leur costume a aussi assez de ressemblance avec celui des Grecs actuels sous la domination des Turcs : il rappelle le souvenir du règne des Maures dans les îles Baléares. Ces insulaires diffèrent uniquement des Grecs par la longueur de l'habit qu'ils portent moins long. Ils n'ont point adopté l'usage de

(1) Sur un des plus anciens monumens conservés en Espagne, près de la ville de Tarragone, et que l'on prétend être le tombeau de Scipion, on voit le modèle exact du *Sagum* dans la draperie des statues latérales.

la moustache, et ne se coiffent point d'un turban.

Les jours de fêtes, le paysan quitte son costume journalier, et paroît sous celui des Espagnols, contemporains du roi dom Jayme Ier. En voyant la cape noire, la large fraise couvrant les épaules et une partie de la poitrine, le vaste chapeau relevé des deux côtés, à-peu-près comme celui des ecclésiastiques de nos jours, on se croit transporté au 13e. siècle (1).

A Palma, à Mahon et même à Iviça, il ne reste pas le moindre vestige des costumes anciens. On ne connoît plus que par l'histoire le *laticlave* dont Strabon (2) attribue l'invention aux insulaires Baléares. On ne voit plus la moindre trace de la robe prétexte que les Romains empruntèrent des Baléares (3). Un citoyen des villes de ces îles préfère l'habit Européen, dit à la françoise, et est surtout jaloux

---

(1) On retrouve exactement ce costume dans les différens tableaux de portraits de cet âge. L'habitant simple de la campagne, sous ces vêtemens dont il ignore les rapports avec ses ancêtres, vit heureux au sein d'une famille nombreuse, et ne connoît pas le poison du luxe qui corrompt les mœurs dans les villes.

(2) *Strabon*, *lib.* 3.

(3) *Tite-Live*, *lib.* 21.

de se parer d'un uniforme militaire, à l'exception cependant des Minorquins.

Les femmes, dans la capitale comme dans les autres îles, ont le même costume, depuis la marquise du plus haut parage, jusqu'à la dernière servante, tant dans l'intérieur que dehors la maison. La coiffure est une espèce de guimpe double, celle de dessus qui couvre la tête, un peu plus longue, et s'attachant sous le menton. Elle ne laisse que le visage découvert, s'étend sur les épaules, descendant presqu'à moitié du dos, et formant par-devant deux pointes qui se croisent et se ferment. Cette coiffure aussi simple que décente, se nomme *rebozillo*. C'est la partie du costume à laquelle les femmes semblent attacher le plus de prix. Ces *rebozillos* sont ordinairement de mousseline festonnée : il y en a beaucoup de brodés d'une assez grande valeur, et garnis de dentelles très-chères. Les femmes du peuple sont les seules qui portent le rebozillo d'indienne ; mais plus communément, elles le font d'une mousseline moins fine et le garnissent d'un ruban de soie en couleur. Le *rebozillo* devient noir pour les personnes qui sont en deuil d'un proche parent, et conserve sa couleur blanche, mais est garni d'un ruban noir, pour un parent éloigné.

Les Minorquines portent par-dessus cette coiffure un second rebozillo fait de gros drap rouge, garni d'un ruban ordinairement jaune. Ce rebozillo se lève dans l'intérieur des maisons, et on le nomme la *mentète.*

Les femmes d'Iviça ont communément le rebozillo de couleur jaune ; il est ou de gros drap, ou d'une indienne fort ordinaire. Un étranger qui voit pour la première fois des femmes de ces îles, ne se lasse pas d'admirer la beauté de leurs cheveux qui descendent plus bas que les reins, flottant au gré du vent. Quelle est sa surprise, lorsqu'il apprend que ces belles tresses ne sont que des queues postiches ? Son étonnement est au comble, lorsqu'il voit de jeunes beautés faire des folies pour ces queues, et pousser le délire jusqu'à sacrifier une superbe chevelure, le plus bel ornement de la nature, pour en faire une parure aussi ridicule. A quoi cela tient-il ? C'est ce qu'on ne peut hasarder d'expliquer ; les insulaires n'y conçoivent rien eux-mêmes. Mais ce qui m'a paru plus inconcevable, c'est leur condescendance pour pareille extravagance. Lorsque je m'avisois de critiquer le ridicule de la coiffure de leurs femmes, ils me reprochoient celui des perruques adoptées par les nôtres. Ils me sembloient

avoir raison jusqu'à un certain point. Rien en effet n'est plus choquant que la tête d'une de nos élégantes, couverte de cheveux étrangers. On couvre cette absurdité du prétexte de la commodité, en nous laissant la liberté de croire que la vanité seule a inventé cette mode. Nos Françoises, je leur en demande bien pardon, ont été moins sages que les renards de la fable, qui se gardèrent bien d'écouter celui d'entr'eux qui, ayant perdu sa queue, leur conseilloit de couper les leurs.

A Iviça, il n'est pas rare de rencontrer dans les campagnes des femmes portant une queue de vache ajoutée au reste de cheveux qu'elles ont conservé. Il est bien permis de douter que cette mode passe au-delà des îles Pithiuses. Les Majorquines portent toujours un corset de soie noire, garni de fortes baleines, tenant le corps très-serré, et empêchant souvent le développement de la gorge, partie si précieuse dans les femmes. Il n'en résulte que trop d'inconvéniens, et c'est peut-être une des causes des accouchemens pénibles et malheureux si fréquens à Majorque. Les manches sont également fort étroites et se terminent à la saignée du bras. Elles sont ouvertes en dehors et ne paroissent que faufilées : mais en temps

de deuil, elles sont entièrement cousues. On les garnit d'une quantité de petits boutons d'or, d'argent, d'autres même montés en pierres fines. C'est une partie du luxe majorquin. Ces manches si serrées, s'opposant à la libre circulation du sang, ne laissent point prendre au bras son accroissement et cette rondeur qui en fait la beauté. En général les Majorquines ont la gorge peu formée, et le bras maigre et mal fait. Puisse cette observation d'un étranger, d'ailleurs admirateur de leurs graces, mériter leur indulgence! Le corset est garni par-devant de deux rangs de boucles d'argent, posées en long, et suppléant à nos lacets pour se serrer. Il n'y a cependant que les femmes d'artisans aisées qui portent ces boucles : les dames ont adopté une pièce d'estomac liée sur les côtés avec des rubans, ou garnie de boutons très-petits. Les femmes du peuple et les servantes recouvrent la manche du corset jusqu'à la moitié de l'avant-bras, d'une demi-manche de toile. La jupe est ordinairement noire, quelquefois blanche, ou d'indienne dans l'intérieur de la maison. Les jupes noires sont garnies de franges en soie, coton ou laine, ou simplement bordées d'un ruban noir, mais ces sortes de jupes semblent affectées aux dames. Elles sont

toujours assez courtes, pour laisser voir le bas de la jambe. Les Majorquines se piquent d'être bien chaussées. Leurs souliers ont des talons fort élevés. Les ornemens des personnes riches, ou au moins aisées, consistent en un collier de perles, qui passant sous le rebozillo, descend beaucoup plus bas que l'estomac, et est terminé soit par une médaille, soit par une croix en or, ou même une croix de Malte. Elles se ceignent le corps d'une chaîne d'or qu'on laisse pendre sur le côté à la longueur de la jupe : cette chaîne est terminée par quelqu'ornement d'orfévrerie. Sur le corset, du côté gauche, on attache avec un ruban ou une petite chaîne en or, un médaillon renfermant le portrait du père, du mari ou de l'amant, mais plus communément l'image d'un saint. Les Majorquines portent aussi des montres, et se chargent les doigts de quantité de bagues. En sortant elles se couvrent d'un long voile de mousseline, ou de laine teinte en noir, lorsqu'elles sont en deuil. C'est ce qu'on appelle la *mantilla*. Elles ne manquent pas d'avoir à la main un long chapelet décoré d'un gros gland de franges en or, au bas duquel pend ou une croix ou une médaille.

Les Minorquines mettent beaucoup moins

de goût et de graces dans leur habillement. On les voit porter encore des corsets, des jupes d'étoffes de soie à grands bouquets; il y en a même brochées en or ou en argent. Elles ont l'usage de plisser ces jupes vers les hanches, et les tiennent le plus roides qu'elles peuvent. Aussi rien de si embarrassé qu'une Minorquine en habit de galà, lorsqu'il faut s'asseoir; elles me rappeloient nos anciennes dames en paniers.

Les femmes de la campagne portent ordinairement sous le menton, au point où est attaché le *rebozillo*, une grosse cocarde ou nœud en rubans, que l'on appelle le *floqué*. Souvent cet ornement est en cuir. Ce *floqué* sembleroit un reste de ces épaisses fraises qui enveloppoient le col des anciennes Espagnoles. Les paysannes ne sortent guères sans se couvrir d'un large chapeau semblable à celui que portent les hommes; mais orné d'un ruban de velour noir, dont les pointes flottent derrière la tête. Comme les femmes du peuple de la ville, elles ont une espèce de tablier d'indienne, à coulisse, et dont toute l'étoffe est ordinairement froncée, et ne forme plus qu'une lisière très-plissée, sur le devant de la jupe.

Le *rebozillo* est la partie du costume des

femmes baléares, qui frappe le plus au premier abord. Cette coiffure, dont on ne retrouve plus de ressemblance que dans les couvens de religieuses, fut en usage en France, depuis les Mérovingiens jusqu'au règne de Charles VIII. Elle se maintint en Espagne jusqu'au règne de Charles-Quint. On voit encore sur des mausolées de Poplet les statues de princesses représentées avec le rebozillo. C'est ainsi que l'on peint les saintes de ces temps. Le rebozillo paroît avoir été introduit dans les îles par les femmes catalanes qui vinrent s'y établir lors de la conquête du roi dom Jayme I. Suivant le père Mariana, les femmes espagnoles quittèrent le rebozillo et le remplacèrent par la *mantilla*, sous le règne de Philippe I en 1506 (1).

---

(1) *Mariana, Hist. d'Esp. lib.* 28. *chap.* 21.



CHAPITRE XVIII.

Antiquités des îles Baléares.

Suivant J. Armstrong (1), les antiquités des îles Baléares peuvent se diviser en trois classes. Dans la première, seroient placées les antiquités des temps les plus reculés; dans la seconde, celles des Romains; et dans la troisième, celles des Maures.

D'après cette distribution, cet auteur met au premier rang les monumens que les insulaires appellent autels des Gentils. J'ai été à même d'en voir plusieurs dans l'île de Minorque. La description que donne Armstrong, d'un de ces ouvrages, situé à deux milles à l'E. S. E. d'Alaior, m'a paru fort exacte.

Il est bâti sur une éminence, et entouré d'une muraille de grosses pierres plates, parfaite-

(1) *Armstrong, Histoire naturelle et civile de l'île de Minorque. chap. XVI.*

ment bien liées à leurs extrêmités. Cette enceinte forme un plan circulaire d'environ deux cents verges de diamètre. Au centre de cet enclos, est une grosse masse de pierres brutes, amoncelées les unes sur les autres, sans aucun mortier. Elles forment un cône d'environ trente verges de diamètre, sur presqu'autant de hauteur. Il y a une cavité dans la base, dont l'entrée regarde le midi, et dans laquelle un homme peut passer en se baissant. On a pratiqué, tout autour de la pyramide, un chemin d'environ trois pieds de large, par lequel on monte au sommet. Il forme un plateau assez large pour contenir à l'aise sept à huit personnes. De là on découvre la mer au midi, et une grande étendue de pays, de quelque côté que l'on porte la vue. Au-dedans de cet enclos et à quelque distance de la pyramide, on trouve deux pierres, dont l'une est posée perpendiculairement et l'autre horizontalement au-dessus de la première. Celle de dessus à 16 pieds de long, 7 pieds de large, et 20 pouces d'épaisseur. La seconde paroît avoir à-peu-près les mêmes dimensions. On ne peut la mesurer fort exactement, parce qu'elle est en partie enfoncée dans la terre. Leur forme est carrée. On n'aperçoit aucune trace de ciseau, et il est à croire

qu'il n'y a jamais eu d'inscription, ni de sculpture.

Ces deux pierres, par leur situation et leur figure, semblent avoir été un autel. La pierre posée à plat servoit probablement aux sacrifices : mais comme elle est fort élevée au-dessus du niveau du terrein, et par conséquent hors de la portée du prêtre, il n'est pas douteux qu'il n'y eût un escalier ou échafaudage pour y atteindre. Cette conjecture est fondée sur la position et la forme des pierres qui se trouvent au pied de cet autel.

Quant au but que pouvoient avoir les insulaires en élevant ces masses de pierres, Diodore de Sicile nous apprend que les habitans des îles Baléares amonceloient des pierres sur les tombeaux de leurs morts. Il est à croire qu'ils n'élevoient ces monumens qu'en l'honneur des hommes distingués, et très-probablement en ouvrant ces pyramides, on y trouveroient des ossemens humains. Ces monceaux de pierres servoient d'une espèce d'histoire muette, avant l'invention de l'écriture, pour perpétuer la mémoire des grands hommes. Les chansons, qui se transmettoient de père en fils, en étoient comme les commentaires.

En élevant ces espèces de pyramides, les in-

sulaires paroissent avoir eu un second but. Ces sortes de monumens sont toujours sur des éminences, et si éloignés les uns des autres, qu'on les découvre de tous côtés. Il est probable qu'ils étoient en même temps autant d'échauguettes qui servoient à découvrir l'ennemi qui entroit dans le pays, et sur lesquelles on faisoient des signaux pour avertir les habitans de se tenir sur leur garde, et leur donner le temps de se réunir pour marcher à l'ennemi, ou de se retirer dans les grottes dont les rochers sont remplis. Ces insulaires appellent encore ces pyramides *athalaias:* nom qui ne sauroit leur convenir qu'autant qu'elles servent d'échauguettes (1). Si l'on considère la si-

---

(1) M. Cambry, dans son ouvrage sur les monumens celtiques, à l'article vocabulaire étymologique, donne l'explication du mot *atalaya*. « *Atalaya*, nom des autels « ou tumuli de pierres, en forme de mamelles des îles « Baléares, de l'espagnol *Atalaya*, qui signifie, 1°. tour « ou guérite d'observation, 2°. sentinelle placée dans « l'*atalaya*, d'où *atalayar*, faire le guet, guetter. Ces « mots paroissent venir du celto-gallois. *Adail*, édifice « de *a* augmentatif, *tal* élevé, et de la finale espagnole « *aya*, qui répond à la finale françoise *aille* dans *anti-* « *quaille*. Ainsi l'*atalaya* des Baléares est l'*ager specu-* « *latorum*, ou le champ des sentinelles de la bible,

tuation de cette île, et les diverses nations dont elle a subi le joug en différens temps, on n'aura pas de peine à croire que ses habitans devoient vivre dans des alarmes continuelles Il étoit bien naturel qu'un peuple aussi exposé, imaginât un expédient qui les mît à même de gagner du temps, ou pour repousser l'ennemi, ou pour se mettre à couvert de ses insultes.

Le chemin pratiqué autour de ces pyramides, et la cavité qui pouvoit servir de retraite à ceux chargés de faire le guet, ne laissent aucun doute que ces monumens ne fussent élevés autant pour la sûreté des insulaires, que pour honorer la mémoire de leurs morts.

La situation des autels dans le voisinage de ces pyramides, s'explique naturellement. Il pa-

---

« monticule des moabites, qu'Eusèbe appelle la guérite « du champ, et que Saint-Jérome a traduit par lieu « élevé. L'*atalaya* répond donc pour le mot comme « pour la chose à l'*altare* des latins. En effet, Festus « dit : *Altaria ab altitudine dicta sunt*, *quod antiqui* « *diis superis in ædificiis à terra exaltatis sacra fa-* « *ciebant*. Ce qui explique parfaitement les *atalayas*, « et en confirme l'étymologie. Du celtique *tal* élevé, « vient le français *taille*, *hauteur*, l'Espagnol lui-même « *tallo*, *tailla*, *talludo* de haute taille, *tallo*, tige, et « le latin *tollere*, élever, hausser, etc.

roit assez simple que les prêtres chargés d'apaiser, par leurs prières et par les sacrifices, la colère des dieux, ou d'invoquer leur faveur, plaçassent les autels dans l'endroit d'où se découvroit le danger; le respect pour la religion, avoit fait entourer ces autels d'une muraille qui pût les défendre contre l'approche des hommes et des bêtes.

La simplicité de ces autels est une preuve de leur antiquité. Dans les premiers âges du monde, toutes les cérémonies de la religion se réduisoient à offrir des sacrifices aux dieux. Les autels n'étoient composés que de terre et de quelques pierres placées sur une éminence. Les druides Celtes ont multiplié ces autels partout où ils ont passé: on en voit quantité dans les montagnes de l'Ecosse, dans l'Irlande, etc.

La construction des pyramides formées de pierres brutes, de grandeur et de figures différentes, placées les unes sur les autres comme au hasard et sans ciment qui les unit, est manifestement cyclopéennes.

Je n'ai remarqué dans quelques endroits de l'île de Majorque, que des restes de murailles composées de pierres énormes, posées les unes sur les autres sans ciment. Les Majorquins les désignent sous le nom de *clapers* de *gegans*.

L'aquéduc de Ternelle à Pollenza est aussi d'une construction qui paroît antérieure au temps des Romains.

Les îles Baléares ont été abondantes en médailles; mais d'après Vargas, parmi les médailles trouvées dans l'île de Majorque, on distingue celles de Metellus dont parlent Fulvius-Urscinus, Vaillant et autres. Dom Thomas-André de Gusseme (1), cite, d'après Goltzius, une médaille frappée en commémoration de la conquête des îles Baléares, faite l'an de Rome 630, par le consul *Quintus Cecilius, Metellus*, surnommé le Baléarique. On voit au côté principal un Q et auprès une tête de Jupiter couronnée de lauriers; au revers il y a une victoire couronnant un trophée; on lit autour: Q. *Metel. Balearic.* Cette médaille, qui étant consulaire, doit avoir été frappée à Rome, où résidoit la famille Cecilia, paroît être la même dont Vargas fait mention. Celle de Canope est extrêmement rare; on en voit d'Auguste avec la palme; de Crispus, les consulaires de M. Balbus, d'Hostilius, de Sacerna, de Decius, avec le contre-seing de Majorque, inédite et rare; de

(1) *Gusseme, Diction. numismatique, tom. II., page 19.*

Gordien l'Africain, de Domitia, de Pulchérie; et environ cinq cents d'or et d'argent ont été trouvés à Santagni, formant une collection depuis Galba jusqu'au bas empire. On en a découvert aussi plusieurs avec des lettres inconnues et que l'on attribue aux Celtes.

Minorque a fourni des médailles des Phéniçiens, des Carthaginois, quelques-unes des rois de Macédoine, comme de Philippe, père d'Alexandre, de celui-ci, et de Lysimaque. Des celtibériennes, c'est-à-dire des villes Espagnoles, situées la plupart dans la Celtibérie, et dont les caractères inconnus rendent l'explication extrêmement difficile, de quelques villes grecques comme Athènes, Ephèse, Samos et autres; de Nismes, de Marseille, des Municipes et colonies Espagnoles sous la domination romaine; enfin de presque tous les empereurs, impératrices, Césars et tyrans qui gouvernèrent l'empire romain, en tout ou en partie, depuis sa naissance jusqu'au sixième siècle de l'ère chrétienne. Plusieurs des médailles impériales et des colonies avoient des contre-marques, comme D. D. P. D. et autres.

Dom Pèdre Alonse O-crouley, dans sa traduction castillane des dialogues d'Addisson sur les médailles, page 215, place parmi les médailles inédites, une médaille latine de Minorque,

dans les termes suivans, traduits de l'Espagnol :

Minorque, *inédite*, tête qu'on peut prendre pour celle de Neptume. — Homme à cheval avec une couronne de lauriers. Dans l'exergue MINOR..... un peu effacé. Elle semble appartenir à l'île de Minorque, qui se dit *insula minor* ou *Balearis minor*, ou simplement *minor* dans une inscription. Cette médaille est en moyen bronze.

Il est étonnant que jusqu'ici on n'en ait pas trouvé une semblable dans Minorque. Elle paroît propre à l'île, et doit y avoir été frappée suivant l'usage des anciens. La tête de Neptune pourroit caractériser assez bien les anciens habitans de Minorque, qui se distinguèrent par leurs courses maritimes du temps des Romains; mais pour l'homme à cheval, du revers, on ne trouve rien dans les auteurs anciens, pour en appuyer la convenance avec les mêmes habitans. On voit au contraire qu'ils combattoient toujours à pied. La fronde, leur arme principale, n'étoit point propre pour des cavaliers. Dans aucun auteur, il n'est fait mention de leurs chevaux.

Parmi cette quantité de médailles, il s'en est trouvé un nombre considérable en or et en argent; mais la plupart sont en grand, moyen

et petit bronze. Celui-ci, surtout, étoit si abondant pour ce qui regarde le règne de Constantin le grand et ses fils, qu'il est encore très-commun.

On attribue cette quantité si extraordinaire de médailles, à la situation de l'île si favorable pour le passage et le commerce de l'orient avec l'occident, et de l'Espagne avec l'Italie et l'Afrique. On l'attribue aussi à l'arrivée de plusieurs familles Espagnoles qui, au commencement du cinquième siècle, chassées par les Suèves, les Vandales et autres barbares, cherchèrent un asile dans l'île de Minorque, où elles portèrent leur numéraire. L'évêque Saint-Sevère qui, à cette époque, occupoit le siège de Minorque, en fait mention dans une de ses lettres (1).

On a trouvé aussi à Minorque des médaillons, mais presque tous modernes. Le plus ancien est celui de Livie, avec l'inscription *Julia Augusta genitrix orbis*. Ce médaillon d'une grandeur médiocre, fut frappé à Séville du temps qu'elle se nommoit *Colonia romula*.

---

(1) Lettre de St.-Sévère, évêque de Minorque, écritte le 13 février 423.

La quantité d'as romains que l'on a trouvés dans l'île de Minorque, est aussi très-considérable, de poids et de grandeur différentes, ce qui prouve qu'ils ont été frappés à diverses époques. Les plus grands et les plus épais, sont les plus anciens.

On trouve encore aujourd'hui, dans cette île, des médailles, presque toutes des empereurs et impératrices romaines. Quelques-unes sont assez rares, telles que celles de Galba, de Clodius Albinus, du jeune Gordien l'Africain, de Quintilius, d'Aurélien, de Severine sa femme, d'Hélène, femme de Constance Chlore, d'Elia Flacilla, première femme du grand Théodose, etc. Les médailles de Rome et de Constantinople, du temps de Constantin-le-grand, sont aussi fort communes.

Quant aux médailles du temps des arabes trouvées dans les îles Baléares, presque toutes étoient en argent; un grand nombre ont été fondues, et il paroît qu'aucune n'a été expliquée.

On a aussi trouvé à Minorque une médaille gothique frappée, suivant toutes les apparences, à la fin du treizième siècle; c'est une monnoie en petit bronze; à l'envers on voit dans un cercle, une tête tournée à gauche, portant une couronne ouverte à fleurons, et à l'entour on

lit : *Alphonsus rex*. Le revers présente un écusson avec les barres arragonoises, et l'inscription *minoricarum*. On rencontre d'autres médailles où la tête est en pleine face. Aucun auteur numismatique, ne fait mention de ces médailles. L'opinion la plus probable, est qu'elles furent frappées par ordre d'Alphonse III, roi d'Arragon, en mémoire de la conquête de l'île de Minorque, qu'il fit sur les Maures en 1286, ou 1287.

Du côté de Pollenza, dans l'île de Majorque, dans un endroit que l'on appelle encore la colonie, on a trouvé quelques restes de sépulture antique, parmi lesquels on distingue une tête assez bien conservée, que l'on croit appartenir à une statue de Métellus.

En statuettes de bronze, j'ai vu un petit Hercule, une jambe, un doigt d'une grandeur extraordinaire, travaillés avec beaucoup de soin; une figure d'homme prenant les bains, un petit taureau; j'ai vu aussi plusieurs urnes cinéraires et lacrymatoires, et quelques lampes sépulcrales toutes de terre.

On a aussi découvert dans l'île de Minorque diverses petites statues en bronze, représentant des divinités égyptiennes, grecques et romaines, telles que Diane, Cupidon, la Fortune, Isis,

Apis, Osiris, etc.; mais aucune n'étoit d'un travail très-fini. Ces statuettes indiquent que le culte de ces divinités étoit établi dans l'île de Minorque. Presque toutes ces richesses littéraires ont été enlevées par les nations qui ont possédé alternativement Minorque pendant le dernier siècle. C'est surtout dans les cabinets de Londres et de Madrid que l'on retrouveroit de ces monumens précieux de l'histoire ancienne des îles Baléares.

A Minorque on a trouvé une grande quantité de vases, de lampes sépulcrales, d'urnes cinéraires, de lacrymatoires, toutes d'une terre rougeâtre. On voit par l'histoire, que les Romains n'étoient point les seuls dans l'usage de renfermer dans des urnes les cendres de leurs morts. Cette coutume étoit établie chez les Carthaginois et les Celtes. Tous ces vases ne différant entre eux ni par la forme, ni par la matière, il est difficile de distinguer de quelle nation étoient les personnes dont ils renfermoient les cendres. Quelques-uns de ces vases portent une inscription, ou des caractères romains : pour ceux-ci la question est décidée.

Vargas insère dans sa description de l'île de Majorque deux inscriptions romaines, rapportées par M. Serra de Majorque, dans un mé-

moire sur les antiquités de cette île. Dans l'original de ces deux inscriptions, plusieurs lettres étoient entièrement effacées, et laissoient des lacunes que M. Serra a cru devoir remplir. L'authenticité de ces deux inscriptions n'est point prouvée; on doute également qu'elles aient été trouvées dans l'île de Majorque. Cette incertitude m'a déterminé à ne les point placer ici.

Plusieurs inscriptions romaines ont été aussi découvertes dans l'île de Minorque, mais la plupart tellement effacées, qu'il a été impossible d'en lire un seul mot.

Dans une de ces inscriptions, on ne peut lire que la première ligne.

Q. CORNELIO. . . .

On est fondé à supposer que le reste exprimoit la reconnoissance des insulaires pour les services rendus par ce Romain.

Une autre beaucoup mieux conservée, est consacrée à la mémoire de Lucius Fabius.

L. FABIO. L. F.
Q. VIR.
AED. II. VIR. III.
FLAMINI. DIVOR.
AUG. R. P. MAG.
OB. MULTA. EIUS.
MERITA.

Cette inscription est gravée sur un cippus qui se trouve enchâssé dans le mur d'une maison de Mahon.

Suivant Tite-Live (1), il y avoit déjà dans l'île de Minorque, une ville à l'époque de la seconde guerre punique.

Pline l'ancien (2) qui écrivoit vers la fin du premier siècle de J. C., parle de trois villes qui existoient alors dans l'île de Minorque, et qui se nommoient *Magon*, *Jamnon* et *Sanicera*. Suivant St. Sévère, évêque de Minorque, les deux premières avoient été fondées par les Carthaginois (3).

Plusieurs savans modernes ont suivi l'opinion de ce prélat; d'autres prétendent que l'on pourroit peut-être avec autant de raison, en attribuer la fondation aux premiers Phéniciens, comme leur servant d'échelles dans leurs voyages si fréquens en Espagne. Jusqu'à présent, il ne s'est trouvé aucunes médailles de ces villes en caractères phéniciens ou carthaginois, qui auroient servi à décider la question.

---

(1) *Tite-Live, decad. III. lib. VIII. cap. XIX.*

(2) *Pline, hist. nat. lib. III. cap. V.*

(3) Lettre de St.-Sévère, évêque de Minorque, écrite le 13 février 423.

Armstrong parle d'une autre ville sous le nom de Labon, dont il ne reste aucuns vestiges qui puissent indiquer le lieu où elle exista. Suivant cet auteur, on pourroit peut-être soupçonner que cette ville est aujourd'hui celle d'Alayor. Le nom moderne semble fortifier cette conjecture. Le *b* et le *v* consonne se confondent souvent dans la prononciation de la plupart des peuples méridionaux. Au lieu de Labon, on aura prononcé Lavon, par suite Laion, puis Laior, et enfin Alaior. Cette étymologie peut paroître ingénieuse, mais ne supplée pas au silence des auteurs anciens sur l'existence de Labon.

On n'a aussi aucune trace de l'endroit où étoit situé Sanicera dont parle Pline. On conjecture que cette ville aura été bâtie sur le rivage du port de Fornels; mais jusqu'ici, on n'a rien découvert qui appuie cette opinion.

Il est certain que les Minorquins furent à la solde des Carthaginois et se signalèrent dans les guerres qu'ils eurent à soutenir; il est d'autant plus étonnant que dans le nombre des médailles Carthaginoises qui se sont trouvées dans l'île de Minorque, il ne s'en soit rencontrée aucune frappée à l'époque de la fondation des trois villes dont les auteurs anciens nous ont conservé la mémoire. Il n'est cependant pas impossible qu'on

en découvre dans quelques nouvelles fouilles. I n'y a pas long-temps qu'on a trouvé en Espagne des médailles phéniciennes, celtibériennes et romaines dont on n'avoit aucune connoissance.

Quant aux antiquités du temps des Maures, on voit encore à Majorque des restes d'édifices assez bien conservés. La maison de campagne que possède un particulier à Eufabia, étoit, suivant l'opinion du pays, une maison de plaisance d'un prince maure qui régnoit sur une partie de l'île de Majorque. En effet la partie ancienne de cette habitation a tous les caractères de la construction et du goût des arabes, tant pour l'architecture que pour les ornemens.

Au-dessus de la porte du couvent de Sainte-Marguerite, on peut remarquer un pierre portant une inscription, dont les caractères sont arabes, mais tellement effacés qu'on ne peut les lire.

Les religieux de la Merci conservent un vase qu'ils prétendent appartenir au temps des Maures. C'est une espèce d'urne en terre.

A Minorque on voit les restes d'un château des Maures sur le mont Sainte-Agathe. Au-dessus de la porte d'une des tours, est une inscription en langue arabe, mais dont il ne reste que de foibles traces.

Sur une arcade qui est à l'extrémité orientale de la paroisse de Mahon, on lit l'inscription suivante en caractères gothiques.

XVI. . . . . FEBROARII.
ANNO. DNI. MCCLXXXVI.
PO. PRESA. LA. YLA. DE. MENORCA.
R. N. A. M.
NOS. BON. REY. D'ARRAGO.

Cette inscription que j'ai cru devoir transcrire en caractères plus intelligibles rappelle la prise de l'île, faite le 16 février 1286, par Alphonse roi d'Arragon. Elle établit d'une manière certaine l'époque de cette conquête.

A-peu-près au centre de la ville de Mahon, on voit des restes d'une porte, dont la construction est manifestement arabe. Elle sert comme d'entrée à une rue dite la Ravalle vieille.

Il n'est pas douteux que les Maures, pendant leur domination dans les îles Baléares, n'y aient bâti quantité de mosquées et autres édifices qui ont été détruits par le temps, et peut-être encore plus par le fanatisme de la religion à l'époque où le christianisme fut établi dans l'île. L'usage des Maures d'employer dans leur construction des pierres d'une grosseur énorme, placés sans goût, et telles à-peu-près qu'ils les

rencontroient sur le terrein, ou qu'il les tiroient des carrières, pourroit faire croire qu'il sont les auteurs de la plupart des áthalaias ou échauguettes qui se trouvent dans l'île de Minorque.

CHAPITRE XIX.

Aperçu historique sur les îles Baléares et Pithiuses.

Avant J. C. LES noms les plus anciens sous lesquels les îles Baléares et Pithiuses furent connues, tous d'une origine phénicienne et grecque, ne laissent aucun doute que ces peuples n'aient été les premiers qui s'y établirent. Cette opinion est confirmée par Strabon. Suivant cet auteur, (1) les Béotiens et les Rhodiens, peu de temps après le fameux siège de Troyes, vinrent établir des colonies dans les îles Baléares.

Les Carthaginois, maîtres des Pithiuses, tentèrent sans succès de s'emparer des Baléares(1). Ils ne tinrent point contre une grêle de pierres lancée avec une force étonnante par les insu-
663 laires, dont la fronde étoit l'arme principale.

(1) *Strabon, lib.* 14.
Florian, lib. 2. *cap.* 16.

Ils renouvelèrent leur entreprise et ne furent Avant J. C.
pas plus heureux dans une seconde expédition qui partit des ports de la Sicile.

Himilcon et Hannon, généraux carthaginois, passant de Carthage en Espagne, abordèrent dans les îles Baléares. Renonçant à employer la force des armes, ils se présentèrent en amis: adroits dans leur conduite, la douceur de leurs procédés leur concilia les esprits. Les insulaires qui paroissoient indomptables, subirent sans résistance un joug présenté avec les démonstrations de l'amitié. Ils virent avec joie les établissemens que leurs nouveaux hôtes s'empressèrent de former. Les Carthaginois jetèrent dans l'île de Minorque les fondemens de deux villes auxquelles ils donnèrent les noms de leurs plus fameux généraux. Magon bâtit Mahon; Hannon fonda Jamnon ou Jama.

Les insulaires Baléares prirent parti sous 406
les drapeaux des Carthaginois; et cinq cents frondeurs renommés les suivirent pour la première fois, lorsqu'ils furent en Sicile punir les Agrigentins de leur trahison; ils continuèrent leurs services dans l'armée qui marcha contre Denys, tyran de Syracuse. Dans cette seconde expédition, les îles fournirent un nouveau renfort de trois cents frondeurs. Ces troupes se

Avant J. C. signalèrent et eurent la plus grande part aux succès des Carthaginois. Hannon, dans sa conquête entière de la Sicile, reçut des Baléares des secours qui déterminèrent la victoire en sa faveur.

276 Ces insulaires (1) servirent avec le même zèle et la même utilité dans l'expédition des Carthaginois contre Pyrrhus qu'ils obligèrent d'évacuer la Sicile.

Vainqueurs des Romains, les Carthaginois revinrent en triomphe à Majorque (2). Enflés de
250 leurs victoires ; ils agirent en maîtres et se portèrent à des excès qui révoltèrent les insulaires. Ils prirent les armes, et les chassèrent de l'île. Amilcar, par sa douceur, calma le ressentiment des Baléares : ils se lièrent de nouveau avec les Carthaginois. Trois cents Majorquins combattirent à la fameuse bataille donnée contre le consul C. Luctacius; bataille qui rendit les Romains maîtres de la Sicile, et termina la première guerre punique (3).

Annibal commença la seconde. Au siége de Sagonte, ce général comptoit parmi ses troupes

(1) *Justin*, *lib*. 3.
(2) *Florian*, *lib*. 4. *cap*. 4.
(3) *Polib*. *lib*. 3.

onze cent cinquante frondeurs des îles Baléares. Avant J. C.
Ces insulaires le servirent lorsqu'il porta ses armes dans le cœur de l'Italie, et eurent toujours une part distinguée à ses victoires (1).

Les Romains étant passé dans le continent d'Espagne, Cneus Scipion, maître de la mer, échoua dans une entreprise contre Iviça. Il fut plus heureux à Majorque dont les habitans l'accueillirent, joignirent leurs forces à ses troupes, et combattirent sous ses drapeaux contre les Carthaginois. Ceux-ci eurent les Minorquins dans leur parti; ils en tirèrent des secours considérables qu'ils payèrent, comme par le passé, en leur donnant des femmes et du vin dont la passion étoit dominante chez ces insulaires (2). 214

Les Carthaginois chassés de la péninsule, les Majorquins recouvrèrent leur ancienne liberté, mais ils n'en usèrent que pour se livrer à la piraterie. Leurs excès appelèrent l'attention des Romains; le consul Quintius Cécilius Métellus partit avec une flotte pour arrêter leurs brigandages. Ce général en se présentant devant Ma-

(1) *Polib. lib.* 3.
(2) *Tite-Live*, *lib.* 3. *décad.* 3.
Florian, *lib.* 4. *cap.* 4.

jorque, avoit pris la précaution de garnir ses vaisseaux en dehors de cuir. Cette espèce de bastingage amortissant les coups des pierres que lançoient les insulaires, les rendoit de nul effet. Quintus Cecilius Métellus fit la conquête de toute l'île, elle lui mérita les honneurs du triomphe et le surnom de Baléarique (1). Avant son départ de Majorque, Quintus Cecilius Métellus fonda dans l'île les villes de Palma et de Pollenza avec le titre de colonies. Ce général réunit aux deux mille Romains qu'il laissoit en partant, trois mille autres qu'il fit venir du continent.

Les insulaires restèrent fidèlement attachés à la république; et leurs frondeurs servirent dans ses armées pendant tout le temps qu'elle jouit des douceurs de la paix. Lorsqu'elle fut en proie aux divisions intestines, lorsqu'elle fut déchirée par les guerres civiles, ils refusèrent de suivre le parti de Sertorius qui venoit de s'emparer d'Iviça, et embrassèrent celui de Cneus Pompée, fils du grand Pompée, qui défendoit le sénat.

Majorque partagea le sort des autres provinces

---

(1) *Lucius Florus*, *lib.* 3, *cap.* 8.
Tite-Live, *lib.* 8. *dec.* 3.

de la république soumises par César. Elle resta sous la domination des successeurs de ce conquérant (1). On place sous le règne d'Auguste, la fameuse députation envoyée à Rome, par les insulaires Baléares pour implorer le secours des légions romaines contre une quantité extraordinaire de lapins qui dévastoient les blés de la petite île de Conejera. Après J. C.

Les îles toujours sous la domination de Rome, firent partie de l'Espagne citérieure, et dépendirent de la juridiction de Tarragone, jusqu'à la fin du règne de Constantin.

Depuis cet empereur jusqu'à la mort de Théodose-le-grand, ces îles eurent un gouvernement particulier dont le chef-lieu étoit à Majorque.

Le partage de l'empire, la foiblesse d'Ho- 427
norius et l'ambition de Saint-Hilicon, ouvrirent à Gunderic, roi des Vandales, les portes de l'Espagne, et lui facilitèrent la conquête des îles (1).

Les Africains toujours dévorés de la soif des conquêtes, ayant conquis le continent d'Espagne tentèrent plusieurs fois celle des îles Ba- 797

---

(1) *Pline*, *lib*. 8. *cap*. 55.
Strabon, *lib*. 13. *fol*. 116.
(2) *Dameto*, *lib*. 1. *fol*. 247.

Après J. C. léares. Après avoir échoué dans plusieurs entreprises, ils réussirent enfin à s'en rendre maîtres. La possession de ces îles augmentoit considérablement leurs forces maritimes. Leurs armemens ne tardèrent pas à infester les mers ; et à y exercer une domination révoltante. Charlemagne arma pour réprimer ces brigandages ; il triompha des barbares, détruisit leurs flottes, et leur enleva les îles. Ils s'y établirent de nouveau
857 mais ne purent empêcher un parti d'aventuriers normands d'effectuer un débarquement sur l'île de Majorque, où ils causèrent les plus grands dommages. Maîtres paisibles des Baléa-
993 res, les Africains firent une expédition en Catalogne. Deux fois ils assiégèrent Barcelone, et prirent enfin cette place, après une bataille où le comte dom Borellos perdit la vie (1).

1102 Le comte dom Armengol eut le même sort dans une entreprise qu'il tenta contre Majorque.

1108 Les Africains étoient à un degré de puissance qui les rendoient comme maîtres absolus de la mer. Enflés de leurs succès, comptant sur leurs forces, ils ne gardèrent plus aucunes

---

(1) *Zurita*, *lib.* 1. *cap.* 3, 9 *et* 35. *lib.* 3. *cap.* 10. *Benimolis*, *lib.* 2. *cap.* 42.

mesures, et se livrèrent à tous les brigandages Après J. C.
de la piraterie. Leurs excès excitèrent les cris de toute la chrétienté. Les Pisans armèrent les premiers, s'emparèrent d'Iviça, et se rendirent maîtres d'une partie de l'île de Majorque (1).

Les Africains s'étoient de nouveau établis 1115
dans l'île de Majorque ; dom Raymond Bérenger III, comte de Barcelone, ayant réuni des troupes, vint fondre sur cette île, dont il soumit la plus grande partie, après la prise de la capitale. Obligé de retourner promptement dans ses états, il confia la garde de sa nouvelle conquête à des Génois qui la vendirent aux barbaresques
ceux-ci rentrés dans leurs possessions 1147
reprirent leurs courses sur les côtes d'Es- 1178
pagne, et infestèrent surtout celles de la 1204
Catalogne. Dom Raymond, comte de Barcelone et prince d'Arragon, secondé par le roi dom Alphonse II et dom Pèdre son fils, prit les armes. On prépara une expédition contre les îles Baléares, mais elle ne fut point effectuée (2).

La continuation (1229) de la piraterie des Barbaresques, la désolation qu'ils portoient sur les côtes du continent, excitèrent dans dom

(1) *Dameto, lib.* 1. *fol.* 177 *et* 179.
(2) *Zurita, lib.* 1. *cap.* 37.
Dameto, lib. 1. *fol.* 188.

Jayme, fils du roi d'Arragon, le ressentiment le plus vif. Ce jeune prince forma le projet d'enlever les îles de Baléares à ces fiers Africains, dont les courses continuelles alarmoient et ruinoient les peuples leurs voisins. Dom Jayme réunit une armée assez forte pour l'entreprise qu'il méditoit. Il fit voile de Salon, port de la Catalogne, se présenta sur les côtes de Majorque, et effectua le débarquement de ses troupes, malgré la plus vive résistance des Africains. Il se livra bientôt un second combat qui lui coûta la perte de dom Raymond de Moncade, un de ses généraux, sur la valeur et l'expérience duquel il faisoit le plus de fond. Enfin, après une infinité d'actions moins importantes, après un siége où les Maures firent des prodiges de valeur, Majorque ouvrit ses portes. Le reste de l'île ne tarda pas à se soumettre à la force des armes. Dom Jayme fit le partage des terres entre les différens seigneurs qui l'avoient accompagné et aidé dans sa conquête. Quelques familles Barbaresques restèrent dans l'île et y conservèrent en partie leurs possessions (1).

(1) *Zurita*, *lib.* 3. *cap.* 8 *et* 9.
Mariana, *lib.* 12. *cap.* 14.
Mut, *lib.* 1. *cap.* 1.
Dameto, *lib.* 11. *fol.* 248 *et* 261.

Dom Jayme, après avoir réglé l'adminis- Après J. C.
tration de l'île de Majorque, où il établit 1230
un gouverneur, après avoir donné ses ordres pour la construction de l'église cathédrale, retourna dans ses états de terre-ferme. Mais bientôt les nouveaux préparatifs du roi de Fez, qui menaçoit l'invasion d'une île dont il re-
grettoit vivement la perte, rappelèrent dom 1332
Jayme à Majorque. Ses craintes dissipées, ce prince retourna dans le continent. Les menées d'un certain nombre de Maures restés dans l'île, les troubles qu'ils avoient excités, rappelèrent de nouveau dom Jayme à Majorque. Cette poignée de rebelles rentrés dans le devoir, ce prince envoya à Minorque des députés chargés d'engager les insulaires à se ranger sous ses lois. Les Minorquins consentirent à devenir tributaires de la couronne d'Arragon. Les deux îles Baléares passèrent ensuite, comme
fief de la couronne d'Arragon, sous la 1244
domination de dom Pèdre, infant de Portugal, fils de dom Sanche Ier, qui réunit en même temps à ses états l'île d'Iviça. La foiblesse de dom Pedre fit changer la fortune des îles. Dom Jayme rentra dans ses droits, et Majorque eut pour la quatrième et dernière fois le bonheur de posséder son souverain. Ce prince consul-

Après J. C. tant plus sa valeur, et une dévotion peut-être mal entendue, que ses propres intérêts, forma le projet d'une expédition pour la Terre-Sainte.
1269 Il rassembla des troupes, et l'île de Majorque fournit cinq mille hommes et trois vaisseaux de guerre (1).

1273 Dom Jayme en mourant, divisa ses états entre ses deux fils. Dom Jayme II eut en partage les îles Baléares et Pithiuses, et une partie des états de terre-ferme. Le testament de dom Jayme Ier, surnommé le Conquérant, lui donnoit le titre de roi indépendant. Pour apaiser le ressentiment de dom Pèdre, son fils aîné, ce prince consentit à se déclarer son vassal. Dom Pèdre ayant, dans ces entrefaites, entrepris une expédition contre l'Afrique, relâcha à Minorque. Il tâcha de gagner le gouverneur de cette île, feudataire de dom Jayme. Ce gouverneur feignit d'entrer dans les vues du roi d'Arragon, en s'engageant de lui remettre l'île dont il avoit le gouvernement : mais en même temps il instruisit le roi de Majorque
1185 de tous les manèges de son frère. Dom

(1) *Zurita*, *lib.* 3. *cap.* 2. *lib.* 4. *cap.* 14 *et* 19.
Mariana, *lib.* 12. *cap.* 120.
Dameto, *lib.* 3. *fol.* 342 *et* 348.

Pèdre jura de se venger de cette perfidie. Après J. C.
Il se déclara ouvertement contre dom Jayme, 1286
leva une armée, et se disposa à envahir 1287
ses états. La mort le surprit au moment d'exécuter ses projets de vengeance. Dom Pèdre, en mourant, laissa sa couronne à dom Alphonse son fils, et lui transmit en même temps sa haine contre dom Jayme. Alphonse mit à exécution les projets de son père, en s'emparant des îles Baléares et Pithiuses. Minorque fut celle dont la conquête lui coûta le plus de peine. Il éprouva une résistance opiniâtre à son débarquement sur cette île. Les Maures, prévenus à temps de son projet, l'attendoient sur le rivage. Après un combat sanglant, il réussit à pousser devant lui les troupes de l'almoxariffe (gouverneur Maure). Elles continuerènt cependant à se battre en se retirant, et gagnèrent le fort bâti sur le mont Sainte-Agathe où elles se renfermèrent. Alphonse les y assiégea aussitôt, mais après avoir inutilement fait des prodiges de valeur, désespérant d'emporter ce château de vive force, il prit le parti de le réduire par la famine. La garnison étoit presque sans vivres, et ne pouvoit en recevoir de l'Afrique; elle demanda à capi-

Après J. C. tuler. Les conditions furent que les Maures qui pourroient payer leur rançon, auroient la liberté de retourner en Afrique, que les autres seroient réduits à l'esclavage. Le fort de Sainte-Agathe se rendit le 17 janvier 1287. L'almoxariffe, sa famille, et au plus une centaine de Maures des plus distinguées s'embarquèrent. Ils périrent dans leur traversée. Le reste des Maures, se montant à environ vingt mille, demeura dans l'esclavage. Alphonse partagea les terres des vaincus entre ceux qui l'avoient secondé dans son entreprise. Le christiasnisme fut la seule religion tolérée dans l'île.

Alphonse, à peine âgée de vingt-sept ans,
1298 mourut au moment où il entroit en arrangement avec Dom Jayme, son oncle,
1311 Dom Pèdre II d'Arragon, successeur d'Alphonse, cédant aux sollicitations de divers princes puissans, rétablit son grand-oncle dans ses états, mais exigea qu'il se déclarât son vassal.

Dom Jayme régna paisiblement jusqu'à sa mort. Son fils aîné s'étant retiré dans un cloître, sa couronne passa à Dom Sanche, son second fils. Dom Ferdinand, le troisième, étoit passé dans l'orient avec ces compagnies sorties de la Catalogne, aussi célèbres par leurs exploits que

par la malheureuse destinée qui y mit fin. Dom Après J. C
Sanche régna sans trouble, malgré les manèges de ses ennemis, qui s'efforcèrent, envain de le desservir et de l'inquiéter auprès de la cour de Sarragosse. Ce prince termina ses jours en 1325. C'est sous son règne que l'on place l'époque du martyr du bienheureux Raimond-Lulle, dont la mémoire se conserve encore avec la plus grande vénération parmi les insulaires.

Dom Jayme, fils de Dom Ferdinand et neveu de Dom Sanche, monta sur le trône. Dom Jayme d'Arragon, profitant de la minorité de ce prince, éleva de nouvelles prétentions sur le royaume de Majorque. Le jeune monarque lui prêta foi
et hommage, et termina ainsi tous les diffé- 1328
rends. Il lui fournit des troupes dans une expédition contre la Sardaigne.

Dom Jayme d'Arragon laissa en mourant la couronne à Dom Alphonse IV, beau-père de Dom Jayme roi de Majorque, qui lui prêta également foi et hommage pour ses états. Après la mort de Dom Alphonse d'Arragon, le roi de Majorque envoya des secours aux princes du continent, que les progrès d'Albohacen, demeuré maître d'une partie de l'Espagne, forcèrent de prendre les armes. Une escadre de huit galères

Après J. C. bien armées, sortit des ports de Majorque, et porta un renfort de troupes (1).

Dom Pèdre, monté sur le trône d'Arragon, machina la ruine du roi de Majorque : il refusa d'abord de l'appuyer dans ses différends au sujet de la principauté de Montpellier, pour laquelle
1339 il refusoit de prêter hommage au roi de France. Il mit à profit l'embarras où son beau-frère se trouvoit engagé, pour le chasser de tous ses états de terre-ferme. Il voila son ambition, en accusant Dom Jayme de n'avoir point comparu devant la cour où il l'avoit cité : il en prit occasion de le déclarer déchu de la couronne. Il alla même jusqu'à accuser Dom Jayme d'avoir voulu, dans une occasion où ils s'étoient rapprochés, se saisir de sa personne. S'appuyant de ces motifs, Dom Pèdre leva une armée, vint débarquer à Ma-
1343 jorque, défit les troupes de Dom Jayme, et se rendit maître de toute l'île qu'il réunit à la couronne d'Arragon.

Dom Jayme réduit à la dernière extrémité,
1349 implora le secours de la France. Il en obtint quelques troupes avec lesquelles il débarqua

---

(1) *Mut., lib.* 1, 2, 3 *et* 4.
Zurita, lib. 7, *cap.* 6 *et* 47.

dans l'île de Majorque ; mais il perdit la vie dans Après J. C.
une action où il se battit en désespéré. Ce prince fut le dernier des rois indépendans qui régnèrent à Majorque. (1)

Les îles Baléares réunies enfin à la couronne d'Arragon, les insulaires fournirent des troupes dans toutes les guerres que cette puissance eût
à soutenir. Leurs vaisseaux firent partie de 1351
l'armée navale que le roi d'Arragon mit en mer contre les Génois ; et les Majorquins ne contribuèrent pas peu à la défaite de ces républicains devant Constantinople.

Pierre de Castille, irrité des prises faites par les armemens de Majorque, ou s'en servant comme d'un prétexte, déclara la guerre au roi d'Arragon. Il se présenta d'abord devant Barcelone, mais ayant été obligé, par l'armée arragonoise, de se retirer, sa flotte tenta, sans succès, un coup de main sur l'île d'Iviça. Elle quitta bientôt ces parages, d'après la nouvelle que le roi d'Arragon, qui étoit passé à Majorque, la poursuivoit avec des forces supérieures. Cette guerre, dans laquelle les Majorquins jouèrent un rôle principal, les épuisa en hommes et en argent : elle leur

(1) *Mut*, *lib.* 5 *et* 6.
Benimelis, *lib.* 3. *cap.* 60, 72 *et* 82.

Après J. C. coûta 140 gros bâtimens, qu'ils perdirent en différentes rencontres. (1)

Cependant Dom Jayme, roi de Naples, fils du dernier roi de Majorque, essaya de rentrer en
1375 possession des états de ses pères. Les différends de l'Arragon avec la France, les troubles qui agitoient la Castille, tout sembloit favoriser ses projets, lorsque la mort le surprit en 1375. (2)

C'est à peu près de cette époque que date la fameuse horloge baléarique placée à l'hôtel-de-ville de Palma; sur laquelle différens auteurs ont fait tant de contes absurdes, et que plusieurs supposèrent avoir été apportée de Babilone ou de Jérusalem, remontant au temps de Salomon. Cette machine peut uniquement être considérée comme une des plus anciennes de ce genre. (3)

En 1391, les Juifs essuyèrent en Espagne une cruelle persécution : elle s'étendit sur ceux qui étoient établis à Majorque, et le quartier de la ville qu'ils occupoient fut livré au pillage. (4)

---

(1) *Mut, lib.* 6. *cap.* 8 *et* 10.

(2) *Mut. lib.* 6. *cap.* 12, 13 *et* 14.
Zurita, lib. 9. *cap.* 39 *et* 68.
Mariana, lib. 16. *cap.* 10.

(3) *Mut. lib.* 7. *cap.* 1.

(4) *Mut. lib.* 7. *cap.* 4.

Quatre ans après, (1) Dom Jean d'Arragon fuyant la peste qui ravageoit le royaume de Valence et la Catalogne, vint se réfugier à Majorque; il y mourut un an après son arrivée. (1)

En 1398, la cour d'Arragon arma pour réprimer les brigandages des corsaires algériens. La flotte qui sortit des ports de Majorque, étoit composée de 70 voiles, dont 35 de Valence et de Catalogne, et les 35 autres armées par les Majorquins. Elle établit sa croisière sur les côtes d'Afrique, dont elle ravagea une grande étendue, et se retira en automne, enrichie de prises considérables. (2)

Depuis 1394 jusqu'en 1404, l'île de Majorque éprouva une stérilité dont elle ne put que diminuer foiblement les maux, par les secours qu'elle tira de ses voisins. Majorque, déjà épuisée par les contributions continuelles en hommes et en argent fournis au roi d'Arragon dans leurs différentes guerres, commença à déchoir sensiblement de sa splendeur et de sa puissance. Les progrès des Africains, qui s'affranchirent du tribut que payoient les cantons de Tunis, Buges et Constantine, l'extension du commerce de ces

(1) *Benimelis*, *cap.* 86.

(2) *Zurita*, *lib.* 10. *cap.* 68.

peuples, et leurs fréquentes incursions dans l'île, achevèrent la décadence de Majorque.

A la mort de Dom Martin, dernier mâle de la maison des comtes de Barcelone, plusieurs princes élevèrent des prétentions sur la possession des îles Baléares. Majorque fut en proie à des dissensions intestines. Dans une assemblée de la noblesse où fut appelé Saint-Vincent Ferrer, on déféra la couronne à Dom Ferdinand infant de Castille, neveu de Dom Pèdre IV, roi d'Arragon. Saint-Vincent Ferrer, dont l'avis avoit décidé les suffrages en faveur de ce prince, ne s'occupa plus qu'à prêcher les dogmes de la religion dans l'île de Majorque. On conserve encore dans la cathédrale de Palma, la chaire de ce saint. (1)

Le commerce des Majorquins continuant de perdre de son activité, l'île se ressentit bientôt du manque de grains qu'elle ne recevoit plus de l'étranger; les récoltes ne pouvoient suffire aux besoins de la population. Majorque déchirée en même temps par des dissensions intestines, ne pouvoit acquiter une dette considérable envers Barcelone. Ses forces s'épuisoient par les secours qu'elle fournit à dom Alphonse d'Arragon, fils et successeur de dom Ferdinand. Ce prince

(1) *Benimelis*, *cap.* 90.

avoit entrepris de se faire couronner roi de Sicile, après la mort de la reine Jeanne. Son armée fut défaite par les Génois, dont il resta prisonnier, ainsi que le roi de Navarre. Ce prince revenu de sa prison, tenta de nouveau la conquête de Naples. Les Majorquins lui fournirent quatre galères et 1300 hommes de troupes (1).

Dans ses fâcheuses circonstances, Majorque eut à essuyer de nouveaux malheurs. Les habitans de la campagne, irrités des charges qu'ils supportoient, et se plaignant de la hauteur et de la dureté de la noblesse, formèrent entr'eux une confédération sous le nom de Germanie, et levèrent l'étendard de la révolte. Les nobles furent obligés de prendre les armes. Dom Alphonse envoya de Naples des troupes pour apaiser ces troubles. Pendant trois ans les Majorquins s'égorgèrent entr'eux, et portèrent eux-mêmes le ravage et la désolation dans leurs campagnes.

Des différends domestiques avoient alors armé, dans le continent, plusieurs princes dont les états se trouvoient très-rapprochés des Baléares. Dom Jean de Castille combattoit contre dom Henri, son fils aîné; dom Charles, fils de dom Jean de Navarre, attentoit à la couronne

(2) *Mut. lib. 7. cap. 14 et 18.*

Après J. C. de son père; et Charles, roi de France, avoit à punir la révolte de Louis son fils.

Alphonse roi d'Arragon, mort dans ces en-
1460 trefaites, laissa ses états à Jean de Navarre son frère, Charles, fils de Jean de Navarre, se retira à Majorque. Les insulaires firent des dépenses énormes pour la réception de ce prince. Étant enfin rentré en grace avec son père, Charles se rendit à Barcelone. Sa mort prématurée que l'on attribua au poison, souleva une partie des états de Jean de Navarre. Le feu de la révolte se communiqua jusque dans l'île de Minorque. Les Majorquins, dans ces circonstances critiques, armèrent et fournirent à dom Jean, un bon nombre de troupes et de vaisseaux. Le soulèvement des Minorquins fut apaisé après quelques faits d'armes. Quatre es-
1465 cadres croisoient, en même temps, sur les côtes de l'Arragon et de la Catalogne. La
1472 première de vingt voiles, étoit armée par les rebelles; la seconde portoit le pavillon de France, et secondoit les opérations de la première; les deux autres armées par les Majorquins et les Minorquins, défendoient la cause de dom Jean (1).

(1) *Mut. lib.* 1, 2 *et* 4.
Zurita, *lib.* 7.

A peine sortis de ces guerres ruineuses les Majorquins furent affligés de la peste, que leur porta un bâtiment marchand venu des échelles du Levant; ce fléau fit dans l'île d'horribles ravages. Après J. C. 1475

A dom Jean d'Arragon succéda, dans tous ses états et dans le royaume de Castille, dom Ferdinand le catholique. Ce prince fonda à Majorque une université ayant les mêmes statuts et jouissant des mêmes prérogatives que celle de Lerida. Pendant tout le règne de ce monarque, les Majorquins servirent avec distinction sous ses drapeaux. Ces insulaires se signalèrent à la prise de Grenade, à la conquête de Naples, et dans l'expédition de dom Pèdre de Navarre, contre les Africains. Ferdinand s'étant mis en route pour Naples, les seigneurs Castillans refusèrent de l'accompagner dans ce voyage. Vingt nobles des plus riches de Majorque se rendirent auprès de Ferdinand, et figurèrent à sa cour. Les insulaires couronnèrent les services signalés qu'ils avoient rendus à ce prince, en lui fournissant de nouveaux secours contre Barberousse qui assiégeoit Buges, et étoit sur le point de s'en rendre maître (1). 1479 1483

(1) *Mut, lib.* 8.
Benimelis, cap. 98.

Sous le règne du successeur de dom Ferdinand, les habitans de la campagne de Majorque se soulevèrent de nouveau : toujours sous le prétexte que seuls ils supportoient les charges de l'île ; que les nobles, francs de toutes impositions, exerçoient sur eux leur tyrannie. Ils en vinrent aux armes, et forcèrent le vice-roi de sortir de l'île, et d'aller se réfugier à Iviça. Cette seconde guerre civile fut encore plus cruelle que la première. Le peuple abandonné sans frein à toutes ses passions, se livra aux derniers excès. Les nobles opposèrent de leur côté la plus vigoureuse résistance. Alcudia leur offrit un asile où ils se défendirent jusqu'à la fin des troubles que termina le supplice des chefs des rebelles (1).

La paix intérieure rétablie dans l'île, sous le règne de Charles-Quint, les insulaires se virent exposés aux incursions des barbaresques. Barberousse brûlant de se venger de la perte de Tunis et de la Goelette, se présenta devant Majorque avec une escadre de onze galères. Les feux que les insulaires entretenoient sur divers pointes de la côte, firent croire à Barberousse que la flotte victorieuse de l'empereur n'étoit pas éloignée. Craignant de se trouver engagé dans

(1) *Mut. lib. 5.*

une bataille où il avoit tout à risquer, il prit le parti de se retirer, et se porta sur Minorque dont il se rendit maître (1). Après J. C.

En 1541, l'empereur, ayant projeté une expédition contre Alger, rassembla ses forces navales dans les ports de Majorque, d'où il fit voile. Une bonne partie de la noblesse majorquine s'embarqua sur sa flotte. L'expédition fut malheureuse et attira sur les insulaires tout le ressentiment des barbaresques. Ils s'attachèrent à ravager les côtes de Majorque : ils tentèrent plusieurs fois, mais sans succès, d'enlever Alcudia et Pollenza : ils furent également repoussés dans un débarquement qu'ils tentèrent du côté de Valdemusa et d'Andraig.

En 1558 une flotte turque de 140 voiles se fit voir sur les côtes; mais l'amiral ayant pris langue, informé que l'île étoit bien approvisionnée, et les insulaires préparés à la plus vigoureuse résistance, se replia sur Minorque.

Trois ans après les barbaresques tentèrent un débarquement dans le port de Soller. Il s'engagea un combat très-vif : les insulaires firent un grand carnage des troupes débar- 1561

(1) *Mut. lib. 10. cap. 2.*

Après J. C. quées, dont les foibles restes eurent bien de la peine à regagner leurs bâtimens.

En 1571 l'audience royale fut établie à Majorque. Les insulaires servirent dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir en Italie, et lors des révolutions de Portugal, et des troubles de la Catalogne.

1650 Dom Jean d'Autriche faisant le siège de Barcelone, reçut de Majorque des secours pour son armée qui souffroit de la faim, quoique la disette se fît déjà sentir dans l'île. Les insulaires envoyèrent aussi quelques troupes, et continuèrent d'assister dom Jean jusqu'à ce qu'il eût réduit toute la Catalogne. L'armée fut attaquée de la peste qui se répandit bientôt dans toute la province. Les précautions prises à Majorque pour empêcher la communication de ce fléau furent inutiles. La contagion se déclara d'abord à Soller, et de là s'étendit dans toute l'île. Ses ravages durèrent près de vingt-huit mois, et diminuèrent la population au point qu'au moment où la contagion cessa, on manqua de bras pour les travaux des terres, et la
1654 récolte des olives, qui cette année fut très-abondante. Ce fléau fut suivi d'une disette affreuse.

L'île fournit encore trois cents hommes
1662 dans la guerre contre le Portugal, et arma

une petite escadre sous le commandement Après J. C.
de Jacques Lloreus, qui se distingua dans une expédition contre Bonne, où il trouva une mort glorieuse.

Pendant tout le règne de Charles II, l'île 1665
de Majorque jouit de la paix à l'extérieur, mais fut continuellement divisée par les dissensions qu'élevèrent les différends des magistrats et du clergé sur leurs priviléges, différends qui occasionnèrent de longs débats et des procès ruineux.

Au commencement du dix-septième siècle, l'archiduc Charles ayant soumis tout l'Arragon, Majorque se rendit au général Lach, qui commandoit une flotte de quarante vaisseaux. Les autres îles se soumirent également à la maison d'Autriche.

Après la prise de Barcelone, le maréchal de Berwich envoya le chevalier Asfeld à la tête de dix mille hommes qui se rendirent maîtres de Majorque. Les insulaires n'opposèrent point de résistance.

Les Majorquins servirent dans la guerre de succession, mais n'y jouèrent pas un rôle dont les détails puissent intéresser. Le marquis de Saint-Philippe, dans ses Commentaires sur la guerre de succession, et Quinci, dans son

Histoire militaire du règne de Louis XIV, font une mention honorable des services des Majorquins.

En 1708, les Anglois, sous le commandement du général-major Stanhope, s'emparèrent de l'île de Minorque, qu'ils conservèrent par le traité d'Utrecht.

Les François, commandés par le maréchal de Richelieu, leur enlevèrent cette île en 1756.

En 1798 Minorque fut livrée aux Anglois par le gouverneur espagnol.

Le traité d'Amiens a remis l'Espagne en possession de cette île.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la Table.

OUVRAGES

Nouveaux qui viennent de paraître, chez LÉOPOLD COLLIN, *Libraire, rue Gît-le-Cœur*, N°. 4.

MON SÉJOUR AUPRÈS DE VOLTAIRE et Lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre jusqu'à la dernière année de sa vie. Par Côme Alexandre Collini, historiographe et secrétaire intime de S. A. l'Electeur Bavaro-palatin et membre des académies de Berlin, de Mannheim, de l'institut de Bologne, etc. Ouvrage posthume contenant des anecdotes et des particularités peu connues sur la vie privée et sur les œuvres du plus célèbre écrivain du 18e. siècle, augmenté de plusieurs Lettres inédites de Voltaire à l'Electeur palatin, au comédien Lanoue, à mademoiselle Dumesnil, et de quelques Lettres de madame Denis, sa nièce. 1 vol. in 8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 cent. par la poste.

LA COUR DE CATHERINE DE MÉDICIS, DE CHARLES IX, DE HENRI III ET DE HENRI IV. 2 v. in-8°. Prix : 10 fr. et 13 fr. par la poste.

MÉMOIRES HISTORIQUES ET CRITIQUES sur la civilisation des différentes nations de

l'Europe, aux dix-septième et dix-huitième siècles; par le grand Frédéric, roi de Prusse. 1 vol. in-8°. Prix: 5 fr. et 6 fr. 50 cent. par la poste.

Cet ouvrage, qui n'est pas moins instructif que curieux et piquant, est divisé en deux parties.

La première offre l'exposition des grandes vues d'administration et de politique de Frédéric, et comprend les dix chapitres suivans. I. De la civilisation en général. II. De l'ancienne barbarie de l'Europe. III. Des premiers progrès de l'ordre social. IV. Des principales formes de gouvernement établies. V. Des différentes conditions sociales. VI. De la force intrinsèque des états. VII. Des principes généraux d'administration. VIII. De l'administration intérieure. IX. De l'administration extérieure. X. Des révolutions politiques.

La seconde est l'aperçu rapide de ce que pensait ce grand homme, d'après ses principes, sur le caractère, les mœurs et les lumières. I. De l'Allemagne en général. II. De l'Autriche, de la Saxe, de la Bavière et du Palatinat. III. De la Pologne, de la Suède, du Danemarck, de la Russie et de la Turquie. IV. De l'Italie, de l'Espagne, de la Suisse, de la Hollande et de l'Angleterre. V. De la France. VI. Enfin, de la Prusse, article très-développé, où l'on voit, avec le sentiment de l'admiration et de l'enthousiasme, ce que Frédéric a fait, pendant tout son règne, pour affermir et faire prospérer sa monarchie.

Mélanges historiques, anecdotiques et critiques, sur la fin du règne de Louis XIV et le commencement de celui de Louis XV; par la princesse Elisabeth Charlotte de Bavière, seconde femme de *Monsieur*, frère de Louis le Grand. 1 vol. in-8°.; Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 cent. par la poste.

Traité de la police de Londres, etc.; par P. Colquhoun, édition faite sur la sixième édition de Londres, traduit de l'anglais, par M. L. C. D. B. 2 vol. in-8°.; Prix : 10 fr.

Le but principal de cet ouvrage est de démontrer les vices de la police actuelle de Londres, et son inefficacité pour *prévenir* les crimes. L'auteur entre à ce sujet dans le détail des délits de tout genre qui se commettent journellement dans cette capitale, et indique les moyens de les réprimer. Il prouve également les vices de la jurisprudence criminelle. Il présente le tableau le plus frappant de l'état civil et commercial de Londres, et rapporte quantité d'anecdotes du plus grand intérêt. Ce traité écrit avec une impartialité remarquable est cité continuellement dans les débats du parlement, et ses éditions successives ont provoqué des changemens importans dans l'organisation de la police. Plusieurs journaux français, en faisant, de cet ouvrage, l'éloge qu'il mérite, ont exprimé le désir de le voir traduit dans notre langue.

DE LA VERTU, par Sylvain-Maréchal, auteur du voyage de Pythagore et du Dictionnaire des Athées, etc., précédé d'une notice sur la vie de Sylvain-Maréchal, et orné du portrait de l'auteur, 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.

LES AMOURS DE HENRI IV, roi de France, précédées de l'éloge de ce monarque, par M. de la Harpe, et suivie de sa correspondance avec ses maîtresses, de ses poésies, d'un grand nombre d'anecdotes sur Henri IV, d'un récit du premier accouchement de Marie de Médicis, et du Journal de la violation des Tombeaux de Saint-Denis; 3 vol. in-18, beau papier, 4 fr.

JULIE, ou j'ai sauvé ma rose, avec cette épigraphe : *La mère en défendra la lecture à sa fille ;* par madame de C.; 2 vol. in-12. Prix 4 fr.

L'épigraphe de ce livre annonce assez qu'il ne conviendrait pas d'en donner l'analyse. La rose est une si belle fleur, elle est si digne d'être conservée et se fane si facilement, qu'il faut faire compliment à celles qui sont assez heureuses pour la sauver. C'est une faveur rare qui n'est point accordée à tout le monde, et que peut-être toutes celles qui pourraient en être l'objet, ne rechercheraient pas avec autant de soin que Julie.

Cette Julie est une jeune personne, belle, vive, passionnée, aimant le plaisir, ne fuyant point les occasions, les recherchant même, mais attachant le plus haut prix à la conservation de la fleur précieuse dont la nature l'a fait dépositaire. Par quels moyens y réussit-elle ? C'est là ce que l'auteur du nouveau roman a exposé avec tout l'intérêt que le sujet paraît lui avoir inspiré. On dit que cet auteur est une femme. Si cela est, c'est une femme spirituelle et fort érudite dans son genre.

Son ouvrage ne sera point le code des femmes timorées ou sévères; mais celles que leur âge met à l'abri des impressions que peuvent faire certains tableaux trop bien dessinés peut-être, en trouveront la lecture piquante, le récit vif et rapide, le style facile et animé; les incidens offrent beaucoup de variété; la chasteté de la langue y est ménagée plus que celle de l'héroïne principale. Beaucoup de femmes y reconnaîtront sans doute des situations où elles se sont trouvées; et sans prétendre médire du beau sexe, il est probable que plusieurs d'entr'elles se diront : Je n'ai pas été aussi heureuse que Julie.

(*Extrait du Courrier des Spectacles.*)

démie française ; précédé de l'éloge de M. de Choisi, par M. d'Alembert. 1 vol. in-18, papier fin. 1 fr. 50 c. et 1 fr. 80 c. par la poste.

La Noce piémontaise, par César Auguste, in-18, grand papier vélin. Prix : 1 fr.

Cours de littérature, extrait des meilleurs auteurs, par M. de Levizac ; 4 gros vol. in-8°. de 600 pages chacun. Prix : 24 fr.

M. le Conseiller d'état, Fourcroy, directeur de l'instruction publique, vient d'écrire à l'éditeur la lettre suivante :

Paris, le 4 avril 1807.

« Je vous annonce, Monsieur, que j'ai fait inscrire le Cours de Littérature de M. *de Levizac* parmi les livres qui doivent composer les bibliothèques des Lycées. »

Fourcroy.

Le Paradis perdu de Milton, traduction nouvelle, par Jacques Barthélemy Salgues, ancien professeur d'éloquence ; 1 vol. in-8°. de près de 600 pages. 5 fr.

Mémoires, anecdotes secrètes, galantes, historiques et inédites sur mesdames de la Vallière, Montespan, Fontanges, Maintenon et autres personnages illus-

tres du siècle de Louis XIV, publiés par madame Gacon Dufour; 2e. édition, revue et augmentée; 2 vol. in-8o., ornés de 4 portraits. Prix: 10 fr.

Coup d'œil sur la Hollande, ou le Tableau de ce royaume en 1806; 2 vol. in-8o. Prix: 6 fr.

Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède, pendant les années 1770, 1771, 1772, suivis d'anecdotes sur le pape Ganganelli et le conclave qui a suivi sa mort, et sur l'abdication de Victor Amédée, roi de Savoie; par feu l'abbé Roman, témoin oculaire, et imprimé sur ses manuscrits autographes; 1 vol. in-8o., orné du portrait de Gustave III. Prix: 4 fr. 50 c.

Vie du grand Condé, par Louis-Joseph de Bourbon-Condé, ci-devant prince de Condé, avec cette épigraphe:

A travers mille feux, je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître.

Voltaire.

2e. édition, augmentée des portraits du grand Condé et de celui de Louis XIV; 1 vol. in-8o. Prix: 6 fr., et 12 fr. papier vélin.

Il peut paraître douteux d'abord que le ci-devant prince de Condé, qui n'a jamais donné de preuves d'un goût exercé en littérature, ait écrit la vie du grand Condé, son illustre aïeul; et en admettant qu'il ait composé un tel ouvrage, il peut sembler extraordinaire qu'un libraire de Paris l'ait entre les mains pour le faire imprimer. Mais ce libraire assure qu'il en possède le manuscrit autographe, et il offre de le montrer à quiconque voudra le voir. Il y a, ce me semble, de quoi imposer silence aux plus incrédules. En effet, trop de gens, dans Paris, peuvent connaître l'écriture du ci-devant prince de Condé, et par conséquent s'assurer de l'authenticité du manuscrit, pour qu'un libraire ose provoquer une semblable épreuve, sans être sûr d'en sortir à son honneur. Il suffirait d'un démenti donné dans les journaux par une personne digne de foi, pour décréditer à la fois le livre et le libraire. Je tiens donc pour certain, jusqu'à la preuve du contraire, que le ci-devant prince de Condé est l'auteur de la *Vie du grand Condé* : je dis l'auteur; car si le manuscrit est de sa main, l'ouvrage est de sa composition; il ne se serait probablement pas amusé à copier l'écrit d'un autre. (*Extrait du compte rendu de cet ouvrage dans le Publiciste, le* 30 *octobre* 1806).

BERTHE ou le Pet mémorable, anecdote du IXe. siècle. Poëme, par L. D. L., ex-ambassadeur en Hollande; 1 vol. in-18, grand raisin. Prix : 1 fr. 50 c.

Cette anecdote est vraie. Une jeune paysanne,

pour avoir pâté, devint reine de Pologne. Les vers de ce poëme sont charmans, et les anecdotes rapportées aux notes offrent la plus grande curiosité. *Les Journaux en ont fait le plus grand éloge.*

LE JEU DES ECHECS, poëme en 4 chants, par feu l'abbé Roman; 1 vol. in-18, papier grand raisin. Prix : 1 fr. 80 c.

LE DÉPART DE LA PEYROUSE, poëme, par M. d'Avrigny, in-18, papier raisin, 1 fr. 50 c.

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS du système politique de l'Europe, depuis la fin du 15e. siècle; par M. Ancillon; 7 vol. in-12. Prix : 20 fr.

MÉTHODE COMPARATIVE pour le français et le latin, ou exposition de la marche soit commune, soit particulière de ces deux langues, pour faciliter aux commençans la pratique des thêmes et des versions; par C. F. J. Fontaine, ancien professeur de grammaire générale, à l'usage des lycées et des écoles secondaires; 1 vol. in-12, relié en parchemin. Prix : 1 fr. 80 c.

CHANSONNIER (le) du Vaudeville, pour faire suite aux dîners du Vaudeville, 5e. année, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Armand Gouffé, Désaugiers, P. Lamag-

deleine, Chazet, Leprévost-d'Iray, Demautort, Dupaty, Frédéric, Moreau, Ravrio, Tournay, Bouilly, Dumersan, Lafortelle, Raboteau, Vieillard, Laujon, etc. 1 vol. in-18. Prix: 1 fr. 80 c.

Le même, papier vélin, cartonné par Bradel, 4 fr.

Les volumes des années précédentes se vendent le même prix.

COLLECTION ÉPISTOLAIRE des femmes illustres du siècle de Louis XIV; 15 vol. in-12, brochés et étiquetés. Prix: 36 fr.

Les volumes se vendent séparément et dans l'ordre suivant:

LETTRES de mesdames de Villars, Coulanges, de Lafayette, de Ninon de l'Enclos, et de mademoiselle d'Aïssé; 3 vol. 8 fr. 50 c.

—de la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane; 1 vol. 2 fr. 50 c.

—de mesdames de Montpensier, Motteville, de Montmorenci, Dupré et Lambert; 1 vol. 2 fr. 50 c.

LETTRES de mesdames Scudéry, de Salvan et de Mlle. Descartes; 1 vol. 2 fr. 50 c.

—de madame de Châteauroux; 2 vol. 5 fr.

—de madame de Maintenon, augmentées de près de 200 lettres inédites; 6 vol. 15 fr.

Lettres inédites de madame la princesse des Ursins, précédées d'une notice biographique sur madame des Ursins, par Léopold Collin, et formant le tome quinzième et dernier de la collection épistolaire des femmes illustres; 1 vol. 2 fr. 50 c.

Cette collection a obtenu un succès très-complet. En effet, avec des noms célèbres comme ceux de mesdames de Villars, Ninon, Coulanges, Aïssé, Montmorenci, Lafayette, la duchesse du Maine, Simiane, Montpensier, Maintenon, etc., comment ne pas piquer la curiosité des lecteurs instruits? Cette collection doit être regardée comme un des plus beaux monumens élevés à la gloire des femmes illustres du beau siècle de Louis XIV. Elle a été présentée, par l'éditeur, à S. A. S. Monseigneur le Prince Archi-Chancelier de l'Empire.

Toutes ces lettres sont précédées d'une notice historique sur la vie des femmes célèbres qui les ont écrites.

On a imprimé séparément les lettres de mademoiselle Aïssé en un vol. in-12, 4e. édit. 2 fr. 50c.

Les lettres de madame de Tencin ont été aussi imprimées séparément pour compléter la 2e. édition de madame de Villars, de Coulanges, etc., d'où elles avaient été retranchées après la première édition. Prix: 1 fr.

Voyage au Bresil, par le capitaine Lin-

deley, traduit de l'anglais par Soulès, traducteur de l'Histoire de l'Amérique, etc.; 1 vol. in-8°. Prix: 3 fr.

Œuvres complètes de Sénecé, 2e. édition, augmentée d'une notice sur Sénecé, par Auger; 1 vol. in-12. Prix: 2 fr. 50 c.

——— complètes de Malfilâtre; 1 vol. in-12. Prix: 2 fr. 50 c.

Les mêmes papier vélin, 5 fr.

Directions pour la conscience d'un Roi, par Fénélon, nouvelle édition. Prix: 1 fr.

Le voyage du Poète, poëme, par M. Saint-Victor, auteur du poëme de l'Espérance; 2e. édition, imprimée par Didot l'aîné, papier vélin. Prix: 1 fr. 80 c.

Chansons choisies de M. Piis, secrétaire général de la préfecture de police, membre de la Légion d'honneur; 2 vol. in-18, papier vélin, et ornées du portrait de l'auteur. Prix: 3 fr. 60 c.

Des Jeux de hasard, au commencement du 19e. siècle, par l'Abbé; 1 vol. in-12, figures. Prix: 2 fr.

L'Esprit du Caveau, ou choix de Chansons et de pièces fugitives de Collé, Piron, Gallet, Favart, Panard. etc. par Armand Gouffé, 2 vol. in-18, 3 fr. pap. vélin, 5 fr.

SOUS PRESSE,

Pour paraître le 5 juillet prochain fixe.

LETTRES sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier, dédiés à S. M. l'Impératrice des Français, et Reine d'Italie, par M. Noverre; 2 vol. in-8°. ornés du portrait de l'auteur, dessiné par Guérin, et gravé par Roger. Prix: 12 fr. et 20 fr. en papier vélin.

Cet ouvrage est attendu depuis bien long-tems avec la plus vive impatience.

THÉORIE du beau dans la nature et les arts, par feu J. M. Barthez, médecin de l'Empereur et du gouvernement, de la Légion d'honneur, etc.; précédée de la vie de l'auteur; 1 vol. in-8°., imprimé par Crapelet. Prix: 6 fr. et 10 fr. pap. vélin.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE, par J. C. L. Simonde, 2 vol. in-8°. : Prix, 12 liv.

Pour paraître le premier d'août fixe.

VOYAGE dans les îles Baleares et Pithiuses, pendant les années 1801, 1802, 1803, 1804, 1805, 1806; par M. André Grasset de Saint-Sauveur, ci-devant consul de France dans les îles Vénitiennes, commissaire des relations commerciales de

France, et consul de S. M. I. et R. aux îles Baleares; 1 vol. in-8°. avec 3 pl. et une carte.

VIE D'APPOLLONIUS DE THYANE, par Legrand d'Haussi, de l'Institut national de France, précédée de l'éloge de cet académicien, etc.; 2 vol. in-8°., orné du portrait d'Appollonius.

L'ARISTENÈTE FRANÇAIS, par Félix Nogaret; quatrième édition; 3 vol. in-18.

LE CHATEAU DU COMTE RODERIC ou les Tems gothiques; roman traduit de l'anglais, par F. Laboissière, membre de la Légion d'honneur; 2 vol. in-12.

MANUEL ABRÉGÉ DE SANTÉ, à l'usage des habitans des campagnes, par le docteur Marie de Saint-Ursin; 1 vol. in-8°.

CORRESPONDANCES DES SOUVERAINS DE L'EUROPE, depuis le 16e. siècle jusqu'à nos jours. 6 vol. in-12.

CONSULTATION DE MÉDECINE; par J. M. Barthez, médecin de l'Empereur et du Gouvernement, etc.; 2 vol. in-8°.

LETTRES de l'abbé Annilson du Gai de Launay, ambassadeur de Louis XV, auprès de l'électeur de Cologne, ou Mémoires écrits par lui, de sa vie galante, politique, etc. 2 vol. in-8°.

MADEMOISELLE AÏSSÉ, roman historique; par Madame G. 2 vol. in-12.

PHATIME ET ZOROE, Conte Arabe, par M. Alciator de Marseille, 2 vol. in-12.

CHANSONS libres de Collé; 1 gros vol. in-18, bien imprimé, augmenté d'un grand nombre de chansons inédites.

ŒUVRES COMPLÈTES de Madame la Marquise de Yambert, 2 vol in-8°.

MÉMOIRES INÉDITS DE FAVART, publiés par son petit-fils, et imprimés sur les manuscrits autographes. 2 vol. in-8°.

LA RHÉTORIQUE D'ARISTOTE, traduite par M. de Salgues. 1 vol. in-12.

PRAXÈDE, OU LES AMANS COMME IL Y EN A PEU. 2. vol in-12.

DICTIONNAIRE RURAL, par madame Gacon Dufour. 3 vol in-12 petit romain, pour compléter les ouvrages d'Agriculture publiés par le même Auteur.

DICTIONNAIRE grec-français, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires; 2 vol. grand in-8°. de plus de 1500 pages, imprimé sur beau papier, et en caractères neufs.

Depuis long-tems les Amateurs de la Langue grecque et les Professeurs chargés de l'instruction de la jeunesse, réclament un Dictionnaire grec-français.

Tous les ouvrages en ce genre sont écrits en latin, et quelque bien que l'on possède cette dernière Langue, il y a toujours une foule de mots dont on n'a pas une idée claire et précise, ou même que l'on n'a jamais vus, ce qui force d'avoir recours au Dictionnaire latin. Qui doute que la signification d'un mot ne soit fréquemment altérée et souvent dénaturée en passant ainsi du grec au latin, et du latin au français? Si cet inconvénient a lieu pour les personnes les plus versées dans la Langue grecque, combien ne se fait-il pas sentir davantage encore au jeune étudiant, qui ne trouve de secours que dans le Dictionnaire de *Screvélius* qu'on lui met entre les mains, ouvrage très-défectueux, mal conçu, dans lequel les explications, souvent fausses, sont presque toujours obscures, et le sens propre confondu avec le sens figuré, sans la suite et la progression nécessaires dans l'ordre explicatif, qui conduit naturellement de l'un à l'autre. Le *Screvélius* déjà si imparfait, est encore déshonoré par une si grande foule de fautes d'impression dans le grec et dans le latin, que le moindre défaut de ce livre est d'être inutile, s'il ne contribue pas à inspirer du dégoût et de l'éloignement pour l'étude de la Langue grecque.

L'Ouvrage que l'on annonce a été revu par M. d'Ansse de Villoison, l'un des plus grands hellenistes de l'Europe.

MANUEL FORESTIER, ouvrage ordonné par un arrêté du Ministre de l'intérieur; par M. Brandrillart. 2 vol. in-8°., avec des planches.

